NALE
8
20 — G
86
ROMA
VITT. EMANUELE
BIBL

D 6

LE CHRÉTIEN PARFAIT HONNÊTE-HOMME,

OU

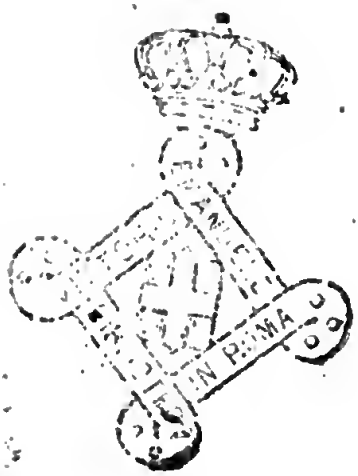
L'ART D'ALLIER LA PIETÉ AVEC LA POLITESSE,

ET LES AUTRES DEVOIRS DE LA VIE CIVILE,

Ouvrage qui intereſſe tout le monde, où l'utile eſt revêtu de l'agréable, & où la fiction poëtique ſert de canal à la verité.

Par M. l'Abbé DU PREAUX, Gradué en Théologie.

TOME PREMIER.



Sur nous jettez les yeux d'une innocente envie
Ô mortels devenez nos fidelles Epoux,
De nous deux, l'une mene à l'Eternelle vie,
Et l'autre unit les coeurs et bannit le courroux.

A. Humblot dd. *J. Flipart Sculp.*

LE CHRÉTIEN PARFAIT HONNÊTE-HOMME,

OU

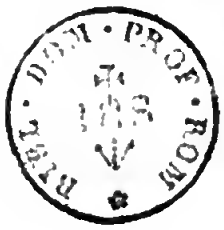
L'ART D'ALLIER LA PIETÉ AVEC LA POLITESSE,

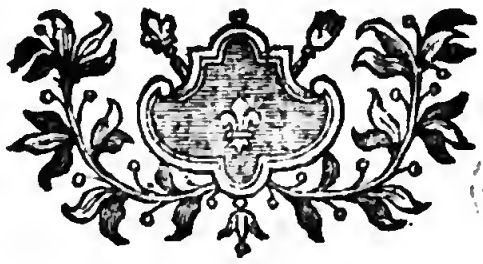
ET LES AUTRES DEVOIRS DE LA VIE CIVILE,

Ouvrage qui intereſſe tout le monde, où l'utile eſt revêtu de l'agréable, & où la fiction poëtique ſert de canal à la verité.

Par M. l'Abbé DUPREAUX, Gradué en Théologie.

TOME PREMIER.





A PARIS,
Chez HUART & MOREAU fils, Libraires & Imprimeurs de la Reine & de Monſeigneur le Dauphin, rue S. Jacques, à la Juſtice, & au grand ſaint Baſile.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AU ROY DES ROIS.

LEs prémices du cœur ſont dûes à Dieu : Verité conſtante : les prémices de l'eſprit ne lui ſont-elles pas également dûes ? JESUS-CHRIST, vrai Dieu & vrai Homme, maître de l'Univers, Roi des Rois, Souverain des Souverains, daignez agréer le premier des Ouvra-

ges que j'expoſe aux yeux du Public. Son Titre, Le Chrétien parfait honnête-homme, *ne m'invite-t'il pas*, DIVIN RE'DEMPTEUR, *à vous en faire la religieuſe offrande ? Je le conſacre donc, avec mon cœur & tout mon être, à la gloire de votre ſaint Nom. Puiſſe-t-il contribuer à l'accroiſſement de votre culte, & de votre amour dans les cœurs des Chrétiens vos diſciples, vos créatures. Puiſſe-t'il ſervir à étendre le vrai culte & la vénération pieuſe que l'on doit à la Reine des Saints, votre très-digne Mere. Tels ſont mes vœux les plus ardens.*

D. P. R. X.

AVERTISSEMENT

IL en eſt des Ouvrages d'eſprit comme des travaux & des opérations des mains. Il ſe fera toujours de nouveaux bâtimens, de nouveaux défrichemens, de nouvelles manieres d'habits. Il ſe fera de même toujours de nouveaux Livres, de nouveaux Ecrits, & de nouvelles productions de l'eſprit humain paroîtront toujours dans le Public (a).

(a) *Faciendi plures libros, nullus eſt finis.* Eccleſ. 12. 12.

Dans une Forêt, on voit de vieux arbres qui tombent en caducité ; il en eſt d'autres, qui ſont dans une vigueur, ſi l'on peut ici uſer de ce terme, pleine & parfaite. On en remarque d'autres qui ſont jeunes, qui commencent à s'élever, qui promettent : les uns remplacent les autres, les jeunes ſuccedent aux vieux ; ſans cette maniere de ſucceſſion, la Forêt viendroit à perir tôt ou tard.

Si dans la République des Lettres, il ne ſe paſſoit pas quelque choſe de ſemblable, que deviendroient les

beaux Arts, les belles connoiſſances, les ſciences utiles & neceſſaires ? Tôt ou tard elles tomberoient, elles s'éclipſeroient, elles ſeroient bannies de notre eſpece, ſinon en entier, du moins en grande partie. Si depuis long-temps perſonne n'écrivoit plus, & que les anciens Livres fuſſent toujours les ſeuls, qu'on pût lire ; quel dégoût, quel ennui dans ces lectures toujours les mêmes, toujours uniformes, toujours ſemblables ! la nouveauté plaît, ſur-tout à notre Nation. Le goût de la nouveauté dans

le titre d'un livre, dans ſon ſtile, dans la diſtinction & la diſtribution de ſes parties, dans les tours de phraſes & de penſées, quelquefois même dans les termes & les expreſſions; le goût, dis-je, de la nouveauté, répandu dans ces differens objets, réveille l'apétit du Lecteur, excite & ſoûtient ſon attention, rapelle ſon ardeur à lire, & par-là, l'inſtruit de ce qu'il ignore, l'éclaircit dans ce qu'il ne ſçait qu'à demi; le décide dans ſes perplexitez, donne de l'étendue à ſes lumieres, à ſon imagination, à ſon eſ-

prit ſans ce goût nouveau, il auroit été privé de tous ces avantages. Ce qui eſt uſé, loin de plaire, déplaît; ce qui eſt uſité ne fait plus d'impreſſion (*a*); mais le nouveau réveille, éguiſe la curioſité, & met en mouvement les reſſorts de l'eſprit. Je le ſçai, il eſt des exceptions à cette regle: certaines choſes, quoiqu'anciennes, ſont toujours nouvelles, certaines penſées nobles & ſublimes, certaines expreſſions riches, certains Ouvrages perfection-

(*a*) *Ab aſſuetis non fit paſſio.* Effat. Philoſoph.

nés à loiſir, certains Livres du premier rang, comme la ſainte Bible, les Ecrits des Auguſtins, des Jerômes, des Ambroiſes, des Leons, des Thomas d'Aquin..... Tout cela ne vieillit point; ces Ouvrages excellens ſont toujours nouveaux, quoiqu'anciens; ils ont plû, & ils plairont toujours.

Mais ce n'eſt pas là le grand nombre. La plûpart des Livres & des Ouvrages anciens ne ſont plus du goût du ſiécle préſent. Le nouveau goût mépriſe l'ancien. Les modes nouvelles font tomber les anciennes, avec

empire. En tout, ou preſque en tout, ce qui eſt nouveau ſaiſit, plaît & domine.

En conſéquence de toutes ces réflexions qui paroiſſent vrayes, le Public ne trouvera pas mauvais que l'Auteur ait conçû un deſſein nouveau, tel que celui-ci, & une nouvelle maniere de l'exécuter, telle qu'on pourra la remarquer dans le cours de l'Ouvrage. Ce n'eſt pas par un eſprit de vanité, ou d'une ſingularité affectée qu'il s'eſt propoſé ce but, & qu'il a tenu cette route pour y parvenir. C'eſt plutôt afin de plaire au Pu-

blic, pour lui être utile ; afin d'être utile aux hommes, pour plaire à Dieu.

Les Livres de piété ſont d'ordinaire ſérieux & graves, dans leurs leçons & dans leurs inſtructions avantageuſes. L'agréable, le joyeux s'y trouve rarement de la partie : De-là, le peu d'envie de les lire, le peu de goût en les liſant, & la hâte exceſſive à finir une lecture qui peſe.

Pour obvier à cet inconvénient, qui n'eſt pas un petit obſtacle au bien des lectures pieuſes, l'Auteur a crû devoir unir l'agréable

avec l'utile ; le joyeux avec le ſérieux ; l'agrément avec la ſolide & ſincere pieté : Perſuadé, avec un fameux & ancien Auteur, que le vrai ſecret pour réuſſir parfaitement dans un Ouvrage, pour s'attirer les ſuffrages du Public, & par cette voye atteindre au but de lui être utile ; c'eſt de mêler les douceurs de l'agrément avec les fruits du bien, de l'utilité ; (*a*) c'eſt même là le moyen, ſelon la penſée d'un Auteur moderne, connu par pluſieurs Ouvrages (*b*), de pro-

(*a*) *Omne tulit planctum, qui miſcuit utile dulci.* Horat. de art. poet.

[*b*] M. d'Ablancourt.

curer à un Ouvrage naiſſant une longue ſuite d'années ; & ſi l'on peut ainſi s'exprimer, une vieilleſſe des plus heureuſes.

Ce que nous avons penſé devoir faire, nous nous ſommes efforcés de le mettre en exécution, nous avons tâché de joindre le doux & l'agréable, avec l'utile & le bon. Mais l'avons-nous fait réellement ? Avons-nous réuſſi dans notre projet ? Le Public en jugera, il en décidera ; les Lecteurs ſont ici les Juges compétans. Ce que nous pouvons dire ſans bleſſer les Loix de la modeſtie

deſtie & de la verité, c'eſt, que le deſſein & le titre du Livre a plû à toutes les perſonnes qui en ont eu connoiſſance, & que le ſtile de narration & de converſation qui regne dans cet Ouvrage, n'a pas deſagréé à ceux qui y ont jetté les yeux. On pourroit même aſſûrer qu'il a été de leur goût, qu'il a excité leur curioſité, & fixé leur attention.

Je n'ignore pas que cette maniere d'écrire en façon de converſation n'eſt pas tout-à-fait nouvelle. Mademoiſelle de Scudery, M. de

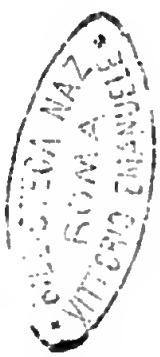
la Caillere entr'autres ont écrit dans ce goût-là ; mais ce n'eſt point en fait de pieté & de ſçavoir-vivre. Dans cette matiere, ce ſtile eſt tout nouveau. D'ailleurs, bien qu'une façon d'écrire ou d'operer ait paru deux ou trois fois, un peu plus ſi l'on veut, elle ne laiſſe pas d'avoir les graces de la nouveauté, ainſi qu'une mode, en fait d'habit & d'ajuſtement, eſt encore cenſée nouvelle, quoique quelques perſonnes (en petit nombre) l'ayent adoptée. J'avoue que le ſtile de Dialogue, de ſimple Entretien

entre deux ou trois perſonnages, eſt plus commun ; il eſt ancien, & aujourd'hui il eſt en uſage à l'excès ; mais celui de Converſation (qui eſt le nôtre) & de Converſations reglées & ſuivies, telles qu'on les fait dans les Compagnies d'honnêtes gens, & dans les Académies des Sciences & des Belles Lettres, loin d'être commun, il eſt rare ; loin d'être ancien, il eſt nouveau ; loin de dégoûter, il deſennuye, & il donne à l'Ouvrage, de certains traits de reſſemblance à ces, Poëmes anciens qui ont plû, & qui plairont toujours.

Les Converſations, dont l'Ouvrage eſt compoſé, & dont l'Abbé Au-Vrai eſt le narrateur, ſont au nombre de vingt. Le premier Volume en comprend dix, le deuxiéme autant. La Poëſie y eſt de tems en tems alliée avec la Proſe. On a crû que l'agrément & le fruit du Livre pourroient par ce moyen en être plus grands. La fin même, & comme l'épilogue de l'Ouvrage eſt en grands vers ſuivis, dans leſquels les maximes principales répandues dans le corps du Livre, ſont renfermées en précis. Il paroît

que les jeunes éleves à qui leurs Maîtres ordonneroient de les apprendre, mot pour mot, & par ſens, pourroient mille fois dans le cours de leur vie ; s'en ſervir avec fruit. Cette piece de Poëſie eſt comme la quinteſſence & l'elixir de tout l'Ouvrage.

Dans la premiere Converſation, on expoſe au long, l'idée du Chrétien & de l'honnête-homme. Dans la deuxiéme, on montre avec étendue, la néceſſité de ces deux titres, de ces deux qualitez avantageuſes. Dans la troiſiéme & dans toutes



les autres, on parle des moyens propres & efficaces pour ſe procurer ces deux bonnes qualitez, ſi on ne les a point; ou pour s'y maintenir & s'y perfectionner, ſi on les poſſede: Un moyen preſque imperceptible répandu par tout, c'eſt la pieté & la politeſſe expoſées aux yeux du Lecteur, comme miſes en exercice par les Perſonnages empruntés.

Perſuadé que la varieté plaît, l'Auteur s'eſt étudié à la procurer à ſon Ouvrage. Il s'eſt de même étudié à rapporter tou-

tes les pieces au deſſein general du Livre, qui eſt, d'unir une vraye vertu chrétienne, avec une louable honnêteté; une pieté ſincere, avec une aimable politeſſe. Toutes les parties du Livre ſe rapportent ou à la vertu, ou à l'honnêteté; elles tendent à former un vrai Chrétien & un parfait honnête-homme.

Du reſte, cet Ouvrage regarde & intereſſe conſtamment tout le monde, puiſqu'il eſt hors de doute, que tous les hommes doivent être pieux & polis, bons chrétiens & honnêtes

gens. La vertu & le ſçavoir-vivre ont droit d'entrer par tout, & par tout on doit leur faire acueil, on doit les embraſſer, on doit les mettre en œuvre. On peut dire cependant que les jeunes gens ont un droit ſingulier à cet Ouvrage, puiſqu'il tend de ſa nature, & dans les vûes de l'Auteur, particulierement à les former.

On remarquera en paſſant, qu'on s'eſt attaché à la nouvelle ortographe dans la façon d'écrire ou de peindre les mots, ſans pourtant laiſſer tout-à-fait l'ancienne, conformément à l'avis d'un célebre

célebre Auteur françois (*a*).

A l'égard du ſtile, on prie le Lecteur de faire attention à deux choſes; l'une eſt, que le ſtile de Narrateur & celui de Converſation qui regnent dans l'Ouvrage, ſont des ſtiles du ſecond ordre, qui ne doivent être conſéquemment ni ſublimes, ni bas, mais médiocres. Ce ſeroit tranſgreſſer les Loix & les regles des Grammairiens, que d'en uſer autrement. Narrer, converſer dans le ſtile de Balzac, c'eſt un fort mauvais parti; imiter Voiture, autant qu'il ſe-

(*a*) Richelet.

peut, dans ces deux manieres de s'énoncer, c'eſt ce qu'il faut, & c'eſt ce que l'Auteur a tâché de faire. Dans les Diſcours, dans les Sentences, dans les Diſſertations, dans la Poëſie, il a pris un eſſort, & il s'eſt efforcé de monter plus haut.

La deuxiéme choſe à obſerver, c'eſt que les caracteres & les génies des perſonnes qu'on fait parler dans les Converſations étant differens, il a fallu diverſifier leur ſtile, & le proportionner au portrait & au caractere qu'on en a fait dans les préliminaires de

l'Ouvrage. En conſéquence, on ne doit pas être ſurpris ſi le ſtile du Livre n'eſt pas par tout uniforme. La varieté qu'on y appercevra eſt pourtant comme appuyée ſur un certain fonds d'uniformité, qui fait voir que c'eſt la même plume qui a tout écrit.

Sur le tout, nous prions le Lecteur de s'intereſſer auprès du Ciel pour le bien & la félicité de celui, qui dans ſon travail a eu vraiment en vûe, de lui procurer ce qui eſt de plus ſouhaitable en ce monde; ſçavoir, une vertu toute ai-

mable ; & ce qu'il y a dans le ſiecle à venir d'uniquement deſirable, qui eſt de voir, d'aimer, & de poſſeder Dieu à jamais. *

* Il eſt difficile que dans les Editions les plus exactes, il ne ſe gliſſe quelques fautes d'impreſſion ; à la fin du volume on a mis un *Errata*, on peut y avoir recours.

TABLE
DES CONVERSATIONS
DU PREMIER TOME.

CONVERSATION I. *L'idée du Chrétien & de l'honnête-homme.* page 1

CONVERSATION II. *La neceſſité d'être vrai Chrétien & parfait honnête homme.* 49

CONVERSATION III. *Maximes pieuſes & morales.* 104

CONVERSATION IV. *L'Education.* 140

CONVERSATION V. *L'Education.* 183

CONVERSATION VI. *La Converſation.* 257

CONVERSATION VII. *La Converſation.* 292

CONVERSATION VIII. *La Lecture.* 335

CONVERSATION IX. *L'Oraiſon.* 411

CONVERSATION X. *L'Oraiſon.* 442

Fin de la Table.

TABLE

DES MATIERES

principales contenues dans le premier Tome.

PORTRAIT des personnages. *p.* 4
L'idée du Chrétien développée avec étendue par l'exposition d'un problême. 11
L'idée du vrai & pieux Chrétien en racourci. 40
L'idée de l'honnête homme avec étendue dans le même problême. 11
Le portrait du parfait honnête homme en racourci. 43
L'amour divin, Cantique. 52
L'amour de Dieu, Sonnet. 55
On doit joindre la qualité de vrai Chrétien, avec celle de parfait honnête homme. 60
L'honnêteté, la politesse prouvée par

l'Ecriture, 79. enſeignée par les Peres. 91
Caractere ou portrait du parfait honnête homme, & du vrai & bon Chrétien, dans la perſonne de Clément. 97
Caractere d'un Chrétien vertueux, mais qui manque de politeſſe, & de ſçavoir-vivre, dans la perſonne de Severe. 100
Maximes pieuſes & morales. 104
La mort édifiante du Comte de Château-Vieux. 137
Eloges de la bonne éducation. 147
Quelle éducation doit-on donner aux jeunes gens? 154
Recueil de pluſieurs paſſages de l'Ecriture, des Peres, & d'autres Auteurs anciens & modernes, qui peuvent ſervir à former les jeunes gens. 236
Eſt-il mieux de ſe taire, que de parler? Le ſilence eſt-il préferable à la Converſation? 257
Avec qui doit-on converſer? Comment doit-on converſer? 295
Lettre édifiante de Madame la Comteſſe de l'Iſle-Bonne à Madame de Saint-Evremont. 339

La lecture. 352
Fruits de la lecture. 358
Dissertation sur les sciences. 387
L'Oraison. Petits Ouvrages de poësies préliminaires. Vers suivis sur l'Oraison. 413
Le Pécheur oublieux du salut. Sonnet en bouts rimés. 441
La nécessité de l'Oraison. 442
L'excellence de l'Oraison. 449
Les fruits de l'Oraison. 452

Fin de la Table des matieres.

LE

LE CHRE'TIEN PARFAIT HONNÊTE-HOMME.

CONVERSATION I.

L'idée du Chrétien & de l'Honnête-Homme.

Monſieur l'Abbé AU-VRAY.
M. le Commandeur de RICHEMONT.
Le Révérend Pere ROMAIN.
Me. la Marquiſe de TERRE-NEUVE.
Me. la Baron. de ROCHE-COLOMBE.
Me. de SAINT-EVREMONT.
M. le Comte de CHATEAU-VIEUX.
M. le Chevalier DU BOURG.

L'ABBE' AU-VRAY.

C'Eſt avec bien du plaiſir, mon très-cher Théophile, que je réponds à vos vœux, touchant les Entretiens ou les Converſations dont j'eus l'honneur de vous faire mention dans ma derniere lettre. Vous me marquiez dans votre réponſe un deſir empreſſé d'apprendre en quoi conſiſtoient ces avantageuſes & agréables Converſations. Vous êtes trop de mes amis, & je ſuis trop des vôtres, pour ne pas me prêter à vos ſouhaits.; mais ſi je le fais volontiers, ce n'a pas été ſans peine & ſans travail. Car durant l'eſpace d'un mois ma plume n'a point ceſſé de voltiger ſur le papier à cette occaſion. J'ai mis tout ce tems-là pour tranſcrire les Converſations, que j'ai l'honneur

de vous envoyer, & que j'avois pardevers moi en original. Mais comment, direz-vous, aviez-vous ces originaux ? A l'iſſue de nos Entretiens j'étois exact à faire des mémoires, où je marquois tout ce qui s'étoit dit & tout ce qui s'étoit paſſé dans la converſation. La mémoire fournit aſſez d'après les idées fraîches, rien preſque ne m'échapoit. Lorſqu'on avoit fait part à l'Aſſemblée de quelque ouvrage d'eſprit de longue haleine, ou d'une difficulté particuliere à retenir, je me procurois le manuſcrit qu'on avoit lû, & je l'inſerois en fidele copiſte dans mon mémoire. Voilà l'hiſtoire des Converſations en original dont il s'agit. Revenons à la copie ou à la tranſcription, dont j'ai le plaiſir & l'honneur de vous faire part. Je l'ai faite avec feu & vîte ; me rappellant en idée

ce proverbe ancien : qui donne bientôt donne deux fois : voulant d'ailleurs vous donner par-là des marques de mon zele empreſſé, pour tout ce qui vous fait plaiſir.

Mais, mon cher Théophile, agréez qu'avant toutes choſes, & comme par préambule, je vous faſſe connoître de caractere & de mœurs, ainſi que je l'ai fait de nom, les membres de notre Coterie ; de notre Coterie, dis-je, non de plaiſir, mais de ſcience, de politeſſe, de piété, & quelquefois même de nouvelles.

Madame la Marquiſe de Terre-Neuve eſt comme la Coriphée de notre Societé : c'eſt chez elle, que nous nous aſſemblons deux fois la ſemaine. Elle nous régale ſouvent, non-ſeulement de ſes ouvrages & de ſes penſées agréables & ingénieuſes : mais même de petits cadeaux, où la propreté

& la délicateſſe donneroient de l'appetit à qui n'en auroit point. Cette Dame a de l'eſprit, & un eſprit aiſé & brillant: Elle dit tout ce qu'elle veut, & de la meilleure grace du monde: Elle lit, & elle a lû beaucoup : elle aime les ſciences & les gens ſçavans : une piété ſincere & tendre met le ſceau à toutes les belles qualitez de cette illuſtre Veuve. Quoique j'aye l'honneur de lui appartenir, je ne flatte pourtant pas le portrait.

Madame la Baronne de Roche-Colombe n'eſt pas un eſprit brillant, quoiqu'elle ne manque pas d'ailleurs de mérite, ni de pénétration : Elle a trouvé le ſecret d'unir une aimable ſimplicité avec une prudence ſinguliere : elle ne parle pas beaucoup, mais c'eſt toujours trop peu au goût de ceux à qui elle parle. Une certaine grace naturelle eſt répandue

dans tout ce qu'elle dit ; & ſi elle n'eſt pas une ſçavante, elle n'en eſt pas moins eſtimable par d'autres bonnes qualitez qui ſuppléent à la ſcience, qui, au fond, eſt peu néceſſaire aux femmes.

Quant à Madame de Saint-Evremont, elle eſt d'un grand goût pour les ouvrages d'eſprit : ſes penſées ſont ſolides & délicates : elle donne beaucoup aux réflexions : elle lit peu, mais elle médite profondément ſur ce qu'elle a lû.

Voilà pour les Dames. Pour ce qui concerne nos Meſſieurs, voici leurs portraits.

Le Révérend Pere Romain eſt eſt vrai Religieux : ſa piété eſt très ſolide ; & quoiqu'il ne ſoit pas un dévot affecté, il n'en eſt pas moins exemplaire. Il a du reſte tout l'eſprit du monde : il entend fort bien les belles let-

tres : il eſt ſçavant, & il a beaucoup de talent pour la Chaire : il ne fait pas, à coup ſûr, déshonneur à ſon Ordre, qui eſt un des plus célebres de l'Egliſe, & chez qui la régularité & la ſcience vont de pair. Du reſte, ne ſoyez pas ſurpris, mon cher Théophile, ſi ce digne Religieux paroît d'ordinaire dans nos aſſemblées ; c'eſt, qu'il eſt Chapelain pour un tems de Madame de Terre-Neuve à qui il a l'honneur, comme moi, d'appartenir.

Monſieur le Commandeur de Richemont eſt un homme de qualité, en qui il paroît beaucoup de probité, de lecture & de facilité à s'énoncer. Sa réputation eſt proportionnée à ſon rare mérite. M. le Comte de Château-Vieux n'eſt pas ſûrement le ſeul de ſes amis, bien qu'il ſoit le plus familier & le plus intime. M. de

Richemont ne mange pas ſeul ſes revenus ; ſa Commanderie qui vaut vingt mille livres de rente quittes, ſoulage tous les pauvres du Canton. Sa charité eſt grande, elle lui attire mille graces du Ciel, & mille éloges ſur la terre. Ce pieux Commandeur ſe plaît ſur-tout à exercer la charité à l'égard des filles indigentes & en péril à l'exemple d'un grand Saint, (*a*) qui excella dans cette maniere de libéralité pieuſe.

M. le Chevalier du Bourg eſt le digne neveu de M. de Richemont. c'eſt un jeune-homme de ſeize à dix-huit ans, d'une ancienne Maiſon, d'un bon tour d'eſprit, d'une converſation aiſée, d'un caractere gracieux & aimable : il a de la conception & de la mémoire. Ce n'eſt pas un ſçavant, mais il peut, & il deſire le devenir.

(*a*) S. Nicolas Evêque de Myre.

Vous penſez bien que M. le Comte de Château-Vieux n'eſt point un eſprit volage & leger ; c'eſt un homme de poids. La gravité, la prudence & une haute piété font ſon caractere.

Pour ce qui regarde l'Abbé Au-Vray, mon cher Théophile, je prendrai le parti du ſilence ; vous le connoiſſez aſſez, & d'ailleurs qu'eſt-il ? Un petit mot cependant m'échappe, & vous me le paſſerez bien : c'eſt qu'il aime beaucoup la vérité, & il l'aime au point que dans tout le cours de ſa vie, il ne ſçache pas l'avoir trahi par un ſeul menſonge, de même que cet ancien dont parle l'Hiſtoire, (*a*) qui avoit atteint l'âge de plus d'un demi-ſiecle ſans avoir jamais menti, même en matiere legere. Mon nom eſt un mémorial en ce point : & je

(*a*) Hiſt. Univ. de M. de Meaux.

n'ai qu'à me le rappeller pour me ſouvenir de mon devoir au ſujet de la vérité: Mais laiſſons-là mon nom & ma perſonne, qui ne méritent que l'oubli. Entrons, après ce petit préliminaire, dans nos Converſations; c'eſt ce que vous ſouhaitez, & c'eſt ce que je vais avoir l'honneur de vous préſenter. Remarquez en paſſant, mon cher ami, que c'eſt ici que commencent mes Mémoires originaux.

Madame la Marquiſe de Terre-Neuve, qui n'eſt pas celle qui paroît le moins dans nos converſations, ouvrit la premiere que j'eus l'honneur de faire avec ces Meſſieurs & avec ces Dames, par un problême qui paroît aſſez ſingulier & tout nouveau..... Sçavoir ſi on peut être honnête-homme ſans être Chrétien, & ſi l'on peut être Chrétien ſans être honnête-homme? Un coup d'œil

que cette Dame me donna me détermina à répondre, & je parlai ainſi ſur cette matiere.

A prendre le terme d'honnête-homme dans toute la rigueur, & dans ſon idée la plus propre & la plus reſſerée, je penſe qu'on ne peut être honnête-homme ſans être Chrétien; & en conſéquence, je crois que dans le Paganiſme il n'y a jamais eu, & qu'il ne ſçauroit y avoir d'honnêtes gens, ſi l'on prend ce terme, comme je l'ai déja dit, dans un ſens rigoureux, étroit & logique. La raiſon que j'en donne, c'eſt que nul ne peut être vraiment honnête-homme, dans le ſens ſuppoſé, qu'il n'ait des mœurs bonnes, louables, conformes à la droite raiſon, & dignes d'eſtime & de récompenſe: Or, il eſt conſtant, il eſt même clair & évident qu'un homme qui n'a pas le bonheur

d'être Chrétien, ne peut point avoir des mœurs ſemblables à celles que je viens de dépeindre: Car peut-on dire d'un homme qui brûle de l'encens aux Idoles, qui rend des honneurs divins à des êtres mal-heureux, malins & réprouvez à jamais, tels que ſont les eſprits de ténébres; qui jure par de fauſſes & de fabuleuſes Divinitez, qui mille fois dans la vie ſe proſterne devant du bois, de la pierre, devant un chat, un crocodile..... qui invoque avec confiance & avec religion un Jupiter impudique, une infame Venus, un Mars ſans pitié, une Junon inceſtueuſe & ſans pudeur; qui, en un mot, par un aveuglement étrange, préfere dans ſon culte & dans ſes hommages de religion, l'être borné à l'Etre infini, la créature au Créateur, le néant au tout: Peut-on,

dis-je, dire d'un tel homme, qu'il a des mœurs bonnes, louables, conformes à la raiſon, & dignes de récompenſe ? Non, ſans doute, on ne peut point l'aſſurer, & conſéquemment on ne peut point à juſte titre l'appeller honnête-homme : D'où je conclus que dans le Paganiſme, il ne peut point y avoir d'hommes vraiment honnêtes. Hé ! Comment les ennemis du vrai Dieu, les amis de Satan, les adorateurs d'une divinité chimérique, pourroient-ils mériter le titre reſpectable d'honnête-homme, eux, qui manquent de ſuivre, dans le point le plus eſſentiel, les lumieres de la droite raiſon ? On doit donc avouer qu'ils ſont hors de la ſphere des honnêtes gens, dont le vrai caractere eſt de ſe conformer aux lumieres d'une raiſon ſaine & droite.

Mais ſi l'on prend le terme d'honnête-homme dans un ſens plus étendu, & de la maniere dont on l'entend communément dans le monde: pour lors je ne ſçaurois diſconvenir que les Payens, & à plus forte raiſon d'autres Infideles moins éloignés de la vérité, tels que ſont les Mahometans, ne puiſſent mériter le titre glorieux d'honnête-homme: voici ma raiſon: par le terme d'honnête-homme: on entend d'ordinaire & communément dans le monde un homme qui ne ſe livre point à la crapule & à la débauche; qui loin d'opprimer la veuve & l'orphelin, leur prête du ſecours; qui aime la juſtice & la droiture; qui ne ſe plaît point à noircir la réputation du prochain; qui s'étudie au contraire à relever ſes belles qualitez; dans qui l'on ne remarque, ni la ſordide

avarice, ni la fornication ignominieuſe, encore moins l'adultere injuſte; qui fait profeſſion de tenir ſa parole, & d'éviter le menſonge; qui a de bonnes manieres envers tout le monde; qui aime à faire plaiſir dans les occaſions; qui a du ſçavoir vivre, de l'affabilité, de la politeſſe. Je reprends, & je dis, que dans cette ſuppoſition, & ſuivant cette idée qu'on a communément de l'honnête-homme, il n'eſt nul doute, que parmi les Payens & les Infideles il ne puiſſe y avoir dans ce ſiecle, & qu'il n'y ait eu dans les ſiecles paſſez d'hommes honnêtes & méritans.

Tels ont été parmi les Romains, les Pompées, les Germanicus, les Seneques, les Ciceron, les Corbulons, les Tharaiſes.

Tels ont été parmi les Grecs, un Talés, un Solon, un Bias,

un Ariſtote, un Platon, un Socrate. Je ne parle pas d'une infinité d'autres honnêtes gens, ſelon la maniere ordinaire de penſer du monde, qui ont paru dans chaque ſiécle & dans chaque Nation infidele, dont les Hiſtoires nous font mention avec honneur.

Je ne parle pas non plus des anciens Juifs, qui nous pourroient aiſément fournir, même à tous égards & en tout ſens, quantité d'exemples d'honnêtes gens; Tels qu'étoient les Abrahams, les Iſaacs, les Jacobs, les Moyſes, les Tobies, les Davids, les Jonathas, les Nehémias, les Ezechias..... Je ne parle pas, dis-je, de ces anciens Juifs, ou du moins je ne fait pas fond ſur eux pour démontrer ma propoſition, parce que bien qu'ils ne fuſſent pas Chrétiens,

Chrétiens, ils étoient cependant la Nation choiſie entre mille, & le peuple chéri de Dieu ; ils étoient fidéles de la Loi écrite, ainſi que nous le ſommes de la Loi de grace ; (deux Loix également émanées de la ſouveraine Sageſſe). Ils étoient adorateurs du vrai Dieu comme nous ; ils croyoient au Meſſie futur, ainſi que nous croyons au Meſſie déja arrivé ; ils avoient des Sacremens & des Sacrifices de même que nous ; leurs maximes étoient ſaintes & pieuſes comme les nôtres. De-là vient que quoiqu'ils ne fuſſent pas Chrétiens, ils doivent en quelque façon être cenſés tels, du moins par rapport au but & à l'eſprit de la difficulté, & l'on ne doit nullement être ſurpris que parmi eux il s'y trouvât d'honnêtes gens à tous égards & en tout ſens. Du

reſte, il ne me reſte plus rien à dire ſur cette premiere partie du problême, ſinon que nous devons rendre des graces infinies au Seigneur, de ce que nous ne ſommes pas enſevelis dans les ténébres de l'idolatrie, & de ce que non-ſeulement nous pouvons être honnêtes gens par rapport au prochain, & ſelon les idées du monde ; mais même par rapport à Dieu, en tout ſens, & à tous égards.

Le Pere Romain prit dans cet inſtant la parole : Je ſuis plein, nous dit-il, des plus vifs ſentimens de reconnoiſſance, & mon eſprit eſt gros de pluſieurs penſées, ſur le ſujet de la vocation à la Foi vraie & orthodoxe. Vous ſçavez, mon Dieu, s'écria-t-il, quel cas j'ai toujours fait de la grande & précieuſe grace de la vocation à la vraie Foi : Combien

de fois ne vous ai-je pas rendu de très-humbles actions de graces ? Combien de fois n'ai-je pas dit en votre préſence avec le Roi Prophete : Le Seigneur notre Dieu m'a fait une grace bien ſignalée, en me faiſant naître, ou plutôt renaître dans le ſein de la vraie & ſainte Egliſe, où je ſuis à l'abri des erreurs de l'héréſie, & des ténébres épaiſſes du Paganiſme ? La même grace n'a pas été accordée à toutes les Nations de la terre : & tous les peuples n'ont pas le même bonheur que moi, de connoître les grands Myſteres, les véritez admirables de notre ſainte & divine Religion. Graces immortelles vous ſoient rendues, ô mon Dieu ! de ce don ineffable. Je ne ceſſerai jamais de vous en témoigner ma juſte & vive reconnoiſſance. Hélas ! que ſe-

rois-je devenu, ſi Dieu m'avoit laiſſé dans les ténébres de l'erreur, ſi le Soleil de juſtice n'avoit point brillé à mes yeux, ſi l'ombre de la mort m'avoit enveloppé ? Mon ame ! béniſſez le Seigneur ; & n'oubliez jamais ſes tendres & divines miſéricordes ; ſur-tout de vous avoir appellée à un état de ſainteté & de perfection, où tout vous porte à Dieu, & où tout vous mene au port heureux & déſirable du ſalut. Répondez à l'excès des graces divines par un excès, ſi l'on peut ainſi parler, de retour & de fidélité.

Mon Révérend Pere, dit alors Madame de ſaint Evremont, ces ſentimens ſont beaux & édifians ; je trouve que votre vive reconnoiſſance eſt très-bien placée, & que l'enthouſiaſme dont vous venez d'être ſaiſi, & qui vous a

fait exprimer au-dehors ce que vous ſentiez au-dedans touchant la divine vocation au Chriſtianiſme & à l'état Religieux, eſt un digne fruit de cette piété ſinguliere que tout le monde admire & loue dans vous.

C'eſt le même enthouſiaſme, reprit le Pere Romain, puiſqu'il vous plaît, Madame, l'appeller ainſi, qui me rappelle un ſizain qui ne ſera pas ici déplacé : il eſt tiré d'une traduction des Pſeaumes en vers, je ne puis que le dire avec feu.

Vous, de ſes mains, vaſte & pompeux ouvrage,
Dont on entend en tous lieux le langage :
O terre ! ô Cieux ! célebrez ſon ſaint Nom,
D'un doux accord qui jamais ne finiſſe :
Que tout en vous, ô mon ame ! beniſſe
Un Dieu ſi grand, ſi glorieux, ſi bon.

Si vous continuez, ſur ce ton-

là, s'écria Madame la Marquiſe, vous pourriez-bien, Pere Romain, nous enthouſiaſmer tous, paſſe pour le coup ; mais à l'avenir attendez, je vous prie, que nous ſoyons dans la maiſon du Seigneur : Là vous pourrez vous livrer à ces beaux feux de piété, qui ſient ſi bien dans ce ſaint Lieu. J'abuſe, ſans doute, de votre patience, mon R. Pere, en vous parlant de la ſorte ; mais connoiſſant le caractere de votre eſprit, qui prend tout en bonne part, je me flatte que vous me pardonnerez bien ce petit excès de liberté à votre égard. Que ſi vous vouliez vous en venger, vengez-vous-en ſur le modéle des Saints, en faiſant du bien, & en vous rendant utile : ce qui arrivera, ſi vous avez la bonté de nous dire ce que vous penſez ſur le ſecond

chef de la difficulté, ou du problême, que j'ai propoſé au commencement de la converſation. N'eſt ce pas, Madame, lui dit le Pere, ſi l'on peut être Chrétien ſans être en même-tems honnête-homme ? Oui, lui dit la Marquiſe, c'eſt cela même; je ne crois pas que vous ayez beaucoup de peine à décider la queſtion ; mais celle-là en fera naître une autre qui ſera plus épineuſe.

Il n'eſt que trop vrai, dit alors le Pere Romain, que l'on peut être Chrétien ſans être honnête-homme : On compteroit par centaines & par milliers les Chrétiens qui ſont malhonnêtes gens. Un Chrétien malhonnête-homme, il faut l'avouer, eſt un monſtre : mais combien dans le monde moral de monſtres de cette eſpéce ! On ne voit pas à coup

ſûr tant de monſtres dans l'ordre de la nature. Qui dit un Chrétien, dit un diſciple du Sauveur: Or, à quel point un diſciple de JESUS-CHRIST ne devroit-il pas être, ce qu'on appelle honnête-homme ? Cependant, ô malheur ! cela n'eſt pas: car ne voit-on pas tous les jours mille Chrétiens violer les loix de l'équité, opprimer l'innocent & le foible orphelin, manquer à leur parole donnée, quelquefois même avec ſerment; proferer des menſonges ſans peine & ſans nombre; être les ennemis & les railleurs de l'aimable ſimplicité & de la bonne foi; tramer de ſourdes & de ſales intrigues; ſupplanter par jalouſie ou par ambition leurs compatriotes, leurs rivaux, ſe faire à eux-mêmes une prompte, mais violente juſtice par des voyes de fait; éloigner le

juſte

juſte payement de leurs dettes par de vaines ſubtilitez de chicane, que tout le monde voit être telles, & qui font bondir le cœur aux honnêtes gens qui vont droit : en un mot, ne remarque-t-on pas une infinité de Chrétiens ou de diſciples du Sauveur, qui ne ſont tels que par la réception du ſacré Baptême, par la profeſſion de la Foi Chrétienne, par l'exercice extérieur de certaines fonctions ſaintes ; mais nullement, hélas! par leur conduite réguliere, par l'innocence de leurs mœurs, par la droiture de leurs démarches ? Ces Chrétiens de nom, & Payens d'effets, s'imaginent ſans doute, que le ſaint titre de Chrétien dont ils ſont honorés les doit mettre à couvert des traits enflâmez de la divine vengeance : mais ils ſe trompent d'une ma-

niere également funeſte & criminelle. Telle eſt la penſée du fameux Salvien, dans ſon Livre quatriéme de la Providence, où il s'exprime ainſi : D'où vient que nous nous jettons nous-même dans l'erreur & dans l'illuſion ? En penſant fauſſement, que parce que nous ſommes honorez du nom ſacré de Chrétien, nous pouvons par ce ſeul titre beaucoup eſperer du côté du Ciel. Ah ? nous nous méprenons groſſierement : car à quoi peut être utile un nom, quelque ſaint qu'il puiſſe être, ſi l'on a l'impiété de le ſouiller par une vie remplie de déréglemens & de péchez ? Bienloin, dit dans un autre endroit ce pieux Auteur, que le nom de Chrétien que nous portons doive nous être fort avantageux ; il arrive au contraire que ne vivant pas

conformément à la ſainteté de ce nom, nous devenons par-là même plus coupables & plus dignes de châtiment.

Malheur, malheur aux Chrétiens qui deshonorent leur qualité & leur titre de diſciple de l'Homme-Dieu par une vie de péché, par une vie de réprouvé, par une vie payenne. Ces Chrétiens ſont morts, quoique vivans; ſéparés de JESUS-CHRIST par le péché, ils reſſemblent à un corps ſéparé de l'ame qui lui donnoit la vie & le mouvement. C'eſt que JESUS-CHRIST eſt la vie de l'ame, ainſi que l'ame eſt la vie du corps, comme l'aſſûre S. Pierre Chryſologue dans un diſcours également pieux & élégant, où il continue à parler de cette ſorte : Dès que l'ame a quitté le corps à qui elle donnoit le ſentiment & la vie, ce

n'eſt plus dans ce corps que puanteur, que corruption, que pourriture ; ce n'eſt plus que vers, que cendre, qu'horreur ; en un mot, il ne paroît plus rien dans ce corps mort qui ne choque les yeux, qui ne déplaiſe à la vûe. De même lorſque Dieu s'eſt retiré d'une ame à raiſon de ſes crimes, cette ame devient le ſiége de la puanteur & de la corruption, des vices, du ver rongeur de la conſcience, des cendres de la vanité, de l'horreur de l'infidélité : en un mot, l'ame ainſi ſéparée de ſon Dieu ſe trouve comme enſevelie dans un tombeau vivant, qui n'eſt autre que ſon corps.

L'endroit de ce Pere eſt ſi beau dans ſa langue naturelle, que je le citerois volontiers, dit alors le Pere Romain, ſi votre préſence, Meſdames, ne me

le défendoit. A moi ne tienne, répondit la Marquiſe, que votre Révérence ne faſſe ce qu'elle ſouhaite. La Langue latine, comme vous le ſçavez, mon Pere, ne m'eſt pas tout-à-fait inconnue. C'eſt à Madame la Baronne & à Madame de S. Evremont, de dire ce qu'elles en penſent. Il faut convenir, dit Madame de S. Evremont, que dans la compagnie des Dames l'uſage & la politeſſe ne permettent pas de citer ni le Grec, ni le Latin : mais à toute regle il eſt des exceptions ; ſur-tout, mon Révérend Pere, lorſqu'on vous prie, ainſi que nous le faiſons, d'uſer en ce point de toute la liberté que vous pourriez avoir ailleurs. Votre politeſſe, Meſdames, reprit le Pere Romain, me ſert de modéle, & à tous les Meſſieurs de l'Aſſemblée ; parce

que vous êtes très-polies, nous ne devons pas être impolis ; nous ne citerons donc pas les Auteurs dans des langues inconnues, ou du moins ce ſera très-rarement. Mais, repliqua la Dame, que deviendra le beau paſſage Latin de S. Pierre Chryſologue que ces Meſſieurs & Madame la Marquiſe attendent ? Je le rapporterai, Madame, puiſqu'on l'agrée ainſi. *Quod eſt anima corpori, hoc eſt animæ Chriſtus. Sine animâ corpus non vivit, non vivit anima ſine Chriſto. Recedente animâ mox corpori fætor, corruptio, putredo, vermis, cinis, horror, & omnia viſu deteſtanda ſuccedunt. Diſcedente Deo, confeſtim venit in animam fætor, corruptio criminum, vitiorum putredo, conſcientiæ vermis, vanitatum cinis, infidelitatis horror, & fit in corporis ſepulcro vivo, funus animæ jam ſepultæ.*

En vérité ce paſſage eſt beau, s'écria M. le Commandeur, ces penſées ſont vives, ces expreſſions & ces tours ſont d'une élégance qui ne dégénere nullement de celle qu'on remarque dans les écrits de S. Chryſologue, dont les diſcours ont dans tous les tems mérité l'eſtime & les éloges des Sçavans. Revenons à notre but, dit pour lors Madame la Marquiſe, & avoüons qu'un Chrétien qui ne vit pas en honnête-homme eſt un vrai monſtre, qu'il eſt très-blâmable, que c'eſt un inſenſé & un homme mort, par la privation de la précieuſe vie de la grace, qu'il perd par ſes œuvres indignes & criminelles.

Mais changeons de theſe. Qu'il ne ſoit plus queſtion d'un Chrétien mauvais, mais d'un bon & pieux Chrétien. Or, je demande ſi l'on peut être Chrétien ain-

ſi pieux & bon ſans être dès-lors honnête-homme ? Qu'en penſez-vous, Pere Romain ?

Je penſe, Madame, qu'on ne ſçauroit être bon Chrétien ſans être du moins eſſentiellement honnête-homme. La raiſon en eſt évidente : c'eſt que l'on ne peut être bon & vrai Chrétien ſans vivre conformément aux lumieres de la droite raiſon. Or, mener une vie conforme aux lumieres d'une raiſon ſaine & droite, c'eſt ſans doute mener une vie honnête, c'eſt vivre en véritable honnête-homme ; & conſéquemment l'on ne peut être vraiment bon Chrétien ſans être au même tems du moins eſſentiellement honnête-homme : je dis eſſentiellement, parce qu'il en eſt de l'honnête-homme comme de tout autre choſe. On diſtingue ici, comme partout ailleurs,

l'eſſentiel & le parfait, le cœur & l'écorce, le fonds & le dehors, l'intérieur & l'extérieur. Vous me comprenez aſſez, Madame, & ce ſeroit en vain que j'expoſerois plus au long ma penſée : il ne reſte qu'à en faire l'application. Je dis donc que dès-lors qu'un homme eſt vraiment bon Chrétien, il eſt au même-tems honnête-homme, quant à l'eſſentiel, quant au néceſſaire, quant au fonds : on peut lui attribuer le titre honorable d'honnête-homme, parce qu'il en poſſede les principales qualités. C'eſt ainſi qu'on peut appeller homme avec vérité un petit enfant qui eſt encore à la mamelle, parce que l'ame & le corps, (les deux parties eſſentielles & principales de l'homme,) ſont en lui ; & de même que ce petit enfant à la mamelle n'eſt pas

vraiment, & ne peut pas être appellé avec raiſon homme parfait, parce qu'il manque dans l'ame & dans le corps de beaucoup de qualités qui fondent ce titre : par la même raiſon, un Chrétien pieux qui a peu de ſçavoir vivre, qui eſt brut dans ſes manieres, qui eſt impoli dans ſes façons d'agir & de parler, n'eſt pas en effet, & ne peut pas être appellé, un parfait honnête-homme, puiſqu'il ne jouit pas des qualitez avantageuſes & brillantes qui enfantent ce titre priſé à un ſi haut point dans le monde. Ces Chrétiens vertueux, mais impolis ; ces Chrétiens qui ſçavent vivre ſelon Dieu, mais non pas ſelon le monde ; j'entends le monde reglé & poli; reſſemblent à ces arbres, qui étant chargés de fruits ſe trouvent dépouillés de leurs feuilles

par le moyen d'un vent rapide & impétueux : ou bien à ces diamans précieux que la main de l'ouvrier n'a pas encore taillés, & qui ſont tout brûts & informes : ou ſi l'on veut à ces mets, qui, quoique bons à la ſanté, & propres à nourrir, ſont cependant dégoutans, fades & mal apprêtés : en un mot, ils ſont bons, ces Chrétiens, mais non pas beaux ; je veux dire agréables : ils ſont eſtimés, mais non pas aimés : ils ſont conſiderés, mais nullement recherchés. Pourquoi ? c'eſt qu'ayant la moële & l'eſſentiel de l'honnête-homme, ils ſont privés de ſon agréable écorce : ils manquent de ces dehors rians, qui ſont les hameçons délicats qui attirent les hommes, ſurtout ceux qui ſont à l'orient, ou au couchant de la vie. Vous voulez dire, ſans

doute, mon Révérend Pere, s'écria Monſieur le Chevalier, les jeunes gens & les vieillards : je comprends aſſez cela, mais ce que je n'entends pas bien, c'eſt cette écorce, ces dehors rians du parfait honnête-homme : j'entrevois votre penſée, mais je ne la vois pas au point que je le ſouhaiterois. Vous la verrez clairement, mon aimable Chevalier, reprit le Pere, par l'expoſition que je vais en faire tout de ſuite.

Mettre en uſage avec une fidéle, mais libre exactitude, les loix de la politeſſe ; avoir à l'égard de tout le monde des manieres convenables & engageantes ; obſerver les régles de la bienſéance envers les grands & à l'égard des petits ; parler poliment dans la converſation ; jetter comme du ſucre, mais ſans

excès, dans ſes expreſſions, dans ſes airs, dans ſes manieres ; éviter de peſer aux autres, & porter le poids de leurs défauts avec aiſance ; enfin exercer le ſçavoir vivre dans tout le cours de ſa conduite, ſans pourtant rien de gêné ni de trop affecté : Voilà, Monſieur le Chevalier, ce que j'entends par l'écorce agréable, & les dehors rians du parfait honnête-homme.

Pour le coup, mon Révérend Pere, dit alors le Chevalier, je comprends fort bien votre penſée ; tout conſiſte à la réaliſer. Connoître & ne pas exécuter, ce n'eſt rien. Que dis-je, c'eſt beaucoup, pour être digne de blâme & de châtiment. Je ne ſuis pourtant pas encore content ; il faut, mon Révérend Pere, ajouta cet aimable jeune homme, que vous ayiez la bonté de me faire un

portrait en racourci, net & ſuivi du vrai Chrétien, & du parfait honnête-homme : par-là je verrai comme d'un coup d'œil le caractere & les propriétés de l'un & de l'autre. Monſieur le Chevalier, lui dit le Pere, je ferois volontiers ce que vous déſirez de moi, n'étoit une raiſon forte que je vais avoir l'honneur de vous dire ; c'eſt que M. le Commandeur, votre cher oncle, travailloit hier dans ſon cabinet ſur le ſujet que vous venez de me propoſer, s'attendant de faire part aujourd'hui de ſon ouvrage à l'Aſſemblée : il ne me conviendroit pas d'aller ſur ſes briſées. Je ſerois très-fâché de lui faire la moindre peine, & je ſerai d'ailleurs ravi de voir un tableau du vrai Chrétien & de l'honnête-homme, en petit & comme en mignature, fait & travaillé

par une ſi bonne main. Ma main, reprit Monſieur le Commandeur, n'eſt pas des meilleures; ains au contraire; paſſez-moi ce terme ſuranné: mais ſi ma main n'eſt pas bonne, ma volonté ne lui reſſemble pas. Quoiqu'il en ſoit, je produirai mon petit ouvrage, que je n'ai fait, ainſi petit, que par une aſſez grande application, & au moyen de nombre d'heures & de momens de loiſir. Je ſuis, s'écria Madame la Marquiſe, naturellement aſſez vive pour ſentir de l'empreſſement pour les belles choſes; ſatisfaites donc au plutôt, notre vénérable Commandeur, ma curioſité & celle de ces Meſſieurs & de ces Dames, qui vous en prient comme moi. Madame, répliqua Monſieur le Commandeur, vous attendez trop de moi, vous rabaiſſerez de pluſieurs points

votre eſtime ; je vais pourtant vous obéir, en vous liſant ce que j'ai mis par écrit ſur le ſujet en queſtion.

Le vrai, le pieux Chrétien, c'eſt celui qui fait ſans ceſſe la guerre au prince des enfers, l'ennemi irréconciliable de JESUS-CHRIST & du ſalut ; qui eſt brouillé ſans ménagement avec le péché, cette ſource fatale de tous les malheurs du tems & de l'éternité ; qui n'aime nullement le monde, ni les vanités mondaines, dans leſquelles on ne trouve que de l'apparence & de la fumée : le vrai Chrétien eſt un diſciple docile & obéiſſant du divin Redempteur : il écoute avec attention, & il ſuit avec zéle ce grand & céleſte Maître, perſuadé qu'en ſe comportant de la ſorte, il ne marche point dans les ténébres, mais dans la lumiere

lumiere & dans le grand jour. (*a*) Aimer la priere & y vaquer aſſidument ; ſe nourrir fréquemment du pain de la divine parole, & de la myrrhe de la mortification ; juger des choſes, ſelon les idées de l'Evangile ; faire ſes actions, ainſi que JESUS-CHRIST les faiſoit ; ſouffrir les maux de même que JESUS-CHRIST les enduroit ; telle eſt la louable conduite du parfait Chrétien.

Ennemi capital de la vanité & de l'hypocriſie, il eſt ſincere, doux & humble de cœur ; il ne fait rien que dans la vûe de Dieu, pour la gloire de Dieu & pour le bien de ſon ame. Il puiſe ſouvent l'eau céleſte de la grace dans les ſources du Sauveur,

(*a*) *Qui ſequitur me non ambulat in tenebris ; ſed habebit lumen vitæ.*

dont parle le Prophete Iſaïe. (*a*) Les divins Commandemens, & ceux de la ſainte Egliſe, ſont les régles de ſes déſirs & de ſes œuvres. En deux mots, le pieux & bon Chrétien, c'eſt un homme qui vit de la foi, comme le grand Apôtre ; c'eſt un homme qui eſt ſelon le cœur de Dieu, comme un autre David ; c'eſt une copie reſſemblante du divin modéle de tous les Prédeſtinés, qui eſt JESUS-CHRIST ; c'eſt l'enfant adoptif de Dieu ; c'eſt l'heureux héritier, en eſpérance, de ce Royaume, qui n'aura jamais de fin, & dans lequel, avec l'exemption de tous les maux, on aura à jamais la jouiſſance de tous les biens. (*b*)

(*a*) *Haurietis in gaudio, de fontibus ſalvatoris.* Iſa. ch. 12.

(*b*) *Omne bonum, ſine omni malo.* Saint Auguſt.

Monſieur le Commandeur, dit alors Madame la Marquiſe, votre portrait du Chrétien me rendroit Chrétienne, ſi je ne l'étois pas; ce miroir eſt beau, il faut s'en ſervir, il faut s'y voir, il faut s'y corriger; mais ce n'eſt pas-là tout. Le portrait du parfait honnête-homme eſt encore l'objet de mon attente. Madame, reprit Monſieur le Commandeur, vous n'attendrez pas long-tems; voici ce que vous ſouhaitez.

Le parfait honnête-homme, eſt celui dont la vie & les mœurs ſont conformes aux lumieres de la droite raiſon, aux bienſéances de l'état & de la ſocieté où il vit. En conſéquence, un parfait honnête-homme rend au Créateur ſes devoirs & ſes hommages de religion : au Prince, ce qu'il lui doit, de tribut, de ſou-

miſſion & de reſpect: à ſes Parens l'obéiſſance, l'honneur, l'amitié tendre & particuliere: à ſon épouſe, s'il eſt dans l'état conjugal, une fidélité conſtante, & une tendreſſe également ſincere & modeſte : à ſes enfans, ſi le Ciel lui en a donné, une bonté tendre & libérale, une éducation chrétienne & polie, un ſoin attentif & vigilant, ſurtout par rapport aux mœurs. Il vit de commerce avec ſes amis, qu'il ſçait cultiver, & s'attacher toujours plus, par des bonnes manieres, par de prudens & agréables bienfaits. Il ſe pique d'une vive reconnoiſſance à l'égard de ſes bienfaiteurs; & ſi ſes ennemis lui font du mal, il ſuit la raiſon plutôt que la paſſion; il ſe contient, il pardonne, il oublie l'injure. Il aime la juſtice & l'équité: s'il doit, il paye

avec exactitude : s'il lui eſt dû, il attend avec bonté. L'avarice, le gain ſordide, l'uſure, font bondir le cœur de l'honnête-homme, de même que la fourberie & le menſonge, dont il eſt l'ennemi déclaré. Une ſage politique, une prudente diſſimulation eſt cependant de ſon goût ; il s'en ſert, ſans excès, dans les occaſions. Il fait de la dépenſe au niveau de ſa naiſſance, de ſes emplois, de ſes revenus. Il a ſoin de ſa réputation & de ſa ſanté, avec le zéle modéré que la raiſon dicte. La politeſſe, le ſçavoir vivre, l'affabilité lui tiennent au cœur ; & il en fait comme l'émail & la broderie de ſes entretiens & de ſa conduite. De-là naiſſent ces amis multipliés, ces liaiſons agréables, & une infinité d'éloges & de louanges, qu'on lui donne à l'envi de tout côté.

Il faut que vous ſoyez, Monſieur le Commandeur, un bien parfait honnête-homme, dit pour lors Madame de S. Evremont, puiſque vous en avez ſi bien fait le portrait : vous avez puiſé dans vous-même, ce que vous avez ſi bien exprimé au dehors. Madame, reprit M. de Richemont, laiſſons-là le ton flatteur, & les complimens, ils ne me ſont point dûs. Je ſçai ce que je dois penſer de moi-même, & ce que je dois en dire : la foibleſſe, l'ignorance & les miſéres de toute eſpece ; voilà la matiére de mon éloge, ou plutôt le ſujet de ma confuſion. Quoiqu'il en ſoit, revenons à l'utile. Il me paroît que les idées du vrai Chrétien, & du parfait honnête-homme, que je viens d'expoſer, ne ſont point fauſſes. Il me ſemble auſſi

que ces idées, ou ces portraits devroient être placés fort près l'un de l'autre, & qu'on devroit joindre & réunir ces deux tableaux, non pas dans la même chambre, mais dans la même perſonne; la déſunion ne vaut rien, ſur-tout dans ce fait. Vous parlez en homme ſenſé, Monſieur de Richemont, dit alors le Pere Romain; car il eſt très-important & très néceſſaire d'unir, & comme marier en ſoi-même le titre glorieux de parfait honnête-homme, avec l'excellente qualité de bon & vrai Chrétien. Cette néceſſité d'unir ces deux belles & avantageuſes qualités, pourroit même ſervir fort-à-propos de ſujet & de matiére à quelqu'une de nos Aſſemblées. Si tout le monde y conſent, ce ſera dans la premiere qui ſe fera, reprit Madame

la Marquiſe. Il n'y eût pas d'autres avis là-deſſus, & la choſe fut ainſi concluë.

On ſe ſépara dans l'inſtant, & en ſe levant, Monſieur de Richemont, pour la bonne bouche, jetta comme à la volée, ce petit quatrain, que je retins ſans nulle peine.

L'homme qui ſert ſon Dieu, ſous la divine houlete
Du ſouverain Paſteur ; je l'appelle Chrétien.
Je lui donne à bon droit, le beau titre d'honnête ;
S'il aime la raiſon. & tout ce qui convient.

CONVERSATION II.

La néceſſité d'être vrai Chrétien, & parfait Honnête-Homme.

Le Révérend Pere ROMAIN.
Me. la Marquiſe de TERRE-NEUVE.
M. le Comte de CHATEAU-VIEUX.
Me. la Baron. de ROCHE-COLOMBE.

L'ABBE' AU-VRAY.

JE vous prie de ne perdre pas de vûe, mon cher Théophile, que l'Ouvrage que j'ai le plaiſir de vous envoyer, n'eſt autre choſe, ainſi que j'ai déja eû l'honneur de vous le dire, qu'une tranſcription ou copie fidéle des mémoires originaux, que je faiſois d'abord après les Entretiens ou Converſations, que j'avois l'honneur de faire avec les Meſ-

ſieurs, & les Dames que vous connoiſſez maintenant de caractére & de nom, chez Madame la Marquiſe de Terre-Neuve, qui vous eſtime beaucoup par la connoiſſance de réputation qu'elle a de vous. Cela étant ainſi, vous ne devez pas être ſurpris, ſi je vous adreſſe rarement la parole; vous n'ignorez pas que dans les copies ou tranſcriprions, on ne parle gueres aux perſonnes, à qui on les envoye: Après ce petit préambule, qui ne me paroît pas hors d'œuvre, agréez, mon cher Théophile, que je reprenne mon ſtile de narration, & que je rentre chez Madame de Terre-Neuve, pour y faire la converſation, ou plutôt pour vous raconter ce qui ſe paſſa dans la deuxiéme Converſation, que j'eus l'honneur d'y faire, avec les illuſtres Meſſieurs

& Dames, dont j'ai eû l'honneur de vous faire mention.

On fit d'abord, au commencement de l'entretien, un petit procès de reproches à Monsieur le Comte de Château-Vieux, & à Madame la Baronne de Roche-Colombe, sur ce que dans la derniere Conversation, ni l'un ni l'autre, n'avoient pas dit le mot. On ajouta que leur silence étoit respectable, mais qu'il ne sçauroit être agréable à l'Assemblée, tandis qu'il lui déroboit leurs belles pensées, & leurs judicieuses réflexions. Monsieur le Comte de Château-Vieux prit pour lors la parole, & il dit que le défaut qu'on lui reprochoit, étoit aisé à corriger, ce qu'il montreroit bientôt par des effets. Pour moi, reprit Madame de Roche-Colombe, j'avoue ma faute, comme Mon-

ſieur le Comte, & actuellement je m'en corrige. Dans cette vûe, je vais chanter un Cantique nouveau, qu'un Abbé de ma connoiſſance a ſait depuis peu dans la ſolitude, où il s'eſt retiré ; & où il paſſe ſes jours dans la priere & dans la contemplation des véritez divines. Voici le Cantique, qui fut chanté d'une grace & d'une voix à enlever : car cette Dame eſt la premiere voix de la Province.

L'AMOUR DIVIN.

(L'Air) : *Non, non volage.*

BEauté ſuprême,
Dieu de mon cœur,
Mon doux Sauveur ;
Beauté ſuprême,
Dieu de mon cœur ;
Je languis d'amour,

Vers vous nuit & jour ;
Et d'une ardeur extrême,
Je redis cent fois,
Au milieu des bois,
Je vous aime.

Non, non, ma flâme
Ne brûlez plus,
C'eſt un abus ;
Non, non, ma flâme
Ne brûlez plus ;
Pour l'Etre inconſtant,
Dont ſe ſert Satan,
Pour ſéduire mon ame.
Le Verbe incarné,
C'eſt mon bien-aimé,
Qui m'enflamme.

Dans vos bocages,
Sur vos ormeaux,
Petits oiſeaux ;
Dans vos bocages,
Sur vos ormeaux,
Chantez les grandeurs
Du Roi des Seigneurs,
Et par vos doux langages,

Rendez dans ces lieux,
Au ſeul Dieu des Dieux
Vos hommages.

Iſles lointaines,
Peuples divers,
De l'Univers;
Iſles lointaines,
Peuples divers;
N'aimez déſormais,
Que le Dieu de paix,
Qui pour briſer nos chaînes,
Fût un Dieu ſouffrant,
Verſa tout le ſang
De ſes veines.

Mon divin Maître,
A qui je tiens
Par cent liens;
Mon divin Maître,
A qui je tiens;
Par vos doux appas,
Ne permettez pas,
Qu'ailleurs je puiſſe mettre
Mes tendres amours;

A vous pour toujours
Je veux être.

Dès que Madame la Baronne eût ceſſé de chanter, les complimens ſur ſa belle voix ne manquerent pas. La politeſſe de part & d'autre fit mettre au jour bien de gratioſités & de jolies penſées : après quoi, Monſieur de Château-Vieux nous fit part d'un petit ouvrage en vers, qu'il avoit compoſé dans ſa derniere retraite au Noviciat de..... La Poëſie lui plaît, & quoiqu'il ſoit ſur le retour de l'âge, ſa verve n'eſt pas morte.

L'AMOUR DE DIEU.

SONNET.

LE Très-haut ne forma nos cœurs que pour l'aimer ;
La ſuprême beauté doit enlever nos ames ;

Le Soleil incréé cherche à nous enflâmer ;
Malheur à qui s'oppoſe à ſes divines flâmes.

En Dieu, l'on trouve tout (*a*) : Dieu ſeul
doit nous charmer :
Qui s'attache au néant, mérite tous les blâ-
mes.
L'amour, ce feu ſacré, doit tous nous con-
ſumer ;
Et faire de nos cœurs, des vivans Oriflam-
mes (*b*).

Vous aimer, ô grand Dieu ! C'eſt la fé-
licité ;
Vous goûter, c'eſt la douce & pure vo-
lupté.
Banniſſez de nos cœurs cet amour & ces
vices,
Qui jettent tôt ou tard tous leurs vains par-
tiſans

(*a*) *Deus meus, & omnia.* B. Franc.

(*b*) L'Oriflamme étoit autrefois l'enſeigne générale de France. Elle étoit faite en façon de Banniere qu'on portoit dans les grandes expéditions. Cette enſeigne étoit à fond rouge parſemé de flammes d'or.

Dans un gouffre de maux, dans le lieu des tourmens ;
Brûlez-nous de vos feux, ils feront nos délices.

Monſieur le Comte, s'écria le Pere Romain en homme ſurpris, il s'eſt fait dans vous une maniere de miracle. Comment cela, mon Révérend Pere, répliqua le Comte ? C'eſt, dit le Pere, que dans un âge avancé, votre verve eſt jeune, elle eſt pleine de ſentimens & de ſaillies comme à l'âge de cinq Luſtres (*a*), & l'on ne peut qu'admirer le feu de votre eſprit, dans un âge, où de l'aveu de tout le monde, le froid des penſées eſt de ſaiſon.

Briſons ſur le fait des complimens, répliqua Monſieur le Comte ; vos éloges, mon Révérend

(*a*) Un Luſtre, c'eſt l'eſpace de cinq ans.

Pere, m'honorent, je voudrois les mériter, mais non pas les entendre ; ils me flattent trop venant de votre part. Penſons, ſi vous l'agréez, à décider une difficulté, dont le dénouement a été, ſi je ne me méprends, remis à cette Aſſemblée. Vous ne vous m'éprenez pas, Monſieur le Comte, reprit Madame la Marquiſe ; c'eſt dans cette même Aſſemblée que ſe doit traiter une difficulté particuliere touchant le vrai Chrétien, & le parfait Honnête-homme : la choſe fut ainſi conclue dans le dernier Entretien ; il ne me paroît pas qu'il y ait lieu de changer d'avis.

La queſtion à décider, & qui doit ſervir de fonds dans cette Converſation ; c'eſt de ſçavoir s'il eſt néceſſaire, s'il eſt très-important, d'être bon Chrétien, &

en même tems, parfait honnête-homme : en ſorte qu'on réuniſſe dans ſoi une vraie & ſolide probité, avec une louable politeſſe & honnêteté.

Quel ſeroit l'avis de Monſieur le Comte, continua la Marquiſe ? Voudroit-il bien nous dire ce qu'il penſe ſur ce ſujet ? Madame, je le dirai avec plaiſir, reprit Monſieur de Château-Vieux, mais à une condition, je vous prie ; qui eſt, que ce ſera en peu de mots, ſelon mes uſages ; je ſuis en ce point un peu Lacédémonien. Le Révérend Pere, ou quelqu'autre de la compagnie, pourra s'étendre plus au long, & donner un plus grand jour au ſujet en queſtion, qui ne paroît de conſéquence. Monſieur de Château-Vieux, lit toute l'Aſſemblée, nous ne demandons que l'honneur & le

plaiſir de vous entendre ; à vous d'abreger, ou d'étendre la matiere, comme il vous agréera. Sur le champ le Comte prit la parole, & il s'exprima en ces termes.

Il eſt très-conſtant qu'il eſt d'une conſéquence eſſentielle à l'homme d'être vrai Chrétien : cette qualité glorieuſe lui eſt abſolument néceſſaire ; ſans elle il ſera vicieux, déreglé, digne de châtiment. Mais ſi la qualité de bon Chrétien eſt à l'homme d'une néceſſité ſans replique ; celle de parfait honnête-homme ne lui eſt gueres moins néceſſaire ; puiſque ſans cette qualité tant vantée dans le monde, l'homme ne peut être que très-imparfait & dégoutant. Un homme qui eſt infidéle, qui n'a pas le bonheur d'être Chrétien, c'eſt un aveugle ; il marche, quoi-

u'en plein jour, dans les téné-
res ; il ne ſçait où il va. Un
omme éclairé des lumieres de
a foi, mais qui vit en mauvais
Chrétien, c'eſt un homme qui
des bons yeux, mais qui eſt
aid, difforme, diſgracieux,
oiteux : il tend en inſenſé aux
bîmes éternels. L'homme qui
'eſt pas honnête, civil, poli,
u moins à un certain point,
ſt un groſſier, un ruſtique, un
auvage : il ne ſçait point vivre
vec ceux de ſon eſpéce, il n'eſt
on que pour la chambre, ou
our les bois. A ce mot, M.
e Château-Vieux ſe tût. Il faut
avouer, s'écria pour lors Ma-
ame la Marquiſe, Monſieur le
Comte a un ſtyle bien précis &
ien laconique : ſtyle, qui dans
on racourci dit beaucoup, &
ui ne laiſſe pas d'être étendu
ans ſes bornes étroites. Ce-

pendant, comme Monſieur le Chevalier aime d'entendre l'expoſition des choſes d'une maniere plus diffuſe & plus ample, & que Monſieur le Comte d'ailleurs ſouhaite qu'on revienne ſur ſes briſées, pour donner un plus grand jour aux véritez qu'il a fait voir en petit : de-là vient, que ſi dans l'Aſſemblée il y avoit quelqu'un qui voulût avoir la bonté d'étendre les voiles, je veux dire d'expoſer au long & d'une maniere ample & diffuſe les véritez dont il s'agit, nous lui ſerions bien obligés. A peine eût-elle ainſi parlé, qu'elle fixa modeſtement les yeux ſur le Révérend Pere Romain, comme ſi elle eût voulu par ce coup d'œil le prier de nous accorder cette grace. Le Pere comprit bien la penſée de la Marquiſe, qui étoit auſſi celle de tous ceux

de la compagnie, & il s'y prêta ſans délai de cette ſorte.

Pour éviter le blâme d'être ſuperficiel, & pour entrer dans le fonds & le ſolide de la matiere propoſée, il me paroît qu'il y a trois choſes à faire voir. En premier lieu, il faut montrer l'importance & la néceſſité du titre & de la qualité de vrai Chrétien. En ſecond lieu, il faut faire voir l'importance & la néceſſité du titre de parfait Honnête-homme. Enfin, il eſt à propos de prouver la néceſſité de réunir ces deux bonnes qualitez dans la même perſonne, dans le même ſujet.

Je dis d'abord qu'il eſt de la derniere néceſſité, & d'une importance infinie, d'être bon & vrai Chrétien. Je ne m'arrête pas préciſément à la qualité de Chrétien ; car qui peut douter

un inſtant de la néceſſité & de l'importance du Chriſtianiſme, non-ſeulement par rapport à l'homme pris en général, mais même par rappor à chaque homme conſideré en particulier? Sans le Chriſtianiſme en effet, qu'eſt-ce que l'homme? C'eſt une créature raiſonnable, qui ne reconnoît point ſon Créateur. C'eſt un enfant qui méconnoît ſon pere, & qui refuſe de lui rendre ſes devoirs les plus eſſentiels. C'eſt un ſerviteur qui rend ſes ſervices à l'ennemi de ſon maître. C'eſt un aveugle qui eſt aſſis dans la région de l'ombre de la mort. C'eſt une victime future des vengeances éternelles. C'eſt un prodigue, non de ſes biens, mais de ſes adorations, & de ſes hommages à l'égard des Etres qui lui ſont inférieurs en nature, ou ſupérieurs en vices. L'homme

ne Payen, l'homme infidéle, homme qui n'eſt point Chrétien, eſt un objet digne de tous os gémiſſemens; puiſque c'eſt n être de notre eſpéce, qui ne onnoît point la vérité, qui ne eut jouir de la vraie félicité; & ui vole à ſa perte ſans le ſçaoir. Ah! que nous ſommes eureux d'être nez dans le ſein lu Chriſtianiſme! mille graces n ſoient rendues au Pere des umieres. Mais ſi au milieu du Chriſtianiſme on vient à mener ne vie payenne; ſi étant éclaié de l'admirable lumiere de la oi, on vit comme ſi l'on étoit nſeveli dans les ténébres de erreur; ſi l'on eſt Chrétien de om, mais nullement d'effet; ſi on préfere Belial, à JESUS-CHRIST; la vanité, à la vérité; e plaiſir, à ſon devoir; en un not, le péché à la vertu: l'on

eſt en ce cas digne de tous les reproches & de toutes les punitions ; on ne péche point alors par bêtiſe & par ignorance, mais par choix & par malice. Oh qu'il eſt important, qu'il eſt néceſſaire à un Chrétien de profeſſion, d'être vraiment tel d'action & de conduite ! La Foi eſt bonne, le Chriſtianiſme qui en eſt le fils, eſt un grand bien ; mais la Foi, ſans les œuvres de la ſainteté, la profeſſion du Chriſtianiſme ſans les actions d'une piété vraie & ſolide, ne nous ouvriront jamais les portes de la céleſte Sion ; mais plutôt celles de l'infame Babylone. Puiſque ce ſont-là des véritez évidentes, dont les Chaires ſaintes retentiſſent tous le jours, il eſt ſans nul doute, que la qualité de Chrétien vrai & pieux eſt très-importante, très-néceſſaire, infiniment à déſirer.

Heureux ceux qui la poſſedent ! mal-heur à quiconque en eſt privé ; ſur-tout dans cet inſtant qui décide de tout, & pour toujours ! Tout ce que votre Révérence, mon Pere, vient de dire eſt très-vrai, dit pour lors Madame de Terre-Neuve ; mais voudriez-vous prendre la peine de vous étendre un peu plus ſur une matiere ſi eſſentielle & ſi importante ? Je le veux bien, reprit le Pere, la choſe ne me ſera pas fort mal-aiſée. Sa Révérence continua donc à parler ſur le même ſujet de la maniere qui ſuit.

Ce n'eſt pas aſſez pour arriver au port d'avoir les yeux attachés ſur l'étoile polaire ; ce n'eſt pas aſſez de connoître les vents, & de remarquer les régions & les différens dégrez. Il faut encore avoir des mains &

des bras pour manœuvrer, & pour diriger le vaiſſeau. Il ne ſuffit pas de même pour arriver à l'heureux port du ſalut, de contempler avec les yeux de la Foi les divins Myſteres ; il ne ſuffit pas de croire & de parler ſçavamment des choſes ſaintes ; il faut de plus mettre la main à l'œuvre ; & à l'exemple des ſaints Martyrs, il faut ſceller par ſon ſang, ou par ſes ſueurs, la Foi Chrétienne que l'on profeſſe. Les Apôtres, ces ſacrées colomnes de la Foi, & après eux tous les Juſtes de la Loi nouvelle, ſans en exclure ceux de l'ancienne, ont tous tenu cette conduite ; ils ont montré leur foi par leurs œuvres ; ils ont généreuſement combattu ; ils ont patiemment ſouffert ; ils ont ardemment travaillé ; & ce qui fait leur principale gloire, ils

ont avec conſtance perſéveré juſqu'à la fin.

Ce ſont-là nos modéles, efforçons-nous d'en être les fidéles copies ; marchons ſur leurs veſtiges ; ſuivons leurs traces pas à pas, & n'oublions rien pour devenir comme eux des ſerviteurs bons & fidéles du Seigneur notre Dieu. O Ciel ! que de Chrétiens dans le monde qui tiennent une autre route, & qui loin de ſervir fidélement leur divin Maître, ne s'étudient qu'à ſervir le monde, & le Prince qui l'anime ! En conſéquence, combien de Chrétiens réprouvés ! combien de Chrétiens condamnés, par celui-là même qu'ils ont adoré, mais qu'ils n'ont point aimé ! O Dieu ! combien d'hommes portés ſur les Fonts ſacrés, régénérés & lavés de la tache originelle, ont

dans la ſuite ſouillé leur robe nuptiale par mille crimes, par mille déſordres, & ont été en conſéquence abîmés dans les gouffres éternels ! Combien d'ailleurs de ſerviteurs pareſſeux qui ont été jettés pieds & mains liés dans les ténébres extérieures, où les pleurs & les grincemens de dents ſeront infinis & éternels. Souveraine infortune ! qu'ils auroient pû éviter, s'ils avoient fait leurs efforts pour être des ouvriers de juſtice, & non point d'iniquité ; pour pratiquer le bien, & ne pas commettre le crime ; pour vivre conformément à leur créance, à leur Religion ; & non point ſuivant les loix & les maximes du monde corrompu ; en un mot, pour être de bons & vrais Chrétiens.

J'ai eû l'honneur, dit pour

lors Madame de Roche-Colombe, d'écouter avec attention le Révérend Pere ; mais il faut que je diſe franchement ma penſée : tandis que ſa Révérence parloit, je m'imaginois être au milieu d'un Auditoire nombreux, & ſous les yeux d'un Prédicateur zélé, qui annonce avec force des véritez ſaintes. C'eſt-à-dire, Madame, répliqua le Pere Romain, que je parlois d'un ton de Prédicateur, & que par-là même j'ai commis une incongruité, en prenant un air étranger à la converſation : pardonnez-moi cette faute, ajouta-t-il, en vûe de l'habitude que j'ai contractée en Chaire, & à raiſon du ſujet pathétique que je traitois. Monſieur le Commandeur releva la derniere raiſon du Pere, par une réflexion fort juſte, & qui venoit fort à propos ;

il dit; que les matieres que l'on traite inſpirent inſenſiblement un certain air, un certain ton, qui leur eſt propre. D'où vient, que quand on parle du Ciel, c'eſt d'un air riant & ouvert. Lorſqu'on parle du mal-heur éternel, c'eſt d'un air enflammé & ſérieux. Quand un Hiſtorien fait le narré d'une bataille ſanglante, il s'énonce en Guerrier & avec feu. Quand il fait la deſcription d'une Ville, d'un païſage, il en rabât beaucoup; & c'eſt, en termes fleuris & d'un air tranquille, qu'il le fait. Il ne faut donc pas être ſurpris ſi le Révérend Pere eſt entré dans l'air & dans le ton d'un zélé Miniſtre du Seigneur, puiſqu'il traitoit un ſujet ſérieux, important, moral & pathétique. Quoiqu'il en ſoit, nous ſommes très-redevables au Révérend Pere de la bonté

bonté qu'il a eue de nous faire part de ſes bonnes & de ſes pieuſes penſées, touchant la néceſſité & l'importance qu'il y a d'être, non ſeulement Chrétien, mais un Chrétien bon & ſolidement pieux. Si ſa Révérence vouloit prendre la peine de continuer à nous parler ſur le ſujet entrepris, elle nous feroit plaiſir. Je le ferai volontiers, dit alors le Pere Romain; mais je me garderai bien de parler ſur le ton de Prédicateur: Je ferai la guerre à mon habitude, & j'eſpere d'en devenir victorieux; quand ce ne ſeroit que pour obéir aux avis & aux remontrances qu'on m'en a faits: Nous ſommes environnés & remplis de défauts, nous ne ſçaurions prendre une meilleure voye pour nous en corriger, que celle d'agréer les remontrances qu'on

nous fait, & de profiter des corrections que la charité ou l'amitié mettent dans la bouche de ceux qui nous reprennent.

Voilà un bon tour d'esprit, dit alors tout bas Monsieur le Commandeur à Monsieur le Chevalier son neveu : Profitez, mon fils, ajouta-t-il, de cette leçon muette que le Pere vient de vous donner par son bon exemple. Je vous obéirai, mon cher oncle, lui repartit le neveu; cette leçon d'exemple m'a fait beaucoup d'impression. Ce mot fut suivi d'un profond silence, qui dura peu. Le Pere Romain reprit la parole, & il s'énonça de la sorte.

Si le titre avantageux de bon & vrai Chrétien est essentiel & nécessaire à l'homme, la qualité de parfait honnête-homme ne lui est gueres moins importante, ni moins nécessaire : du

moins par rapport à la vie préſente, & eu égard aux hommes, avec leſquels nous ſommes obligez de vivre & de converſer. Il eſt conſtant que nous ſommes dans ce monde dans un état de ſociété & de commerce ; il faut néceſſairement agir & converſer avec ceux qui coulent leurs jours & leurs momens avec nous. Le point capital conſiſte à le faire d'une façon qui ſoit convenable, humaine, polie & honnête. Si nous nous comportons autrement, nous ſommes dès-lors regardés comme des ruſtiques, des groſſiers, des myſantropes, qui ne ſçavent ou qui ne veulent point vivre, comme l'on dit, avec les humains. Qu'un homme ſoit dénué des biens de la fortune ; s'il a de la droiture, de la ſincerité ; s'il ſçait vivre, s'il eſt poli & honnête : il ſera

généralement eſtimé & conſideré. La raiſon qu'on en donnera, c'eſt, dira-t-on, parce qu'il eſt affable, civil & honnête, parce qu'il eſt homme de bon commerce, de bonne foi, de bonne ſociété. La pauvreté de cet homme n'eſt pas un vice ; mais ſa bonne conduite, & ſes bonnes manieres, ſont dans lui une vraie perfection, qui ne peut que lui attirer l'eſtime, la vénération, les louanges des perſonnes avec qui il converſe, & avec leſquelles il vit. Le riche impoli & malhonnête ſera d'abord, ſi vous le voulez, honoré & reſpecté ; il ſera environné & comme encenſé de quelque fumée de flatterie, mais tout cela ne ſera qu'au dehors ; ces reſpects, ces éloges ne couleront pas de la bonne ſource, qui eſt le cœur. Le cœur eſt réſervé pour la ſo-

lide vertu, pour la vraie politeſſe & honnêteté. Il en eſt de l'homme en ce fait, comme d'un diamant précieux ; s'il eſt brut, ſi la main induſtrieuſe du Lapidaire ne l'a pas encore poli, taillé, façomé, il ſera beaucoup moins priſé, il ſera mis à part, on ne s'en ſervira nullement. Qu'un homme ait de l'eſprit & de la piété, s'il eſt impoli, ſi la main de l'éducation ne l'a pas formé, s'il eſt, pour parler ainſi, dans la pure nature, il ſera peu conſideré, il ſera laiſſé, on l'abandonnera à lui-même ; & quoiqu'on en faſſe un certain cas, on ne lui en donnera pas des marques, ou très-peu. O qu'il eſt bon, qu'il eſt avantageux, qu'il eſt de conſéquence d'être poli & cultivé ! d'être habile dans l'art de commercer avec les honnêtes gens, dans

l'art du ſçavoir vivre ! Mais quelle honte d'être ignorant en cette matiere ! Une telle ignorance ne nous met-elle pas à certains égards au-deſſous des animaux brutes ? En effet, nous voyons les animaux privés de la raiſon obſerver parmi eux une maniere de politeſſe, une eſpéce de ſçavoir vivre ; tantôt en ſe réjouiſſant à leurs approches mutuelles ; tantôt en ſe faiſant d'eſpéces de baiſer les uns aux autres ; tantôt en ſe quittant difficilement & contre leur gré ; tantôt en ſe parlant & commerçant à leur maniere : ceux-ci par des gazouillemens agréables ; ceux-là, par des hanniſſemens réciproques, les uns par des badinages gais & adroits, d'autres par des ſecours de défenſe prêtez avec ardeur au moindre cris. En un mot, les bêtes inſtruites

ar l'inſtinct naturel, obſervent
ans leurs eſpéces une maniere
e civilité, d'affabilité, & ſi
on peut ainſi s'exprimer, de
çavoir vivre, qui fait la leçon & le
rocès aux perſonnes groſſie-
es & impolies. Loin donc de
ous la groſſiereté & l'impoli-
eſſe ; loin de nous tout ce qui
ent l'homme ruſtique & en fri-
he ; loin de nous tout ce qui
'eſt pas de l'honnête-homme.
» Marchons honnêtement com-
me on le fait en plein jour (*a*).

Cet endroit de l'Apôtre aux Romains, ne ſemble-t-il pas prouver expreſſément ma theſe, dont je rappelle l'idée ; ſçavoir, qu'il eſt d'une grande conſéquence, qu'il eſt même néceſſaire d'être non-ſeulement Chrétien, mais honnête-homme, & par-

(*a*) *Sicut in die, honeſtè ambulemus.* | Rom. 13. 13.

faitement honnête-homme : de vivre non-ſeulement ſelon les loix d'une piété ſincere ; mais auſſi ſelon les maximes d'une bienſéance reçûe, raiſonnable & miſe en œuvre. Cet endroit, dis-je, de l'Apôtre, ne paroît-il pas prouver formellement ma theſe ? ſur-tout ſi on l'interprête dans le ſens de certains Auteurs, qui le traduiſent ainſi : Marchons dans la bienſéance, comme il ſe pratique en plein jour. Quelle bienſéance en effet plus grande, que celle des bonnes manieres d'agir & de parler ; de traiter honnêtement & de converſer poliment avec nos freres, avec nos amis, avec nos Concitoyens, même avec les Etrangers? Cette bienſéance eſt ſûrement digne de nos eſtimes & de nos ſoins. Après la bienſéance des mœurs chrétiennes & pieuſes, en fût-il de plus grande & de

lus eſtimable ? Outre ce paſſage u grand Apôtre aux Romains, l en eſt nombre d'autres, dans e corps de la Bible, qui démontrent avantageuſement ma propoſition. Il eſt même des traits d'hiſtoire dans les Livres ſacrez, qui ſont en ma faveur ; & ſi les Dames le permettoient, je les citerois ſans peine. Nous le voulons bien, Pere Romain, s'écrierent d'une commune voix ces Dames ; vous nous ferez même un ſenſible plaiſir, de nous faire voir que dans l'Ecriture il ſe trouve certains endroits qui regardent l'honnêteté, la politeſſe, le ſçavoir vivre. Il ne falut pas d'autres explications au Pere, pour le déterminer ; il entra tout de ſuite dans le vaſte champ des Ecritures, & il en cueillit différentes fleurs, qu'il préſenta aux Dames & aux Meſſieurs de l'Aſ-

ſemblée. Parlons plus naturellement ; il expoſa d'abord les faits & les traits hiſtoriques, qui faiſoient à ſon ſujet ; il en vint enſuite aux ſentences, & à ce qu'on nomme paſſages, en termes de citations.

Il eſt rapporté dans le Chapitre vingt-quatriéme de la Geneſe, que la Vierge Rebecca fille de Bathuel, ayant exercé la politeſſe & l'honnêteté à l'égard d'un Etranger, qui étoit le principal ſerviteur d'Abraham, en lui donnant à boire & à toute ſa ſuite, en lui offrant la maiſon & les écuries de ſon pere ; & cela de la meilleure grace du monde : il eſt rapporté, dis-je, dans le Chapitre que j'ai cité, que l'honnêteté toute charitable & toute louable de cette fille, fut récompenſée au point le plus grand & le plus déſirable, puiſ-

qu'outre les préſens riches & précieux qu'elle reçût en conſéquence de ſes honnêtetez, elle parvint par-là à l'alliance la plus digne d'une ambition ſainte, qui étoit celle d'Abraham, ce grand Patriarche, ce fameux Pere des Croyans, tant vanté dans les divines Ecritures, & ſi célebre dans l'Hiſtoire Sacrée. Rebecca devint donc en effet, & en conſéquence de ſes politeſſes & de ſes honnêtes ſervices, l'épouſe d'Iſaac, cet unique & digne fils d'Abraham; la mere fortunée de Jacob, ce Patriarche ſi fameux, & ſi connu par les douze Tribus des Iſraëlites, dont il fut comme la tige & le tronc.

Nous liſons encore dans la Geneſe un admirable trait d'honnêteté & de ſçavoir vivre, à l'égard des parens en ligne ſupérieure. J'aurois dû lui donner

le premier rang ; mais dans la conversation, on parle selon que les idées se présentent, & que la mémoire fournit.

Noé, cet ancien Patriarche, ne connoissant pas encore la force & les effets du vin, il en bût un peu abondamment ; ce qui fut suivi d'une suspension des sens, & d'un assoupissement profond. Durant son sommeil, il arriva je ne sçai comment, que son corps se trouva immodestement découvert : l'un de ses fils nommé Cham, l'ayant vû dans cet état, se prit à rire ; il se moqua de celui pour qui il ne devoit avoir que du respect & de la vénération : sa conduite fut des plus impolies & des plus malhonnêtes. Elle fut bien différente de celle de Sem & de Japhet ses freres, qui dans cette occa-

sion firent un trait d'honnêteté, de pudeur, de sçavoir vivre, qui a toujours été loué, & qui ne ceſſera jamais de l'être. S'étant revêtus d'un manteau, ils prirent le parti de marcher à reculons, du côté où Noé leur pere ſe trouvoit couché; y étant arrivez, ils laiſſerent tout doucement tomber le manteau qu'ils avoient ſur leurs épaules, & par ce moyen tout reſpectueux, tout poli, & tout honnête, ils couvrirent le vénérable Vieillard, qui avoit été ſurpris par la fumée du vin, dont il ignoroit, ainſi que je l'ai déja dit, la force & la vertu. Noé s'étant éveillé, & ayant repris ſes eſprits, il donna ſa bénédiction paternelle & prophétique à Sem & à Japhet, qui s'étoient comportés à ſon égard d'une maniere ſi honnête & ſi reſpec-

tueuſe : mais pour Cham, il n'eût que des malédictions à lui faire, & des maux humilians à lui prédire. Maudit ſoit Cha-» naan, lui dit-il, il ſera le ſervi-» teur des ſerviteurs de ſes freres. Voilà les fruits d'un côté de l'honnêteté ; de l'autre la punition du vice contraire.(*a*)

Les Sentences, les paſſages de l'Ecriture, qui ſervent à montrer la vérité dont j'ai pris la défenſe, ſont en bon nombre. J'en rapporterai peu : huit ou dix doivent ſuffire & convaincre les eſprits.

» Ne vous moquez point, dit » le Sage, d'un homme qui eſt » plongé dans une amere affliction. (*b*) N'eſt-ce pas là une leçon d'une charitable politeſſe ? Ne mépriſez pas, dit encore le

(*a*) *Ne irrideas hominem in amaritudine animæ.* Eccli. 7. 12. (*b*) Gen. 9. 21.

Sage, un homme qui eſt dans la caducité, & dans une extrême vieilleſſe. Le ſçavoir vivre ne donne pas d'autres préceptes.

Honorez tout le monde, dit « le Prince des Apôtres, rendez « à tous ceux avec qui vous con- « verſez, l'honneur que vous leur « devez. (*a*) Quoi de plus formel, pour notre theſe ?

Soyez, dit l'Apôtre, humains « & affables les uns à l'égard des « autres. (*b*) La politeſſe n'eſt-elle pas là marquée clairement ?

Jeunes gens, eſt-il écrit dans « le Livre ſacré de l'Eccleſiaſti- « que, parlez à peine dans votre « propre cauſe, & pour vos pro- « pres interêts..... Dans plu- « ſieurs cas, & en différentes cho- « ſes, ignorez : Comportez-vous «

(*a*) *Omnis honorate.* 1. Pet. 2. 17.
(*b*) *Eſtote invicem benigni.* Eph. 4. 32.

„ en hommes, qui ne ſçavent pas „ ce qui ſe paſſe ; écoutez avec „ attention & en ſilence ; deman- „ dez, informez-vous, cherchez, „ afin de trouver la vérité des cho- „ ſes : Dans la compagnie des „ grands, ne vous faites pas va- „ loir : ne ſoyez point vains & pré- „ ſomptueux ; lorſque vous vous „ trouverez avec des vieillards, „ ne parlez pas beaucoup. (*a*) Voi- là des regles de bienſéance, de civilité, de ſçavoir vivre, de politique même, mais d'une po- litique prudente & bien reglée.

„ Une réponſe douce & honnê- „ te appaiſe un eſprit émû, elle „ arrête la colere, dit Salomon dans ſes ſacrez Proverbes. (*b*) Au contraire les paroles dures,

(*a*) *Adoleſcens loquere in tuâ causâ vix.....* Eccl. 32.

(*b*) *Reſponſio mollis frangit iram, ſermo durus ſuſcitat furorem.* Prov. 15. 1.

fâcheuſes

fâcheuſes & mal-honnêtes ex-„
citent l'indignation & la fu-„
reur. „

Lorſqu'il ſera néceſſaire de faire la correction à un vieillard, il ne faut pas, écrivoit autrefois ſaint Paul à Timothée, le re-„ prendre avec dès paroles aigres „ & hautaines; mais il faut le fai-„ re comme en priant, comme „ en ſuppliant, avec douceur & „ avec honnêteté, le regardant & „ le conſidérant comme un pere. „ Avertiſſez les jeunes gens, con-„ tinue l'Apôtre, comme vos fre-„ res; les femmes avancées en „ âge, comme vos meres; les fil-„ les, comme vos ſœurs. Voilà „ des leçons de politeſſe & de ſça-voir vivre s'il en fût jamais. (*a*)

(*a*) *Seniorem ne increpaveris, ſed obſecra ut patrem; juvenes, ut fratres; anus, ut matres; invenculas, ut ſorores; in omni caſtitate.* 1. Tim. 5. 1.

„ Quand vous vous trouverez „ avec un ouvrier, parlez-lui du „ travail, des fatigues, des labeurs „ de la vie. Si vous converſez avec „ un négociant, ouvrez le diſcours „ du côté du négoce, parlez-lui „ des trajets que l'on fait ſur les „ mers, des tranſports qui ſe font „ ſur la terre ferme. Si vous vous „ entretenez avec des perſonnes, „ dont l'étude & l'art eſt d'ache- „ ter, parlez-leur de ventes. Ces loix de politeſſe, qu'une condeſcendante charité a enfantées, ſont puiſées dans le Chapitre trente-ſeptiéme de l'Eccleſiaſtique, ce Livre ſi riche en préceptes & en moralitez.

Mais je m'apperçois, que je ſuis bien diffus en citations, ſurtout en préſence des Dames. Il n'y a nul excès, mon Pere, s'écrierent elles : citez tant qu'il vous plaira, l'ennui eſt bien loin

de nous. Cela étant, reprit le Pere, je reprendrai le fil de mes idées.

L'Apôtre, écrivant aux Philippiens, leur dit, regardez « ceux avec qui vous converſez, « comme vos ſupérieurs ; ne faites « point tant d'attention à ce « qui vous convient, mais à ce « qui convient & à ce qui plaît « aux autres. (*a*) Si ce n'eſt pas là une vraie politeſſe émanée, je l'avoue, d'un grand fonds de charité & d'humilité, rien ne le ſera.

Les Peres & les Docteurs de l'Egliſe n'ont pas enſeigné d'autres maximes de conduite ; ils ſe ſont moulés ſur l'Ecriture, & ils ont ſuivi les lumiéres de la droite raiſon, qui veut, que les

(*a*) *Superiores ſibi invicem arbitrantes ; non quæ ſua ſunt ſinguli conſiderantes ; ſed ea quæ aliorum.* Philip. 2. 4.

hommes ſe traitent mutuellement avec charité, avec bonté, avec politeſſe. Les manieres d'agir & de parler de ces grands Hommes étoient conſtamment douces, polies & honnêtes ; & plus ils étoient grands Saints & ſçavans, plus ils étoient auſſi humbles, affables & humains.

Saint Ambroiſe, ce grand homme, n'eſt pas celui des Saints Peres qui ait eû le moins de politeſſe ; auſſi en donne-t-il des régles dans ſes Ecrits. Nos manieres d'agir, dit-il, dans un endroit de ſes ouvrages, nos façons de traiter avec les hommes, ne doivent pas être uniformes ; il faut nous comporter différemment avec les grands & avec les petits : à l'égard des premiers, il faut beaucoup de reſpect & d'attention : à l'égard des autres, il faut de la bonté, de la dou-

cœur, de la cordialité. N'eſt-ce pas là ce qu'on nomme diſcrétion & ſçavoir vivre ?

Dans un autre endroit, le même ſaint Docteur parle d'une maniere encore plus formelle, & plus étendue, ſur le ſujet dont il s'agit (*a*).

La bonté, dit-il, eſt agréable à tout le monde ; & il n'eſt rien qui s'inſinue plus aiſément dans le cœur humain. Il eſt difficile, & comme impoſſible, de ſentir & de s'imaginer combien la douceur de l'eſprit, la condeſcendance & la modération dans les manieres d'agir ; l'affabilité & l'honnêteté dans les façons de parler ; l'honneur & le reſpect qu'on témoigne aux autres ; la modeſtie dont on revêt ſa perſonne & ſon langage ; combien,

(*a*) *Lib. 2. Offic. c. 7. Popularis & grata eſt omnibus bonitas.....*

dis-je, toutes ces choſes conſpirent à lier les cœurs, & à cimenter la tendreſſe & la charité. Tel eſt le langage de cette grande lumiere de l'Egliſe.

On ne doit pas douter que les autres Saints Peres n'ayent tenu dans les occaſions le même langage, & enſeigné les mêmes maximes : à nous de les adopter, d'en être convaincus, de les ſuivre.

Vous venez de nous montrer, mon Révérend Pere, dit alors Monſieur le Commandeur, quelle eſt l'importance & la néceſſité de la qualité de bon Chrétien priſe en général, & conſiderée en elle-même ; & de celle de parfait honnête-homme regardée dans le même ſens. Aurez-vous la bonté de nous faire voir maintenant l'importance & la néceſſité qu'il y a de réunir dans

le même ſujet, ou plutôt de réunir chacun dans ſoi-même, ces deux qualités importantes? On n'en doute pas, après tout ce que votre Révérence vient de nous dire, mais deux mots ſur ce ſujet ne gâteront rien.

Je vais vous obéir, Monſieur le Commandeur, lui dit le Pere, je l'ai d'ailleurs promis au commencement de la Converſation, je dois remplir ma parole.

Il eſt ſi important & ſi néceſſaire de réunir dans ſoi-même les deux qualités de vrai Chrétien, & de parfait honnête-Homme, que ſans cela l'on eſt ou criminel & ennemi de Dieu, ou myſantrope, & ſans ami dans le monde. Criminel, ſi l'on n'a pas de la Religion & du Chriſtianiſme : myſantrope, ſi l'on n'a pas de l'honnêteté & du ſçavoir vivre. Un homme qui eſt

pieux & bon Chrétien, mais qui d'ailleurs manque de certains principes & de certaines maximes propres à l'honnête-homme, qui eſt ruſtique & impoli dans ſes manieres, à quoi eſt-il bon ? à prier. Pour qui eſt-il bon ? pour lui-même : & voilà tout. L'homme poli, l'honnête-homme ſelon le monde, mais non pas ſelon Dieu, à quoi reſſemble-t-il ? à un arbre, dont l'écorce eſt belle, mais dont la moële eſt gâtée : à un faux diamant qui brille, mais qui n'eſt pas de prix : à un ſépulcre blanchi : à un mozolée ſuperbe & bien travaillé au-dehors, mais noir, infect & horrible au-dedans. Le grand point pour être parfait, à tous égards, conſiſte à réunir dans ſa perſonne une ſincere & ſolide piété, avec une politeſſe aimable, & un honnête

ſçavoir

ſçavoir vivre. Quicon que trouvera le ſecret de faire en ſoi cette précieuſe union, il ne pourra qu'être agréable à ſon Créateur; & il ſera du goût de bien des gens, pour ne pas dire de tout le monde.

Clement eſt aſſez heureux pour avoir trouvé cet avantageux ſecret. Dès que Clement paroît dans une compagnie, il la réjouit, il en fait les délices. La douceur eſt peinte ſur ſa face. Il eſt d'une affabilité qui ravit & qui enleve les cœurs. Ses manieres n'ont rien de rude ni de rebutant. Il n'eſt point gêné, & il ne gêne perſonne. Eſt-il ſeul? vous le voyez modeſte & gaïement ſérieux Eſt-il en compagnie? on voit en lui de la retenue, mais auſſi un fond de joye & de franchiſe, une politeſſe & un ſçavoir vivre, qui charment. Il a

de la vertu; mais ſa vertu n'eſt point brutte ni diſgracieuſe, ſa piété n'eſt nullement farouche : elle eſt non-ſeulement ſincére & ſolide, mais aimable & attraïante; on peut la comparer à ces fruits, qu'on cueille le matin avant le lever du Soleil, qui ſont au même tems bons au goût & beaux à la vûe, par une certaine fleur qui les environne, & qui les rend agréables aux yeux de la perſonne qui veut s'en nourrir. La vertu de Clement eſt ſi agréable, que les moins pieux l'eſtiment & en ſont comme jaloux. Toujours ferme & inébranlable dans l'accompliſſement des devoirs & des préceptes, il n'oublie rien pour remplir auſſi les conſeils. En conſéquence, il s'étudie à faire plaiſir à tous ceux à qui il le peut; il exerce la libéralité, de même

que la charité. Il prête ſans interêt dans les cas même où il auroit des raiſons ſuffiſantes pour le recevoir ſans crime & ſans uſure. Si on lui demande un conſeil, il le donne volontiers; mais avec prudence. S'il engage ſa parole, il la tient ſcrupuleuſement. Il eſt tendre & compatiſſant à l'égard des pauvres; chaud & familier à l'égard de ſes amis; charitable & nullement vindicatif à l'égard de ſes ennemis. En un mot Clement eſt un modéle de vertu, d'honnêteté & de politeſſe; tout le monde l'eſtime & le conſidére; tout le monde publie ſes vertus & ſes belles qualités; & l'on dit par-tout, que Clement eſt également pieux & poli; auſſi bon Chrétien, qu'il eſt parfait honnête-homme; en un mot qu'il eſt accompli.

Mais quelle différence entre Sevére & lui!

Sevére eſt un homme grave, qui a de la vertu; mais une vertu hériſſée & auſtere. Sa probité n'eſt point gracieuſe, elle reſſemble à ces métaux riches, qui ſont encore en lingots, ou à ces fruits qu'on cueille au milieu du jour & de la chaleur. Sevére eſt un homme ſans goût dans la converſation; il dit peu, & ſans agrément. Il donne rarement; auſſi les préſens entrent rarement chez lui. Les manieres polies & honnêtes ne ſont nullement de ſon génie: s'il les aime, c'eſt dans autrui; il ne ſe plaît pas lui-même à les mettre en œuvre. Il laiſſe, & il eſt laiſſé. Il ſalue peu, & il eſt peu ſalué. Son indifférence eſt payée de retour. Ses amis ne ſont gueres plus chauds à ſon égard que

ſes ennemis ; en doit-on être ſurpris ; il ne ſçait point vivre de commerce ; il ignore l'art d'attirer & de cimenter les cœurs. On ſe contente donc de payer à ſa vertu le tribut qu'on lui doit ; l'eſtime, la conſidération : mais l'amour, l'affection, la confiance, c'eſt ce qu'on lui refuſe ſans peine & ſans ménagement. Que Sevére s'en plaigne à lui-même ; il ne tient qu'à lui d'être aimé & recherché, autant qu'il eſt eſtimé & conſideré. Qu'il marche ſur les pas de Clement ſon Concitoyen ; qu'il uniſſe comme lui la politeſſe avec la piété : les devoirs de la vie civile avec ceux du Chriſtianiſme ; & dès-lors il deviendra l'objet des empreſſemens de ſes amis, des tendreſſes de ſes parens, & des éloges de tout le monde.

La lecture de ces caracteres,

qui réjouirent la Compagnie, fut ſuivie de quelques Stances, que le Pere Romain fit *in-promptu* ſur le même ſujet ; ſa verve ſe trouvant animée par tant de penſées & de ſentimens, dont il venoit de nous faire part.

STANCES.

REtirez-vous, pécheurs, qui refuſez de vivre
Selon les ſaintes Loix du grand Légiſlateur ;
Le monde & ſes attraits, c'eſt ce qui vous enyvre,
Et c'eſt ce qui fera votre éternel malheur.

Ah ! Plutôt ſervez Dieu, dont les mains ſont remplies
De bienfaits & de dons les plus délicieux ;
Conſacrez-lui vos cœurs, & s'il le faut, vos vies ;

Dans l'Empyrée un jour, vous ſerez trop heureux.

Mais que votre vertu ne ſoit pas trop auſtere ;
Formez, formez vos mœurs ſur cet illuſtre Saint, (*a*)
Dont la piété douce & nullement ſevére
Lui gagna tous les cœurs, le rendit tout humain.

(*a*) Saint François de Salès.

CONVERSATION III.

Maximes pieuſes & Morales, propres à former le Chrétien, & l'Honnête-Homme.

M. le Comte de CHATEAU VIEUX.
M. le Commandeur de RICHEMONT.
M. le Chevalier DU BOURG.
Le Révérend Pere ROMAIN.

L'ABBE' AU-VRAY.

DANS la troiſiéme Converſation que j'eus l'honneur de faire avec ces Meſſieurs & avec ces Dames ; on s'y prit d'abord par nous annoncer une triſte & fâcheuſe nouvelle : elle regarde Monſieur le Comte de Château-Vieux. Ce Seigneur étant allé ces jours paſſés dans une maiſon de campagne, qu'il

a près de la Ville, pour s'y réjouir avec deux ou trois de ſes amis, il eut le malheur en revenant de ſe caſſer un bras, & d'être bleſſé dangereuſement à la tête, ce qui arriva par une chûte : ſon cheval eût peur, il ſe cabra à l'occaſion de quelques coups de fuſil tirés par ſes gens ſur un liévre qui traverſa le chemin. Le Comte déja fort âgé tomba, après quelques bonds & quelques caracols ; & il eût le malheur, comme je l'ai déja dit, de ſe caſſer un bras, & d'être au front très-dangereuſement bleſſé. Monſieur le Commandeur ſon grand ami, qui pour des raiſons n'avoit pas pû ſe trouver à cette partie de plaiſir, ou plutôt de déplaiſir, vola chez le Comte à la premiere nouvelle qu'il eût de ce fâcheux accident. Il offrit à ſon ami tous les ſervi-

ces qui pouvoient dépendre de lui. A ſa priére il ſe nantit de ſa caſſette & de ſon porte-feuilles : Monſieur le Marquis de Châteaux-Vieux ſon fils, & Madame la Comteſſe ſon épouſe, ſe trouvant tous les deux abſens dans ce tems-là : Le Marquis étoit parti pour l'armée, & Madame la Comteſſe pour les Eaux de Bourbon, qui lui avoient été ordonnées par un fameux Médecin. Le malade pria ſon ami Monſieur le Commandeur d'ouvrir le porte-feuilles, d'y chercher un petit ouvrage de ſa façon, & d'en faire part, s'il le jugeoit à propos, aux Meſſieurs & aux Dames de notre Académie. Monſieur de Richemont chercha cet écrit, il le trouva, il en lût quelques lambeaux qui lui plûrent, & à la premiere occaſion il nous en fit part avec

empreſſement. C'eſt un Recueil de maximes Chrétiennes & morales, que Monſieur de Château-Vieux avoit fait à loiſir, comme pour ſe délaſſer : Quelques-unes ſont en vers, la plûpart en proſe, mais toutes d'un ſtile ſententieux & qui donne à penſer. Il n'y a pas un grand ordre dans ces penſées, mais une certaine liberté d'eſprit & d'imagination. Les voici, telles que Monſieur le Commandeur nous les lût.

MAXIMES CHRE'TIENNES ET MORALES.

I.

Aimer le Seigneur ardemment ; chérir avec tendreſſe le prochain ; ſe haïr ſaintement ſoi-même ; trois chemins, qui conduiſent au même terme heureux, qui eſt le Ciel.

II.

Mettre en Dieu toutes ſes eſpérances, c'eſt une riche & abondante ſource de conſolations, de tranquilité, & de biens de toute eſpéce.

III.

Allez où vous voudrez, tranſportez-vous juſqu'aux extrêmitez de la terre : vous ne trouverez en nul endroit la véritable paix du cœur, que dans la région des humbles : hâtons-nous d'entrer dans cet heureux pays, pour n'en ſortir jamais.

IV.

La douceur eſt une clef d'or qui ouvre tous les cœurs ; c'eſt une Venus ſainte que tout le monde aime ; c'eſt une grande Reine qui domine partout ; une conquérante qui ſe ſoûmet tout ;

(*a*) une entremétteuſe qui réuſſit en tout : c'eſt la vertu des belles ames.

V.

Un ennemi eſt un grand mal, quand on le paye de retour : C'eſt un grand bien, lorſqu'on ne le voit qu'à travers le livre lumineux du ſaint Evangile, & avec des yeux d'agneau & de colombe.

VI.

Il y a beaucoup d'amis, & peu d'amis : beaucoup d'amis à demi & ſuperficiels : peu d'amis, en entier & intimes. Le jeu & la table forment les premiers ; ceux de la ſeconde eſpéce naiſſent de la converſation, de la communication réciproque & du bon cœur.

(*b*) *Nihil manſuetudine violentius.* S. Chryſ. Hom. 49. in Gen.

VII.

Un bon ami, un ami à tous égards, eſt un tréſor précieux : heureux qui l'a trouvé ! plus heureux celui qui ſçait ſe le conſerver !

VIII.

Un bon tour d'eſprit, un cœur droit & pieux, un certain fonds de ſciences, du talent pour les affaires ; voilà ce qui fait inconteſtablement l'homme de mérite ; une ſeule de ces qualités ne ſuffit pas.

IX.

Un homme à eſtimer, & au même tems un modéle à propoſer ſouvent ; c'eſt un Chrétien zélé pour la grande affaire de ſon ſalut, prudent, net & droit dans ſes affaires humaines.

X.

Aller trop vîte dans les affaires, c'eſt courir à leur perte ;

aller trop lentement, c'eſt vouloir ne pas y réuſſir; y marcher d'un bon pas, voilà le juſte point.

Que cela eſt vrai! s'écria Madame la Marquiſe. Cette maxime ſe vérifie tous les jours: un peu d'expérience en fait vivement ſentir la vérité. Celle qui ſuit, Madame, dit Monſieur le Commandeur, n'eſt pas moins vraie: & du côté de l'expérience, elle n'en eſt pas moins ſenſible. Vous en jugerez par la lecture que je vais en faire.

XI.

Les paſſions de l'homme ſont de petits tyrans qui le mettent aux fers, s'il ne les enchaîne lui-même le premier. Il en coûte de les vaincre, mais il en coûte bien plus d'en être vaincu. On perd la liberté, & on y gagne le ſouverain malheur.

XII.

L'homme a des paſſions,
Qui lui font une guerre,
Plus à craindre que le tonnerre.
Il faut fouler aux pieds ces dangereux Lions;
Nulle careſſe, nulle fête,
Aucun ménagement,
Dès le commencement
Qu'on leur coupe la tête.

Monſieur le Commandeur, après la lecture de cette maxime en vers, ſe tourna du côté de Monſieur le Chevalier ſon neveu, & il lui dit en ſoûriant: Chevalier, que dis-tu de cette maxime? Es-tu dans le deſſein de couper la tête à tes paſſions dès qu'elles paroîtront? Oui, mon cher oncle, répondit cet aimable neveu: je ſuis très-ſincerement dans ce deſſein pieux, & je prie le Ciel de ne permettre pas que je nourriſſe mes paſſions

ſions déreglées, & que je m'abandonne à mes penchans mauvais ou dangereux. Je ſuis ravi, mon cher enfant, reprit Monſieur le Commandeur, de vous voir dans ces ſentimens qui ſont ſi dignes d'un Chrétien, & d'un honnête-homme : tenez ſeulement bien votre parole, & ſouvenez-vous toujours de ce que vous venez de me dire & de m'atteſter en ſi bonne compagnie. Mais je m'apperçois que le tems paſſe, & que j'ai bien encore du chemin à faire ; car nos Maximes ſont encore en bon nombre. Cela étant, reprit Madame de Terre-Neuve, il me paroît que Monſieur le Commandeur feroit bien de lire une vingtaine de ces pieuſes & louables Maximes, tout d'une tire-d'aile, & ſans que perſonne l'interrompît. Toute l'Aſſemblée fut

de cet avis, & Monſieur de Richemont reprit ſa lecture d'un ton toujours plus grave & plus gracieux.

XIII.

Nous n'avons dans ce monde, à proprement parler, qu'une affaire, c'eſt celle du ſalut; toutes les autres affaires diſparoiſſent en ſa préſence, ou du moins elles n'y doivent paroître que comme ſes ſervantes.

XIV.

Le ſalut eſt-il operé? Quel bien! A-t on manqué ce coup? quel malheur! quelle infortune! Ciel!.....

XV.

Pour réuſſir dans l'importante affaire du ſalut, trois grands moyens: bien croire, bien faire, & bien ſouffrir.

XVI.

En rien, rien de trop.

XVII.

En tout, il faut chercher le progrès de la ſainteté, l'accroiſſement de notre future félicité, & l'augmentation de l'honneur divin.

XVIII.

Nos jours s'écoulent comme l'eau ſous le pont; nos années ſe ſuivent, ainſi que les ondes d'un fleuve rapide: heureux ceux qui rempliſſent tous leurs momens d'œuvres ſaintes, qui ſont la ſeule marchandiſe précieuſe qui ait cours dans le ſiécle à venir.

XIX.

La politique, qui eſt l'art de diſſimuler, a ſon tems & ſes utilités: la ſimplicité, qui marche ouvertement & ſans détour, eſt toute aimable: Rapprochons ces deux extrêmités, mêlons l'une

avec l'autre : le tout qui en naîtra ſera parfait.

XX.

Une politique exceſſive & affectée fait mal au cœur : une ſimplicité prudente plaît.

XXI.

J'aime les doux attraits de la ſimplicité,
Et je hais les excès de cette politique,
Qui rend l'homme changeant & comme lunatique ;
Loin de moi déſormais tant de duplicité.

XXII.

Je vois grand nombre de roües grandes & petites dans la machine du monde corrompu ; mais je m'apperçois en même tems qu'elles portent toutes ſur les trois roües maîtreſſes, qu'on nomme la ſuperbe de la vie, la concupiſcence de la chair & la cupidité des yeux : autrement appellées l'orgueil, la volupté,

l'avarice. Qu'on détruiſe ces trois mauvaiſes & fatales roües, toute la machine tombera.

XXIII.

L'enfant court après le papillon ; l'araignée s'épuiſe pour prendre une mouche : l'homme ambitieux qui court après les honneurs, que fait-il davantage ?

XXIV.

Le commencement du plaiſir eſt ſuivi de près de la fin : la tête & les pieds de la volupté ſont deux extrêmités qui ſe touchent.

XXV.

Le glaive eſt meurtrier, une infinité de gens en ont trop efficacement reſſenti la pointe : telle eſt la volupté défendue, elle perce, elle bleſſe, elle tue l'ame & ſouvent le corps.

XXVI.

L'avare met ſon cœur dans ſon coffre. Ne ſeroit-il pas mieux placé dans le Ciel ?

XXVII.

Les richeſſes du ſiécle peuvent amuſer & plaire en paſſant; voilà tout.

XXVIII.

Quelle différence entre un diamant précieux & un caillou! Foible idée de la diſproportion & de la différence infinie qui ſe trouve entre les ſolides biens de l'éternité, & les biens ſuperficiels du tems.

XXIX.

On fait la cour aux Grands; on fait cas des riches; on méprise les pauvres, & l'on oublie les petits. En ſera-t-il de même dans l'éternité ? La parabole du mauvais Riche, & du pauvre

Lazare, décide ſans replique la queſtion.

XXX.

Il eſt du Chrétien, d'imiter JESUS-CHRIST : du Saint, d'éviter les moindres fautes : du ſçavant, d'inſtruire les ignorans : & de l'honnête-homme de tenir ſa parole.

XXXI.

Il y a des pécheurs ſans nombre ; autant de pécheurs, autant d'inſenſez. (*a*) Cette derniere qualité nous effraye ; pourquoi ne l'être pas de la premiere ?

XXXII.

Que faut-il pour ſe ſauver ? le vouloir. (*b*) Que faut-il pour

(*a*) *Stultorum infinitus eſt numerus.* Eccle. 1.

(*b*) Saint Thomas d'Aquin répondit ainſi, à pareille demande, à ſa propre ſœur. Ce grand Docteur ſuppoſoit toujours la grace, qui eſt néceſſaire pour opérer le ſalut.

s'enrichir ? ſe dépouiller. Que faut-il pour être heureux ? pleurer. (a)

XXXIII.

La vûe du gain anime le négociant, échauffe le joueur, réjouit l'ame baſſe. Le vrai Chrétien a des ſentimens plus nobles. Ce qui l'anime, c'eſt l'acquiſition de cette gloire qui brille toujours, & de ces richeſſes immenſes qu'on ne perd jamais.

XXXIV.

L'honnête-homme ignore l'art de mentir : la franchiſe, la bonne foi, la ſincerité, c'eſt ce qui lui plaît, & c'eſt ce qu'il pratique.

XXXV.

Le menſonge eſt quelque choſe de bien petit : les petits

a.) *Beati qui lugent, quoniam ipſi conſolabuntur.* Mat. 5. 5.

enfans,

enfans, les petits eſprits, les petites gens mentent aiſément. Un grand cœur ne ment point : une grande ame parle vrai : le menſonge eſt une vraie petiteſſe.

Monſieur le Chevalier, dit alors Madame la Marquiſe, j'ai remarqué dans vous un grand éloignement pour le menſonge; je vous en félicite, j'en loue le Seigneur, & je vous exhorte fortement à ne jamais changer de maxime en ce point. Madame, lui dit le Chevalier, vos avis ſeront ſuivis ; ils ſont trop conformes à la loi & à la droite raiſon, pour ne les pas adopter invariablement.

Je vois encore dans cet Ecrit une maxime ſur le menſonge, reprit Monſieur le Commandeur. Chevalier, écoutez-là, ajouta-t-il, vous en ſerez toujours plus fortifié dans la haine

que vous avez conçue de ce vice.

XXXVI.

Mentir ; ce terme ſeul fait bondir le cœur du parfait honnête-homme : Que ſera-ce du Chrétien ?

XXXVII.

Il y a une uſure permiſe ; c'eſt celle qui naît de l'aumône, où l'on donne peu, pour recevoir beaucoup.

XXXVIII.

Il y a une avarice permiſe ; c'eſt celle du tems, qu'on ne ſçauroit trop ménager.

XXXIX.

Il y a une volupté permiſe ; c'eſt celle qui vient des œuvres ſaintes, qu'on ne ſçauroit trop pratiquer. Enfin il eſt une ambition permiſe ; c'eſt celle du Ciel, qu'on ne ſçauroit trop déſirer.

XL.

L'homme ſenſé penſe..... & il opére.

L'homme étourdi opére..... & il penſe..... ſouvent trop tard.

XLI.

Le défaut de réflexions rend l'eſprit pauvre, & la conduite pitoyable.

XLII.

L'excès de réflexions rend l'eſprit trop riche, & la conduite embarraſſée.

XLIII.

Réflexions exceſſives ; infinies, qu'operez-vous ? Vous jettez dans la folie ; vous engagez dans des labyrinthes, dont on ne voit point l'iſſue ; vous enfantez l'inaction, & l'inutilité pareſſeuſe. Trop de réflexions gâte tout.

XLIV.

Le tems d'un insensible cours,
Nous mene à la fin de nos jours;
Il est de la sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut. (a)

XLV.

Le tems est court & mauvais. (b) L'éternité est infiniment longue & heureuse : (c) achetons l'une au prix de l'autre.

XLVI.

Le tems passe avec rapidité. L'éternité s'approche à grands pas ; operons le bien, évitons le mal, & attendons-la de pied ferme.

XLVII.

Vivre sans conseil, c'est mar-

(a) L'Abbé Regnier.
(b) *Dies.... pa vi & mali.* Gen. 49. 9.
(c) On entend parler de l'éternité du Ciel

cher ſans guide dans un pays inconnu : Se gouverner par ſa tête, c'eſt manquer de tête ; mais non pas d'orgueil & de vanité.

XLVIII.

L'obéiſſance eſt une vertu ſans prix. Elle eſt la mere de trois filles aimables ; qu'on nomme, la tranquilité de la conſcience, la ſainteté des mœurs, la ſûreté de la conduite.

XLIX.

Déſirez-vous d'être ſage & prudent ? prenez & ſuivez un bon conſeil. (*a*)

L.

La perfection n'eſt pas peu de choſe ; & cependant, dit un Ancien, elle conſiſte en peu de choſe : un rien perfectionne, un rien rend imparfait.

(*a*) *Si vis eſſe ſapiens, eſto obediens.* | S. Bern.

LI.

Notre place, c'eſt notre état marqué avant tous les ſiécles dans les deſſeins divins : à nous de le connoître, d'y entrer, & d'en remplir les devoirs.

LII.

La vraie dévotion, la vraie piété (a) eſt bonne à tout : c'eſt un miel, qui adoucit tout : c'eſt un remede, qui guérit tout : c'eſt un vif aiguillon, qui anime à tout.

LIII.

Pluſieurs en veulent à la dévotion ; ils ont tort : c'eſt aux faux dévots qu'ils doivent s'en prendre.

LIV.

Un vrai ſerviteur de MARIE ne périt point : Proverbe ſacré, qui eſt dans la bouche de tout

(a) *Pietas ad omnia utilis eſt.* 1. Tim. 4. 8.

le monde ; oſeroit-on s'inſcrire en faux ?

LV.

Le petit enfant recourt à ſa bonne mere dans tous ſes beſoins : il crie vers elle, il l'appelle dans tous ſes dangers ; voilà le modéle de notre conduite à l'égard de MARIE.

LVI.

Invoquer les Saints avec une religieuſe confiance, c'eſt la maxime des Chrétiens pieux & orthodoxes : en agir autrement, c'eſt être inſpiré par l'eſprit d'erreur, ou d'indévotion.

LVII.

Aimer les procès ; c'eſt aimer les ſoins, la dépenſe, & les diſſenſions. Les procès, il eſt vrai, ſont des médecines qui tendent à guérir de l'injuſtice ; mais ces médecines ſont ameres & diſpendieuſes : autant qu'il ſe peut,

il faut les éviter : le plutôt que l'on peut, il faut les terminer : ſur-tout, par la voye paiſible de l'accommodement. Tout le monde crie : un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès. J'ajoute : qui refuſe un accommodement, s'en repent.

LVIII.

Maudit reſpect humain, tu n'es bon qu'à étouffer les meilleurs deſſeins, & à faire échoüer les plus ſaintes entrepriſes : tu fais en ſilence des maux infinis, en faiſant éclipſer des biens ſans nombre.

LIX.

Politeſſe de nos jours, je n'ai garde de vous condamner ; mais que vous ſeriez loüable, ſi vous vous reſſentiez un peu de la ſimplicité des anciens !

LX.

La raiſon éclairée des lumieres de la Foi, nous rappelle ſans ceſſe aux devoirs du Chrétien & de l'honnête-homme. Répondons à ſa voix ; ſuivons cette étoile brillante ; elle nous conduira juſques dans la maiſon du Seigneur.

Voilà donc, Monſieur le Commandeur, s'écria Madame la Marquiſe, toutes les Maximes contenues dans l'Ecrit de Monſieur le Comte de Château-Vieux. Oui, Madame, répondit le Commandeur, du moins ce ſont toutes celles que j'ai pû déchiffrer. Il y a bien encore quelques penſées ; mais elles ſont ſi embrouillées, par les effaçûres & par d'autres inconvéniens, qu'il faudroit avoir de bons yeux, & une bonne proviſion de patience, pour les débrouiller, ou

pour mieux dire pour les déviner. Je réponds des bons yeux, reprit Monſieur le Chevalier, pour ce qui eſt de la patience, je ne m'en flatte pas trop. Quoiqu'il en ſoit, j'y ferai de mon mieux, & peut-être que la vivacité de ma vûe m'épargnera la moitié de la peine. C'eſt ce qui arriva en effet ; car à peine cet aimable jeune-homme eût fait deux ou trois tours de promenade dans le parterre, qu'il revint avec empreſſement nous joindre, & nous faire part de ſa trouvaille. Paſſez-moi ce terme, mon cher Théophile, un peu trop familier. Or, voici quelles étoient ces penſées ſi difficiles à débrouiller.

I.

Il y a dix-ſept ſiécles & plus, que le Rédempteur des hommes daigna pour leur amour,

ſouffrir d'horribles tourmens, & mourir ſur une Croix, en préſence d'un grand peuple: C'eſt depuis cette grande & ſacrée époque, que les ſouffrances ne ſont plus des ſouffrances; que les maux ne ſont plus des maux; & que la Croix n'eſt plus Croix: tout cela eſt changé en délices par les charmes & les douceurs d'un tendre amour, qu'enfante la vûe de ce Dieu ſouffrant & mourant pour nous.

2.

Il faut ſe brouiller avec ſes propres défauts, & leur faire conſtamment la guerre: mais il faut ſe réconcilier avec ceux d'autrui, & vivre en paix avec eux.

3.

Il eſt des gens qui ne croyent rien: il en eſt qui croyent tout. Les premiers ſont des prétendus

eſprits forts ; les autres ſont des vrais eſprits foibles : Pourquoi ne prendre pas un juſte milieu ? Maxime qui ne doit pas trouver place en matiere de Foi. En fait de créance, nulle réſerve : la plus petite eſt un crime ; le moindre partage cauſe la mort. (*a*) Quand Dieu revele, quand l'Egliſe décide ; il faut croire, & croire tout.

4.

O que le bienfait de l'orthodoxie & de la vocation à la vraie Foi, eſt un grand don ! Mais qu'il eſt peu connu ! & qu'on en fait peu de cas ! Qu'on habite parmi les Payens, chez les Infidéles, ou les Hérétiques, on ouvrira dans peu de jours les yeux, on connoîtra bientôt le prix de ce bienfait ſignalé : mille fois

(*a*) *Diviſum eſt cor eorum, nunc in-* | *teribunt.* Oſix. 10. 2.

on bénira le Très-haut, de la bonté duquel on l'a reçû : & on le ſuppliera humblement de ne permettre jamais qu'il nous ſoit enlevé.

5.

Se conformer en tout à la volonté du ſouverain Maître, ſe faire un devoir & un plaiſir de ſuivre en tout le bon plaiſir divin ; c'eſt conſtamment la grande route qui mene à la ſainteté, & qui conduit droit au ſalut.

6.

Déſabuſons-nous ; il faut perdre ſa volonté, pour la retrouver ; il faut ſe haïr, pour s'aimer ; il faut ſe faire la guerre, pour vivre en paix.

L'homme qui de ſon Dieu gardant toutes les Loix,
Des folles paſſions ſçait étouffer la voix
Eſt un zélé Chrétien, un parfait honnête homme,

Sur-tout ſi la vertu, que politeſſe on nomme,
En fait comme l'émail, & le dehors brillant.
Qu'un tel homme à d'attraits ! qu'un tel homme eſt charmant !

7.

Nous ſommes tous des voyageurs en ce monde, où je ne vois que deux chemins ; l'un à droite, & l'autre à gauche : (a) celui de la gauche eſt aiſé, grand, large, ſpacieux. A droite ; c'eſt un petit ſentier raboteux, difficile, rempli de ronces & d'épines. Il eſt tentant de prendre la gauche, & de ſuivre la foule qui y marche à grands pas : mais prenons garde de ne

(a) *Intrate per anguſtam portam, quia lata porta, & ſpacioſa via eſt, quæ ducit ad perditionem, & multi ſunt, qui intrant per eam. Quàm anguſta porta & arcta via eſt, quæ ducit ad vitam : & pauci ſunt, qui inveniunt eam.* Math. 7. 13. 14.

pas donner dans ce piége, qui nous conduiroit au terme fatal, où l'on pleure à jamais. Gagnons le ſentier étroit, marchons de compagnie avec le petit nombre des élûs ; & nous arriverons enfin avec eux à la Cité ſainte & permanente, dont parle l'Apôtre, & dont les habitans heureux jouiſſent du ſouverain bien, & de la félicité qui borne tous les déſirs, & qui remplit tous les vœux.

Plaiſe au Ciel que ce ſoit là notre ſort, s'écria pour lors Madame de Terre-Neuve, puiſſions-nous atteindre à ce parfait bonheur, infiniment déſirable pour tous ; mais ſinguliérement pour l'ame de feu Monſieur le Comte de Château-Vieux. Eſt-il donc mort ? s'écria tout ſurpris le Pere Romain, je ne le croyois pas ſi mal, ni ſi dange-

reux. Oui, mon Révérend Pere, répondit la Marquiſe, il eſt mort; & il n'eſt que trop vrai que nous avons perdu ce bon ami, & ce digne membre de notre Académie : ma Femme de chambre qui l'a vû expirer, vient de me dire à l'oreille cette triſte nouvelle. A ce mot, Monſieur le Commandeur ſe leva bruſquement, il paſſa dans un appartement retiré pour y gémir en liberté ſur la perte & la mort du meilleur de ſes amis. Tout de ſuite nous fimes une priere pour le repos de l'ame de ce vénérable Comte, que nous regrettions tous ſenſiblement; & nous nous ſéparâmes tout pleins de l'idée triſte de la mort de cet illuſtre Gentilhomme. En m'en allant chez moi, je rencontrai le Révérend Pere Anaſtaſe ſon Confeſſeur, je le

priai

priai de s'arrêter un inſtant, & de me faire le détail des circonſtances de ſa mort. Monſieur le Comte de Château-Vieux, me dit-il, eſt mort comme il avoit vêcu, je veux dire, en bon & pieux Chrétien. Sa maladie n'a été qu'un tiſſu de bonnes penſées, de pieux ſentimens, d'actes de patience, de réſignation, de foi la plus ferme & la plus vive, de la plus tendre confiance en la divine miſéricorde, & de la charité la plus ardente.

Il a eu preſque juſqu'à la mort l'uſage des ſens & de la raiſon. Après avoir reçû les Sacremens avec édification, après avoir donné à ſa conſcience tout le tems qu'elle pouvoit demander, il s'eſt reſſouvenu des affaires de ſa maiſon; & en honnête-homme, il y a mis tout l'ordre & tout l'arrangement que

ſes amis & ſes parens pouvoient ſouhaiter. Quoique ſes affaires ne fuſſent pas dérangées, il n'a pas laiſſé que d'y donner un meilleur ordre, par un teſtament mieux conçû & plus détaillé que celui qu'il avoit fait quelques années auparavant. Les pauvres n'y ont pas été oubliés, non plus que les Egliſes : ſes domeſtiques y ſont nommés, de même que ſes proches. Nul ne peut ſe plaindre, nul ne peut être mécontent. Ses dernieres paroles furent celles-ci : O mon Dieu, mon Créateur, je remets mon ame entre les bras de votre bonté paternelle, exercez ſur elle votre divine miſéricorde..... Jeſus mon aimable Rédempteur, pardonnez-moi, ſauvez-moi, cachez-moi dans votre ſacré Cœur, & ne permettez pas que le dragon des

Enfers m'entraîne avec lui dans l'éternel abîme..... MARIE Mere de grace, Avocate des pécheurs, intercedez pour moi, ſur-tout dans l'inſtant déciſif de la mort. Après avoir proferé ces paroles édifiantes, il ſe tût; & un moment après il entra dans une douce agonie, qui dura trois heures: elle fut ſuivie du coup de la mort, qui fut doux, & nullement violent. O l'heureuſe mort! m'écriai-je, ah! ſi la mienne pouvoit lui reſſembler!

CONVERSATION IV.

L'Education.

Le Révérend Pere ROMAIN.
M. Le COMMANDEUR.
Me. la Marquiſe de TERRE-NEUVE.
Me. la Baron. de ROCHE-COLOMBE.
M. le Baron de ROQUE-PERTUIS.

L'ABBE' AU-VRAY.

EN vérité, je regrette beaucoup, s'écria d'abord le Pere Romain, feu Monſieur le Comte de Château-Vieux : il ſera difficile de trouver dans la Ville un ſujet propre à le remplacer ; je parle, par ra port à notre Academie. Mon Pere, dit alors Madame la Marquiſe, j'ai trouvé celui qu'il nous faut : C'eſt Monſieur le Baron de Ro-

que-Pertuis, qui a de l'eſprit, qui ſe plaît aux Belles-Lettres, & qui ne manque pas de droiture & de probité. Toute l'Aſſemblée approuva ce choix: & ce qui eſt particulier, c'eſt que ce Baron vint dans cet inſtant faire une viſite de civilité à Madame la Marquiſe, qui s'empreſſa de lui faire part de ce qui venoit de ſe dire dans notre Aſſemblée ſur ſon ſujet. Le Baron parut plein de reconnoiſſance du choix qu'on avoit fait de lui: il fit un fort court, mais joli compliment à l'Aſſemblée; & après que nous l'eûmes prié de nous régaler de quelques mets de ſa façon, il nous lût un Sonnet en bouts rimez qu'il avoit remplis à la priere du Chevalier du Bourg, qui les lui avoit envoyés un peu par malice: car il croyoit l'embarraſſer. En effet les rimes

ſont aſſez ſinguliéres, & difficiles à remplir. Les voici, avec l'ouvrage du Baron.

LE SOLDAT HONNETE-HOMME,

Et brave de ſa perſonne.

SONNET.

Retirez-vous, Venus, objet trop... agréable;
Pour ceux, dont le métier eſt de faire..... la cour;
Mars fut toujours pour moi l'objet le plus..... aimable..
J'aime à forcer un rang, prendre un Fort, une. t . . . Tour.
Après le Roi, je dis, vive le... Connétable:
Il dit, & j'obéis; fallut-il dans un..... four
Se jetter, je ſuis prêt: Tout me paroît..... faiſable.
Dès que l'ordre eſt donné; je donne, & me fais. . . . . jour;

Le combat eſt fini ; je penſe alors à.... boire.
Semblable à ceux, qui vont vendre, acheter en . . . . foire ;
J'eus toujours toutefois en hotreur ces..... Vilains,
Qui goûtent les excès, même les plus..... indignes.
Pour Dieu, de la vertu, je ſuis les juſtes..... lignes.
Et d'ailleurs, tout eſt vû : Le public eſt un. . . . . Linx.

Madame la Marquiſe, au nom de toute la Compagnie, remercia Monſieur le Baron de ſon Sonnet : Elle ajouta quelques termes flatteurs & de politeſſes ; elle lui dit, entr'autres choſes, que la chûte de ſon Sonnet ne tomberoit pas de ſon eſprit, qu'elle lui avoit fait trop d'impreſſion pour l'oublier, & qu'elle lui avoit paru trop neuve pour ne pas lui plaire. Monſieur

le Baron répondit aux politeſſes de Madame la Marquiſe, par des politeſſes & des honnêtetés réciproques, qui furent ſuivies d'un inſtant de ſilence, qui coupa court à tous les complimens. Madame de Saint-Evremont prit alors la parole : Elle dit que les Maximes Chrétiennes & morales qu'on avoit lûes dans la précédente Converſation, étoient à la vérité très-propres pour former en nous le bon Chrétien & l'honnête-homme : mais que cela ne ſuffiſoit pas. Combien, ajouta-t-elle, d'autres moyens pour parvenir à ce but, qu'on ne doit pas négliger ! Quels ſont ces moyens ? Madame, dit alors Monſieur le Chevalier. La belle & chrétienne éducation, la converſation avec des gens d'eſprit & de probité ; la lecture des bons livres, me paroiſſent être

des

des moyens très-propres, dit Madame de Saint-Evremont, pour devenir homme de bien, homme poli & honnête. Souffrez, Madame, reprit le Pere Romain, que j'ajoute à ces trois moyens l'oraiſon qui ſert à tout: mais ſinguliérement à devenir pieux Chrétien, homme droit, & même poli; car l'oraiſon eſt la mere du cœur tranquille & débonnaire, de l'eſprit doux, affable & benin, & conſéquemment des manieres aimables & honnêtes: or ſous le terme d'oraiſon, je comprend non-ſeulement la priére, dont il eſt plus d'une eſpéce; mais auſſi la digne fréquentation des Sacremens, & l'aſſiſtance religieuſe aux ſaints Offices. Me ſera-t-il permis, s'écria Madame de Terre-Neuve, d'ajouter un dernier moyen qui me paroît excellent

pour atteindre au but propoſé? Mon cœur ne ſeroit pas content, ſi je ne l'expoſois : c'eſt la dévotion vraie & ſolide à MARIE, la digne Mere de Dieu, la tendre Mere des hommes, le refuge & l'avocate des pécheurs. Nous louames fort Madame la Marquiſe d'avoir fait mention de ce dernier moyen, & nous lui fimes quelques complimens de politeſſe, ſur ſa tendre dévotion envers la divine Mere; complimens, qui étoient ſinceres, & qui ne nous parurent pas hors d'œuvre.

Madame la Marquiſe reprit la parole, & s'adreſſant à Madame de Saint-Evremont, elle lui parla ainſi : Madame, ma chere couſine, il me ſemble lire dans votre eſprit réfléchiſſant & penſif, bien de penſées ſolides & délicates, ſur le ſujet de l'Edu-

cation ; moyen, que vous avez indiqué, & qui eſt très-bon & très-efficace, par rapport au fait en queſtion : aurez-vous la bonté de nous faire part de vos penſées judicieuſes ſur ce ſujet important ? Vous voulez rire, Madame la Marquiſe, lui dit Madame de Saint-Evremont, d'exiger de moi, que je parle la premiere ſur un ſujet de cette conſéquence. Non, repliqua la Marquiſe, je ne ris point ; je parle fort ſérieuſement, & je vous en prie même avec inſtance. Qui pourroit vous réſiſter, reprit Madame de Saint-Evremont ? puiſque vous me l'ordonnez, je parlerai ; voici mes petites penſées.

L'Education eſt un des plus grands biens que l'on puiſſe ſouhaiter & poſſéder en ce monde. Les plus abondantes richeſſes ;

les plus douces commodités de la vie ne ſont pas conſtamment d'un prix égal à celui de l'Education.

L'Education bonne & telle qu'il la faut, vaut ſûrement mieux que l'or du Perou le plus pur, que les plus fines pierreries des Indes, que les ouvrages les plus délicats de la Chine. La raiſon en eſt claire, c'eſt que l'or, l'argent, les perles, les diamans précieux, les ouvrages les plus beaux & les plus réguliers, ne ſont que des biens hors de l'homme, des biens extérieurs qui ne ſiégent pas, qui ne ſont pas reçûs dans la propre ſubſtance, dans la perſonne même de l'homme : au lieu que l'Education eſt un bien vraiement intérieur, réellement réſident dans l'homme : c'eſt un bien qui nous eſt comme incor-

poré ; c'eſt un bien qui affecte l'ame, qui eſt reçû dans l'ame, d'où enſuite il paſſe & réjaillit ſur le corps, dont il régle & polit les manieres d'agir & de parler. L'Education eſt d'ailleurs un bien d'une nature & d'un genre fort au-deſſus des biens matériels, ſenſibles, corporels, & ſujets à la rouille ; puiſque c'eſt un bien ſpirituel, très-ſublime dans ſa nature, très-efficace dans ſes effets, très-propre à nous rendre gens de mérite, hommes de bien, perſonnes utiles, honnêtes & agréables dans la ſociété humaine. Au ſurplus les biens de la fortune paſſent avec rapidité, ſoit qu'on les conſidére eux-mêmes ; (ce ſont des biens caducs & paſſagers), ſoit qu'on les enviſage du côté de ceux qui en jouiſſent, dont la vie eſt courte, dont

la mort eſt certaine, & ſouvent très prompte ; ſoit qu'on les regarde, par rapport aux perſonnes qui en deviennent les maîtres : car les biens du ſiécle paſſent ſans ceſſe de main en main, de maître en maître, de domaine en domaine. Il n'en eſt pas de même du grand bien de l'Education : ce bien précieux eſt permanent, il ne paſſe point, il dure autant que la vie ; que dis-je, il s'étend au-delà des bornes de la vie préſente : Car n'eſt-ce pas l'Education qui contribue, qui influe infiniment à la ſanctification & au ſalut ? O grand bien de l'Education, ſi vous étiez connu ! Combien de peres, qui vous négligent, & qui n'oublieroient rien pour vous procurer à leurs enfans, s'ils connoiſſoient votre prix & vos utilitez ! Combien d'enfans qui

refuſent de porter votre joug, & qui feroient tous leurs efforts pour vous poſſéder, & pour vivre ſous vos loix & ſelon vos leçons, s'ils ſçavoient de quels avantages vous pouvez les mettre en poſſeſſion ! Ah, que de biens, que de fruits, que d'utilités émanent d'une belle & chrétienne Education !

L'Education eſt comme une ſeconde nature ; elle réforme le naturel mauvais ; elle perfectionne le bon ; elle redreſſe ce qui eſt tortueux ; elle corrige ce qui eſt vicieux ; elle affermit ce qui eſt foible ; elle releve ce qui eſt tombé ; elle nous met dans le bon chemin, & ſi l'on vient à s'en écarter, tôt ou tard elle nous y ramene.

L'Education cultive l'eſprit, elle rectifie le cœur, elle régle, elle polit les actions & les mou-

vemens du corps. La piété, la tempérance, l'union fraternelle, la modeſtie, ſont des qualités bien eſtimables ; ceux qui les poſſédent en ſont redevables, au moins en partie, à l'Education. L'Education ſert à tout ; elle influe à tout ; elle entre dans tout. C'eſt un bon levain, qui pénetre toute la pâte. C'eſt un onguent précieux, qui embaume toute la maiſon. C'eſt une douce roſée, qui s'inſinue inſenſiblement dans la terre ; je veux dire, dans le cœur humain & dans les manieres. Enfin l'Education eſt une ſource abondante de mille biens, & un puiſſant antidote contre mille maux : D'où je conclus, que le ſort de ceux qui ont été bien élevés eſt à envier, & qu'au contraire ceux qui ont été mal élevés ſont infiniment à plaindre.

En vérité, Madame ma chere couſine, s'écria pour lors Madame la Marquiſe, je n'ai pas eu tort de m'être adreſſée à vous, dans la vûe que vous nous fiſſiez l'honneur de nous parler ſur la matiere de l'Education : vous venez de nous en dire des merveilles. C'eſt vous, mon illuſtre parente, repliqua Madame de Saint-Evremont, qui nous en diriez des merveilles, ſi vous vouliez bien vous donner la peine de nous entretenir ſur ce ſujet.

Mais que peut-on dire après vous, reprit Madame de Terre-Neuve ? Tout au plus je pourrois parler par la bouche d'autrui, & ajouter à vos réflexions, celles d'un célébre Auteur du tems, qui parle très-bien ſur l'Education : car de prétendre puiſer chez moi, je ſerois trop ſté-

rile ; vous m'avez enlevé, ſans me faire tort, les meilleures penſées que je pouvois avoir ſur le ſujet qu'on traite. J'emprunterai donc de ce pieux & célébre Ecrivain, de quoi fournir pour ma quotité à cet entretien : En voici les termes & les penſées.

» La plûpart des Saints ont » eu l'avantage d'avoir eu une » Education ſainte. Rien ne » contribue tant au ſalut qu'une » Education chrétienne. Les le- » çons de ce premier âge font „ des impreſſions qui s'effacent „ difficilement. Quel préjudice „ ne portent pas à leurs enfans „ ces parens qui manquent à ce „ premier devoir ! ils en ſont les „ premiers punis ; mais la péni- „ tence involontaire qu'ils en „ font expie-t-elle leur faute ? ... „ On peut dire, dit le même „ Auteur dans un autre endroit,

„ que toute la vie porte ſur la „ premiere Education ; il y au- „ roit peu de libertins , ajoute- „ t-il, ſi on avoit ſoin de don- „ ner aux enfans une Education „ chrétienne. Les premiers prin- „ cipes ſont toujours les derniers „ à s'effacer.

Je citerois volontiers quelques autres endroits de cet Auteur, qui ſont tout-à-fait du ſujet, ſi la Compagnie me le permettoit. Il ne tient qu'à vous, Madame , reprirent tous ces Meſſieurs & les Dames de l'Aſſemblée, nous vous écouterons avec plaiſir, & nous ferons cas des penſées de cet Auteur inconnu, que nous ſouhaiterions pourtant bien connoître : Nous nous flattons que vous ne nous laiſſerez pas long-tems en déſir, & que vous ſatisferez notre pardonnable curioſité. Meſſieurs,

dit Madame de Terre-Neuve, cet Auteur eſt fort connu quoique vous l'appelliés inconnu; vous le connoiſſez ſans le connoître, & vous en tomberez d'accord dès que je l'aurai nommé. C'eſt le Révérend Pere Croizet Jeſuite, qui a ſi pieuſement & ſi abondamment écrit. Puiſqu'on le ſouhaite, je ferai donc part à l'Aſſemblée de quelques autres endroits de cet Auteur, qui conviennent fort au ſujet dont nous parlons.

„ Une belle Education, en „ cultivant l'eſprit & les mœurs, „ apprend au même tems tous „ les devoirs de la vie civile & „ chrétienne; & en formant l'eſ- „ prit pour les ſciences, elle „ l'inſtruit parfaitement des ré- „ gles de la bienſéance, & de „ tout ce qui ſert à rendre un „ homme ſage, honnête, poli „ & vertueux.

„ Quelque brillant que ſoit „ l'eſprit des jeunes gens, il faut „ que l'Education le poliſſe ; on „ ne ſçauroit y travailler trop „ tôt. Plus on eſt jeune, plus „ on eſt ſouple ; un eſprit formé, „ plie ; mais il ne ſe redreſſe pas „ toujours ; l'Education doit pré- „ venir, pour ainſi dire, la rai- „ ſon.

„ Il y a des devoirs de reli- „ gion à remplir, des bienſéan- „ ces à garder, des ſciences à „ acquerir. Quelque beau natu- „ rel, quelques belles qualités „ qu'ait un jeune homme, s'il „ manque d'Education, ce ſera „ tout au plus une bonne terre, „ mais inculte, qui ne portera „ que des fleurs communes & „ des fruits ſauvages, qui ne „ perdent jamais leur âprêté.

„ Comme l'Education eſt pro- „ prement l'art de cultiver & de

„ former les jeunes gens, ſoit „ pour les ſciences, ſoit pour „ les bonnes mœurs, & qu'elle „ doit leur apprendre à remplir „ tous les devoirs de la vie civi- „ le, & de la vie chrétienne; „ elle ne ſçauroit être ni le fruit „ du naturel, ni l'ouvrage de „ quelques inſtructions mal di- „ gérées, ou données ſans or- „ dre & ſans art. Il faut du tems, „ des ſoins, de l'habileté, de la „ méthode, pour élever la jeu- „ neſſe.

„ L'Education doit venir au „ ſecours de la naiſſance; ſans „ elle les meilleures qualités de- „ meurent infructueuſes. Une „ Education excellente, avec „ un naturel médiocre, vaut „ mieux que le plus riche natu- „ rel du monde, avec une mé- „ diocre Education.

„ La ſcience du monde coû-

„ te moins que celle du ſalut. „ On apprend bien plus aiſé- „ ment les régles de la civilité, „ qu'on ne ſuit celles de l'Evan- „ gile ; les unes cependant ſer- „ vent aux autres ; la politeſſe „ ſans piété ne fit jamais un par- „ fait honnête-homme. Une bel- „ le Education ne ſépare jamais „ ces deux qualités.

„ Il s'en faut bien qu'un jeune „ libertin, qui a été bien élevé, „ ſoit ſi éloigné de ſa conver- „ ſion, qu'un autre ſans Educa- „ tion..... On peut dire que „ l'Education rend l'ame plus „ docile : le vice épaiſſit l'eſprit ; „ mais il n'étouffe jamais les pre- „ miers principes d'honnêteté & „ de religion.

„ L'Education apprend de „ trop bonne heure à modérer „ les paſſions, & à régler les in- „ clinations de l'amour propre,

„ pour n'être pas d'un grand ſe-
„ cours à la vertu. Elle donne
„ des régles de modeſtie, & des
„ inſtructions que la vertu adop-
„ te ; & comme les belles ma-
„ niéres ſont inſéparables de la
„ douceur, la piété trouve un
„ champ moins inculte ; elle
„ trouve, ce ſemble, moins de
„ ronces à arracher, moins d'ob-
„ ſtacles à vaincre. Il y a des
„ cœurs ſi bien faits ; il y a des
„ ames ſi bien nées ; des natu-
„ rels ſi riches & ſi heureux, qu'on
„ peut dire que la vertu leur
„ coûte peu ; & qu'ils ne laiſſent
„ preſque rien à faire à l'Educa-
„ tion. Mais qu'ils ſont rares !
„ Encore ont-ils beſoin de cul-
„ ture. Le plus beau naturel eſt
„ peu de choſe, à moins qu'on
„ n'ait ſoin de le perfectionner.

„ Nul naturel ſi groſſier & ſi
„ brut qu'on ne poliſſe, & qu'on
„ n'adouciſſe

„ n'adouciſſe enfin, ſi on s'y „ prend à bonne heure. Il faut „ de l'habileté, il faut de la métho- „ de : des ſoins induſtrieux en „ matiére d'Education, ne ſont „ jamais ſans ſuccès. Les jeunes „ gens ſont des cires molles, „ auſquelles on imprime toutes „ les figures qu'on veut.

„ Quel fonds plus précieux „ peut laiſſer un pere à ſes en- „ fans, qu'une excellente Edu- „ cation ! Mais quel honneur „ peut faire à des enfans mal „ élevés, un gros héritage ! Auſſi „ ſe ſent-on plus obligés aux pa- „ rens, de la bonne Education „ qu'on a reçûe, que des grands „ biens qu'ils nous ont laiſſés.

Monſieur le Commandeur, au nom de toute l'Aſſemblée, remercia fort Madame la Marquiſe des belles penſées qu'elle venoit de nous communiquer.

Il ajouta en ſoûriant ce petit mot ; je vois bien, Madame, que le Pere Croizet eſt votre auteur favori. Votre goût eſt bien placé. Cet Auteur eſt poli, & délicat ; il eſt tendre & affectueux dans ſes mouvemens ; ſolide & fécond dans ſes réflexions ; précis & moëleux dans ſes Sentences ; ſes Ecrits en fait de piété ſont très-copieux. Le public ne lui eſt pas peu redevable, ſur-tout le pieux ſexe.

Monſieur le Commandeur, reprit la Marquiſe, votre éloge en racourci du Révérend Pere Croizet me plaît ſenſiblement ; je ne voulois pas entreprendre de le faire, je ſuis charmée qu'un autre que moi l'ait fait, attendu qu'on auroit pû penſer, que j'étois prévenue un peu trop en faveur de mon Auteur de choix. Mais laiſſons-là les broderies de

la converſation, revenons au ſérieux, qui eſt infiniment plus utile. J'aurois une grace à demander au Révérend Pere Romain, c'eſt de nous faire part de ſes penſées édifiantes & ſçavantes, touchant l'Education. Le Révérend Pere eſt d'autant plus en état de nous parler ſur ce ſujet, qu'il eſt membre d'un Corps qui fait gloire & profeſſion d'élever les jeunes gens. Madame, répondit le Pere Romain, vos priéres ſont des ordres pour moi : le peu que je ſçai ſur ce ſujet, je le débiterai volontiers : ma marchandiſe ne ſera guéres eſtimée, après de ſi riches & de ſi belles penſées ſur le même ſujet.

En tout cas, Madame, ajouta-t-il, je ſçai bien ce que je ferai ; je marcherai ſur vos traces ; je parlerai le langage des autres :

Je citerai, j'aurai recours aux Ecrivains ſacrés & aux Saints Docteurs ; aux Auguſtins, aux Chryſoſtomes..... & par ce moyen je ſerai riche du bien d'autrui, je l'avoue, mais il n'importe, ce larcin n'eſt pas défendu, ſur-tout lorſqu'on a preſque tout dit ſur le ſujet qu'on traite, & qu'on a comme épuiſé la matiére. Après ce petit préambule, le Pere Romain parla tout de ſuite un aſſez long-tems, de la façon qui ſuit.

Qu'un fonds de terre ſoit cultivé avec ſoin, qu'une jeune plante ſoit de même cultivée avec empreſſement, le fruit ſuivra bien-tôt le ſoin, la culture ſera ſuivie d'une agréable fécondité. Il en eſt de même des enfans, s'ils ſont cultivés avec ſoin, ſi la bonne Education vient au ſecours du naturel, les

enfans répondront aux attentes de leurs parens & de leurs maîtres : Ces jeunes plantes raiſonnables ſe redreſſeront ſi elles ſont tortueuſes ; & ſi elles ſont droites, elles croîtront à plaiſir. Elles feront la joye de leurs peres, ſelon l'expreſſion du Sage, (*a*) & peut-être que dans la ſuite ces jeunes éleves deviendront eux-mêmes à leur tour les maîtres, & comme les petits Docteurs de ceux qui leur ont donné la vie, & procuré l'Education.

„ Ah ! Qu'il eſt bon, qu'il eſt „ avantageux à l'homme de por„ ter l'aimable joug du Seigneur „ dès la tendre jeuneſſe ! C'eſt l'Eſprit Saint, par la bouche d'un grand Prophête, qui nous apprend cette vérité conſtante.

(*a*) *Filius ſapiens, lætificat Patrem.* Pro- | verb. 10. 1.

(a) Ne puis-je pas ajouter, & m'écrier ici de même ? Ah ! qu'il eſt bon, qu'il eſt avantageux à l'homme, d'avoir été bien élevé dès ſes premieres années ! qu'il eſt bon qu'il eſt utile, d'avoir été dès le berceau conduit, façonné, poli par la main d'une bonne & belle Education ! car ſi l'Enfant, ſi le petit Eleve plie le col ſous le joug divin, ſous les Loix de l'honnêteté ; n'eſt-ce pas, après la grace, à l'Education chrétienne & honnête qu'on lui a donné, quil en eſt redevable ? Combien de beaux naturels, qui ſe ſeroient gâtez en fait de vices, & de groſſiéreté, ſi l'Education n'étoit venuë à leur ſecours, & ne leur avoit ſervi d'un puiſſant & efficace préſervatif !

(a) *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentia ſuâ.* Tren. 3. 27.

„ Un jeune homme, dit encore „ l'Eſprit Saint, par l'organe du „ plus ſage des Rois, qui dans le „ cours de ſa jeuneſſe, embraſſe „ un certain parti, & prend une „ certaine route, il ſera conſtant „ à la tenir, il ne s'en éloignera „ pas, même dans ſes vieux jours. D'où il eſt aiſé de conclure qu'il eſt très-important, & très-eſſentiel de prendre de bons principes dès le commencement : de prendre le droit chemin dès la jeuneſſe: de ſe former des habitudes bonnes & honnêtes, dans le premier âge de la vie. Or n'eſt-ce pas par le moyen de l'éducation, que l'on prend ces bons principes ; que l'on marche dans cette voie droite, que l'on ſe fait ces bonnes & ſaintes habitudes ? Oui, ſans

(*a*) *Adoleſcens, juxta viam ſuam, etiam cùm ſenuerit, non recedet ab eâ.* Eccl. 1.

doute, l'Education ſert à tout cela; & ſans l'Education, d'ordinaire tout cela manque.

C'eſt une vérité reçûë par tout, & par tout démontrée par l'expérience, que la mort répond à la vie; que la mort eſt l'écho de la vie; que la mort eſt ſemblable à la vie; du moins dans le cours ordinaire des choſes. N'eſt-ce pas auſſi une vérité reçûë, & démontrée par tout par une expérience ſenſible, que le cours de la vie eſt communément ſemblable à la premiere Education; qu'il répond à la premiere Education; qu'il eſt comme l'écho de la premiere Education: enſorte que ſi l'Education qu'on a reçûe dans la premiere période de la vie, eſt chrétienne & pieuſe, l'on ſera dans la ſuite pieux & chrétien: ſi l'Education a été honnête & polie, l'on ſera poli, civil, & honnête: ſi

ſi au contraire, on a été mal élevé en fait de piété, en fait de politeſſe ; on ſera dans la ſuite des biens petits partiſans de la vertu & des bienſéances, pour ne pas dire quelque choſe de plus.

Je n'ignore pas que dans l'âge viril, on eſt quelquefois bien different de ce qu'on a été dans le premier âge; je ſçai qu'une excellente Education eſt quelquefois ſuivie d'une vie déréglée & vicieuſe. Mais que s'enſuit-il de-là ? qu'on peut abuſer des meilleures choſes, & que ce qui arrive d'ordinaire, n'arrive pas toujours. Mais il ne s'enſuit pas que l'éducation ne ſoit d'une grande conſéquence ; qu'elle ne ſoit un point eſſentiel dans la vie humaine ; qu'elle ne ſoit infiniment à déſirer & à procurer aux jeunes-gens, qui s'en reſſentent toute

leur vie peu ou beaucoup, & lesquels, s'ils viennent à déchoir de la vertu, ou de la politeſſe; ils y reviennent tôt ou tard, excitez par les avis muets & continuels de l'Education, leur ancienne maîtreſſe.

Le grand Apôtre étoit bien perſuadé de l'importance & de la néceſſité de l'Education; puiſque dans ſa premiere Epitre à Timothée, ſon cher Diſciple, il lui ordonne de ne choiſir pour Veuves de Charité, & de l'Egliſe, que celles qui parmi d'autres bonnes qualitez, avoient eu un zéle efficace de bien élever leurs enfans. (a) Et cet Apôtre ne dit-il pas dans la même Epitre, que le Chrétien qui ne prend pas le ſoin qu'il doit de ſes enfans, qui ne leur donne pas ſes attentions, qui ne veille pas ſur ce qui les

(a) *Si filios educavit*, 1. Tim. 5. 10.

regarde, ſoit pour l'ame, ſoit pour le corps, eſt pire qu'un infidéle ? En effet les infidéles veillent ſur leurs enfans, & ils leur donnent, à leur maniére, une Education convenable. (*a*)

„ Donnez à votre enfant, dit le „ Sage dans le Livre ſacré des „ Proverbes, une bonne & con- „ venable Education : car par-là il „ vous en arrivera du rafraichiſ- „ ſement, & votre cœur en ſera „ comblé de joie, & rempli de „ délices. (*b*)

„ Le Seigneur a-t-il verſé ſes „ bénédictions dansvotre maiſon, „ avez vous une poſterité, avez- „ vous nombre d'enfans ; prenez à „ tâche de les bien élever, dans leur

(*a*) *Si qui ſuorum & maximè domeſticorum, curam non habet, fidem negavit, & eſt infideli deterior.* 1. Tim. 5. 8.

(*b*) *Erudi filium tuum, & refrigerabit te, & dabit delicias animæ tuæ.* Proverb. 29. 17.

„ jeuneſſe. Ne manquez pas de les „ faire plier ſous le joug d'une „ bonne & convenable Educa- „ tion. Tel eſt le langage de l'Auteur Sacré du divin livre de l'Eccleſiaſtique. (*a*)

Les ſaints Peres ne parlent pas autrement ; « Il n'eſt point de « peres, dit le grand ſaint Ambroi- « ſe, qui ne ſoit eſtimé par rapport « à ſes enfans, s'il les a élevé avec « ſoin, & ſelon les Loix de « l'honnêteté, & d'une probité « ſincere. Que ſi au contraire il a « negligé leur Education, s'il les a « abandonné à leurs volonrez & « à leurs deſirs déréglez ; loin « d'en recevoir de la gloire & « de la renommée, il ne pourra « qu'en être blâmé, & taxé d'une « criminelle négligence. (*b*)

(*a*) *Filii tibi ſunt, erudi illos, & curva à pueritiâ illorum.* Eccl. 7. 15.

(*b*) *Unuſquiſque in filiis ſuis æſtimatur ſe*

Saint Chryſoſtome dans ſon homelie neuviéme ſur la premiere Epitre de Saint Paul à Timothée, s'exprime de cette ſorte : " Nous avons un grand depôt " confié à nos ſoins & à notre vi- " gilance : ce ſont les enfans ; " ayons-en tout le ſoin poſſible, & " prenons garde que le voleur ru- " ſé, qui n'en veut qu'à nos ames, " ne nous les enléve, pour en faire " ſa malheureuſe proïe.(*a*)

Saint Auguſtin, cette grande lumiére de l'Egliſe, s'exprime encore plus clairement & plus au long ſur ce ſujet ; voici ſes penſées.

„ Qui eſt-ce qui ignore que le

benè filios ſuos inſtituit, & diſciplinis erudivit : ſi quidem ad negligentiam, patri refertur diſſolutio filiorum. S. Amb.

(*a*) *Magnum habemus pretioſumque depoſitum, filios ; ingenti illos ſervemus curâ : omnia faciamus, ne ſerpens, eos à nobis, aſtutus auferat.* S. Chryſoſt.

„ eſt l'étendue, pour ainſi par-
„ ler, de l'ignorance, de la vé-
„ rité, la fécondité de la con-
„ cupiſcence, & l'excès de la
„ cupidité, avec quoi l'homme
„ vient dans le monde ? Si quel-
„ qu'un l'ignore, il n'a qu'à re-
„ marquer ce qui ſe paſſe dans
„ les jeunes enfans pour en être
„ convaincu. Nous voyons de
„ plus, que ſi on laiſſe vivre les
„ jeunes gens à leur gré ; ſi on
„ les abandonne à leurs volon-
„ tés & à leurs déſirs : il arrive
„ qu'ils tombent, ſi ce n'eſt pas
„ dans tous les vices, c'eſt du
„ moins dans pluſieurs ſortes de
„ péchés & de crimes. C'eſt
„ pourquoi il faut prendre un
„ ſoin zélé de leur Education,
„ ſoit en banniſſant la craſſe igno-
„ rance de leur eſprit, par les
„ lumiéres & les connoiſſances
„ qu'on s'efforcera de leur don-

„ ner, ſoit en n'oubliant rien „ pour bien régler leurs mœurs „ & leur conduite. C'eſt là la „ route que doivent tenir les pa- „ rens, s'ils veulent voir leurs „ enfans vertueux & dignes de „ louange. (*a*)

Madame de Roche-Colombe, qui dit peu, mais bien, s'écria pour lors, en ſe tournant du côté du Pere Romain : En vérité, mon Pere, vous pouviez bien dire, que votre marchandiſe ne ſeroit pas eſtimée ; que voulez-vous de mieux, que ce que vous venez de nous communiquer, au ſujet de l'Education ? Madame,

(*a*) *Quis ignorat cum quantâ ignorantiâ veritatis, quæ jam in infantibus, eſt manifeſta ; & cùm quantâ vanæ cupiditatis abundantiâ, quæ incipit apparere in pueris, homo vitam veniat ?..... Ideoque pueri ſunt erudiendi ignorantiæ expulſione, & morum informatione : Et his officiis ſedulò incumbere debent parentes, ſi bonos optent habere filios.* S. Aug.

répliqua le Pere, les endroits de l'Ecriture & des Peres, que je viens de rapporter, ſont très dignes d'eſtime; ce que j'ai pû mettre du mien, voilà ce que je prétends être de peu de valeur. Laiſſons les complimens, reprit la Dame, & diſons que les Dames ſont à plaindre d'avoir ſi peu d'érudition, ſi peu de litterature, & d'etre obligées, quand elles veulent parler, de puiſer tout chez elles, & de prendre tout, comme l'on dit, dans leur ſac. Il eſt quelques ſçavantes de notre ſexe; mais peu: elles ſont clairſémées; les femmes ne ſont d'ordinaire ni fort doctes, ni fort déſireuſes de le devenir: Madame la Marquiſe eſt une exception à la régle.

Madame, reprit le Pere, les penſées des femmes d'eſprit ne ſont pas à coup ſûr à mepriſer;

elles ſont d'un tour délicat, ingénieux & naturel; elles ſont obligées de puiſer dans leurs puits pour la plûpart. J'en conviens; mais qu'importe? L'eau qu'elles puiſent chez elles eſt bonne, elle eſt claire, elle eſt d'un goût particulier. L'eſprit des femmes a quelque choſe de delié & de fin, que l'eſprit de l'homme n'a pas. Si les diſcours des femmes ne ſont pas ſi ſçavans, ils n'en ſont pas moins naturels, ni moins vrais; elles n'en parlent pas moins raiſon: elles n'en ſont pas moins juſtes dans leurs conceptions & dans leurs termes: ce qui paroît ſur-tout dans le ſtile épiſtolaire, où elles excellent. Aprés-tout, il ne dépendroit que des femmes d'être ſçavantes; les Dames de la Sabliére, de Scudery, d'Acier le montrent évidemment. Mais ni l'état, ni les occupations des

perſonnes du ſexe ne demandent pas d'elles une étendue de ſciences & de lumiéres ; le Souverain de l'univers ne les a pas deſtinées pour enſeigner ; mais pour d'autres vûes & d'autres fonctions, que tout le monde ſçait ; & qui ſuffiſent pour les ſanctifier, ſi elles les rempliſſent chrétiennement & avec fidélité. C'eſt ſurtout des premiers élemens de l'Education, à l'égard de leurs enfans, que les femmes doivent ſoigneuſement s'occuper. C'eſt un moyen de ſalut, & de ſainteté par rapport à elles, dont le grand Apôtre n'a pas manqué de faire mention dans ſes Epitres ſaintes, (*a*) & c'eſt conſtamment ce qui fait leur gloire, que d'en uſer ainſi. Quelle gloire, pour Madame la

(*a*) *Salvabitur per filiorum generationem.* Tim. 1. 2. 15. | *Si filios educavit.* 5. 10.

Marquiſe, d'avoir des enfans ſi bien élevez, ſi honnêtes, ſi polis, ſi pieux ! Quant à vous, Madame la Baronne, ſi vous en euſſiez eu ; vous en euſſiez fait de petits Saints, ſans parler du reſte. Pour Madame de Saint Evremont, qui a été ſi bien élevée ; quelle Education n'auroit-elle pas donnée à ſes enfans, ſi le Ciel eût daigné exaucer ſes vœux, & lui donner une poſtérité !

Après toutes ces politeſſes, & ces petits diſcours interlinéaires ; Monſieur le Commandeur nous fit part de deux ou trois penſées, ou réflexions détachées, qui furent ſuivies de quelques vers de ſa façon, le tout, ſur le ſujet d'un bonne & louable Education.

La bonne Education eſt la mere de la piété, de la probité, de la droiture. (Les droits, & les

ſecours de la grace, toujours ſuppoſés, & mis à part) la belle Education enfante la politeſſe & le ſçavoir vivre. Le point capital, c'eſt de réunir ces deux genres d'Education ; de deux, il n'en faut faire qu'une.

Mon Dieu ! Que d'enfans négligés dans le monde ! Que de peres coupables ! Aux approches de la mort, on ouvrira les yeux ; mais alors pourra-t-on réparer ſes fautes ? Peres indolens, meres négligeantes, penſez ſérieuſement au compte redoutable que le Juge ſuprême vous fera rendre un jour ſur ce point important : Penſez-y très-ſérieuſement, & rentrez dans votre devoir.

Les enfans gâtés ſont en grand nombre : Quelle en eſt la cauſe ? On leur ſouffre tout ; on leur paſſe tout ; on les écoute

en tout ; on les flatte ; on les prie, au lieu de leur commander. On leur donne du miel & du lait, preſque jamais de l'abſynthe. Doit-on être ſurpris ſi ces fils uniques ſont ſi gâtés ? Si ces filles trop aimées ſont ſi précieuſes ? Il faut de l'huile, il faut de la tendreſſe ; mais auſſi il faut du vinaigre & de la ſévérité, à l'égard des enfans. Trop d'indulgence gâte tout ; trop de ſévérité rebute ; un juſte milieu.

L'EDUCATION.

HUITAIN.

BOnne Education, vous êtes un tréſor ;
Au-delà de tout prix, de toutes les eſtimes ;
C'eſt vous, qui façonnez l'homme juſqu'à la mort ;

C'eſt vous, qui banniſſez de ſon cœur tous
les crimes.
Heureux les jeunes gens, chez qui vous
habitez !
Vous leur ſervez d'ami, d'une ſeconde
mere :
Vous leur donnez la paix dans les ſociétés ;
Et vous les conduiſez juſqu'au céloſte
Pere.

CONVERSATION V.

L'Education.

Le Révérend Pere ROMAIN.
Monsieur le COMMANDEUR.
M. le Baron de ROQUE-PERTUIS.
Madame la MARQUISE.
Mr de ROCHE-COLOMBE.
MM. . . . . .

L'ABBE' AU-VRAY.

MONSIEUR le Commandeur parla le premier dans cette Conversation : Après quelques petits préambules qui venoient fort à propos, il se tourna vers le Pere Romain, il le pria de dire ce qu'il pensoit, touchant la maniére de bien élever les jeunes gens ; ajoutant qu'en fait d'Education, & même en toutes choses, la manié-

re de s'y prendre faiſoit beaucoup, qu'elle étoit d'une grande conſéquence, & qu'il ne falloit nullement la négliger. Le Pere répondit à Monſieur le Commandeur avec ſa politeſſe ordinaire: & voyant que toute l'Aſſemblée étoit en goût de l'entendre parler, touchant la maniére de donner l'Education aux enfans; il prit la parole avec feu, & il nous dit là-deſſus bien des choſes, tout d'une tire-d'aîle. Voici ſes termes & ſes penſées.

La diſtinction des idées donne beaucoup de clarté aux diſcours: diſtinguons donc d'abord les différentes ſortes d'Education.

Il eſt une Education bonne & pieuſe, c'eſt celle qui enſeigne le bien, & qui tourne, qui fait pancher l'Eleve du côté de la vertu.

Il

Il eſt une Education mauvaiſe & criminelle ; c'eſt celle qui fait connoître le mal, & qui en donne du goût, qui inſpire le vice, ou qui le fomente.

L'Education belle & noble fait une troiſiéme eſpéce d'Education : ſes droits ſont de cultiver l'eſprit ; de polir les façons d'opérer & de parler ; d'enſeigner les belles maniéres ; d'apprendre les devoirs de la vie civile & les loix de la politeſſe.

Une quatriéme ſorte d'Education, c'eſt l'Education ruſtique & groſſiére, qui laiſſe l'homme dans un état de groſſiéreté, dans l'ignorance des belles maniéres, dans une ſituation qui ne convient qu'aux perſonnes du bas étage.

Pour donner une bonne & pieuſe Education aux enfans, il n'eſt nul doute qu'il ne faille

d'abord leur inſpirer l'horreur du vice, la haine du crime, l'averſion du péché ; & conſéquemment il eſt très-ſûr qu'il faut éviter ſouverainement de leur donner une Education vicieuſe & mauvaiſe : Ah ! Qu'il faut être mauvais pere, mauvaiſe mere, maître mauvais & vicieux, pour inſpirer aux enfans le crime : pour les porter expreſſément au vice ; pour leur enſeigner formellement le mal. Cependant cela arrive, & il n'arrive que trop ſouvent dans le monde, même chrétien.

Ce pere injuſte & voleur apprend ſes tours de fineſſe, de fourberie, d'injuſtice à l'héritier futur de ſes biens, l'actuel héritier de ſa malice.

Ce pere emporté & vindicatif excite ſon fils à la vengeance ; tantôt par des ordres formels ;

tantôt par des railleries piquantes ; quelquefois par des leçons mondaines, qui regardent le point d'honneur.

Cette mere livrée à l'eſprit du monde, y livre ſa fille, en lui enſeignant les airs de vanité ; les modes dangereuſes ; les ſecrets de l'intrigue ; en lui mettant entre les mains des livres propres à gâter tout à la fois & l'eſprit & le cœur.

Ce maître mauvais & corrompu dans le cœur & dans l'eſprit, abuſe de la docilité de ſon éleve ; lui fait goûter le vice avec le lait, ou bien il inſinue dans ſon eſprit ſuſceptible de toutes les impreſſions, des opinions erronnées, tendantes à la rebellions contre l'Egliſe, & au mépris de celui qui en eſt le Chef. O Ciel ! Quelles ſortes d'Education ! Quelles ſont mau-

vaiſes, défectueuſes, blâmables, & dignes des foudres & des carreaux éternels !

Autre genre d'Education mauvaiſe, c'eſt celle qui, ſans enſeigner ouvertement le vice, le fomente, le maintient, le laiſſe croître ; ou par une ignorance indolente & digne de punition ; ou par une diſſimulation, une politique mal conçûe & imprudente ; ou par des corrections lâches, foibles & trop rares.

Hely, Grand Prêtre de la Loi ancienne, corrigeoit ſes enfans ; mais foiblement, & d'une façon à tolerer leur crime d'irreligion, qui tendoit à éloigner le peuple des ſacrifices du Seigneur. Sa foibleſſe, ſa négligence qui fomentoient les vices de ſes deux fils Ophny & Phineez, fut ſévérement punie. Dieu lui prédit d'abord les châtimens qu'il vous

loit en faire, par l'organe du jeune Prophete Samuel. Les effets ſuivirent la prédiction. Ophny & Phineez périrent à la fleur de l'âge par une mort violente. Hely mourut ſubitement d'une chûte. La ſouveraine Sacrificature paſſa en d'autres mains : la poſterité d'Hely en fut ignominieuſement privée. Tels furent les fruits de l'indolence de ce grand Prêtre, & de ſes lâches corrections à l'égard de ſes enfans.

Le péché eſt une tache, une ſouillure, une difformité monſtrueuſe ; le péché eſt l'ennemi de notre tranquilité dans cette vie, & de notre bonheur dans l'autre. Le péché nous attire mille maux temporels, tels que ſont les guerres, les contagions, les indigences, les famines, les pertes, les infirmités. Le péché

eſt le pere fatal de la réprobation, & du malheur qui ne finit point. Comment donc pouvoir ſe réſoudre à le ſouffrir dans ceux que l'on cultive ? dans les jeunes gens qu'on a commis à nos ſoins ? dans un fils qu'on doit aimer, & conſéquemment qu'on doit châtier & corriger ſuivant cette maxime ſacrée & ſi connue : *Qui diligit filium, aſſiduat illi flagella* : Le pere qui aime bien ſon fils, le corrige & le châtie ſouvent. (*a*)

Un fils, un éleve qu'on ne corrige pas dans ſes jeunes ans, loin d'être la joie de ſon pere & la gloire de ſon maître, il devient au contraire dans la ſuite le ſujet de la triſteſſe, & comme l'ignominie de l'un & de l'autre.

Un enfant au contraire dont

(*a*) Eccl. 30. 1.

on a retranché les vices & les défauts par des corrections aſſidues & prudentes ; qui en conſéquence eſt doué de ſageſſe & de piété, fait la joie & les délices de ſon pere, & l'on peut ajouter de ſon maître vigilant. (*a*)

On doit veiller avec d'autant plus de ſoin & de zéle ſur la conduite des jeunes gens pour en éloigner le vice, que ſi on y manque dans ce bas âge, on n'y ſera plus à tems dans un âge plus avancé. L'arbre ſera trop gros, trop fort, trop enraciné ; on ne pourra plus le plier, le redreſſer. Et tel jeune homme auroit été dans la ſuite un Chrétien exemplaire & pieux, ſi on l'eût châtié de ſes fautes, & ſi on eût coupé chemin à ſes vi-

(*a*) *Filius ſapiens lætificat patrem.* Prov. verb. 10. 1.

ces naiſſans, qui ſera dans le cours de ſa vie, par le défaut de châtiment & de vigilance de la part de ſes parens ou de ſes maîtres, un petit & peut-être un grand libertin.

O qu'il eſt important de redreſſer la jeune plante dès le commencement! O qu'il eſt de conſéquence de corriger bientôt le jeune homme, & de couper, dès qu'elles commencent à paroître, les mauvaiſes herbes qui naiſſent dans ſon parterre, je veux dire ſon cœur! Tandis que le mal eſt jeune il faut le guérir.

Penſée qui ſurprend, mais qui n'en eſt pas moins vraïe: un Pere flatteur & trop indulgent à l'égard de ſes enfans, (j'en dis de même d'un maître, à l'égard de ſes éléves) devient leur bourreau cruel. Comment cela? C'eſt qu'il

qu'il leur donne le coup fatal de la mort, par ſon ſilence, & par ſa complaiſance indigne. Mais de quel genre de mort les fait-il mourir ? D'une mort, qui eſt d'autant plus funeſte & plus pernicieuſe, qu'elle eſt ſpirituelle, & ſouvent même éternelle.

Malheur aux enfans à qui l'on paſſe tout : que l'on flatte, que l'on ménage avec excès : que l'on n'oſe corriger & punir dans la ſaiſon, pour ainſi parler, deſtinée à le faire.

Mais malheur en même tems, à ceux qui leur ſouffrent tout ; qui les flattent en tout. Les uns & les autres en gemiront un jour : mais le mal ſera ſans remede ; les gemiſſemens & les larmes ſeront pour lors à pure perte.

Il eſt donc eſſentiel de corriger les vices, dans les jeunes éléves, de les en punir, de ne pas les

flatter par trop de tendreſſe, ou de lâcheté. Le principe eſt ſûr: Mais comment le remplir, comment s'y prendre? Voici ce que j'en penſe.

Il faut d'abord ſuppoſer comme une maxime indubitable, que l'on doit garder un milieu dans les corrections, de même que dans les careſſes. L'excès de repréhenſions, de corrections, de châtiments, ſerre le cœur du jeune-homme; lui ôte le gout, & l'amour du bien; le rebute, le jette dans le chagrin, & le reduit quelquefois au point de quelque extrémité fâcheuſe. Il faut donc un milieu ici, tout comme ailleurs; l'excès gâteroit tout.

Cette maxime ſuppoſée, il me paroît que ce que l'on peut dire de mieux touchant la maniére de corriger les jeunes gens; c'eſt ce qui eſt marqué dans ces trois

endroits de l'Ecriture, dont le dernier a dejà été cité ; mais qui pourtant revient ici fort à propos.

1 „ Reprenez avec autorité ; „ dit l'Apotre, & faites-le avec „ une autorité entiére- (*a*)

2. „ Avertiſſez à tems & à con- „ tre-tems. (*b*)

3. „ Le pere qui aime ſon fils ; „ dit le Sage, ne lui épargne „ point la verge. „ Donnons un plus grand jour à ces trois divines maximes.

Reprendre avec autorité.

Il faut reprendre avec autorité les enfans, & le faire avec une entiére autorité. L'on ne doit pas corriger, & reprendre

(*a*) *Argue cum omni imperio.* Tit. 2. 17.

(*b*) *Inſta opportunè, importunè.* Tim. 2. 4. 2.

(*c*) *Qui diligit filium, aſſiduat illi flagella.* Eccli. 30. 1.

les jeunes gens, ainſi que l'on fait les vieillards, à qui l'on doit du reſpect, & que l'on reprend avec modeſtie; plutôt en ſuppliant, qu'en maître. Il n'en doit pas être de même, à l'egard des enfans: il faut à leur égard, de certaines maniéres d'autorité, de façons de faire, & de parler, qui reſſentent le maître, le commandant, le ſupérieur. Pourquoi cela? C'eſt que ſans cette maniére d'autorité & d'empire, les jeunes éleves s'élevent contre leurs maîtres; les jeunes enfans contre leurs péres; les petits inférieurs contre leurs ſupérieurs: ou tout au moins ils agiſſent comme de pair à compagnon; ils ſe mettent au même niveau; & ils renverſent par là le bon ordre, & la ſubordination. Sur quoi je dirai en paſſant, que je me ſuis ſenti quelquefois,

comme bondir le cœur, entendant chez le bas peuple, certains peres, certaines méres, parler à leurs enfans en termes lâches; leur commander en termes de ſuppliant; leur preſcrire ce qu'ils avoient à faire avec des expreſſions, où il n'y avoit nulle énergie, nulle force : Faites mon ami, telle choſe, s'il vous plait... ſi vous faites cela, je vous donnerai telle récompenſe..... faites moi ce plaiſir.. venez ici, allez-là, je vous en prie..... De pareilles façons de s'énoncer ne font-elles pas mal au cœur ? Et doit-on s'étonner, qu'en conſéquence de ces maniéres de parler, d'ordonner & de preſcrire, les enfans de ces ſortes de gens leur ſoient déſobéiſſans ? leur manquent de reſpect ? & faſſent dans la maiſon les petits maîtres ? Ah ! que les enfans des

Payſans ſeroient bien mieux élevés, & d'une ſoumiſſion, d'une tournure bien différente, ſi leurs parens leur parloient en maîtres; s'ils les corrigeoient en maîtres; s'ils exigeoient ce qu'ils exigent d'eux, avec un air d'autorité & de ſupérieur; d'une maniére un peu vive & animée; non par des vûes de vanité & d'orgueil; mais par des raiſons de prudence, de ſageſſe, & d'une juſte ſubordination.

Avertir & reprendre ſouvent les jeunes gens.

Il ne faut pas ſe contenter de reprendre les jeunes gens de tems en tems, & dans certaines occaſions favorables : mais on doit les reprendre & les corriger, ſur-tout de paroles, ſouvent & très-ſouvent, à tems & à contre tems; fréquemment &

avec aſſiduité : C'eſt par-là que l'on viendra à bout de ſon deſſein, & que l'on réuſſira dans ſes corrections ; car par l'aſſiduité à reprendre & à remontrer, l'on imprimera bien avant dans les jeunes eſprits des idées juſtes & raiſonnables, & l'on fera couler, avec le ſecours de la grace, dans les jeunes & tendres cœurs, des ſentimens pieux & Chrétiens, des ſentimens de droiture & d'honnêteté. Ce qui n'arriveroit pas, ſans doute, ſi les remontrances & les répréhenſions étoient rares ; & cela à cauſe de la légereté, & du peu de réflexions des enfans. Il en eſt d'eux, comme d'une ſtatue de pierre; on ne la forme, on ne la perfectionne qu'à force de coups, & de coups multipliez à l'infini: L'on ne vient à bout de former & de perfectionner un jeune homme

qu'à force de corrections, d'exhortations, de menaces, de remontrances. Ce qu'on leur dit rarement, s'efface aiſément de leur mémoire, s'envole bien vîte, devient inutile; & pour parler proverbe : autant en emporte le vent.

Châtier les enfans, c'eſt les aimer.

Les corrections de paroles à l'égard des jeunes gens ſont bonnes, mais elles ne ſuffiſent pas : il faut par rapport à eux quelque choſe de plus. Quoi ? des châtimens, des punitions réelles : les paroles de correction & de reproche, c'eſt un air battu, que les jeunes éleves ne redoutent pas beaucoup. Les châtimens ſenſibles, les punitions corporelles ; c'eſt ce qui les touche, c'eſt ce qui les pique, c'eſt ce qui les anime. La verge fait bien

marcher l'âneſſe. L'éperon donne du feu au cheval. Le châtiment un peu ſenſible corrige le jeune homme de ſes défauts, & l'excite au bien. C'eſt ce que l'on apperçoit tous les jours avec ſatisfaction.

Mais, dira-t-on, n'eſt-ce pas une eſpéce de cruauté d'employer la verge ou d'autres inſtrumens ſemblables à l'égard d'un enfant, d'un diſciple jeune & tendre, qui ne péche que par inadvertance, par ignorance, ou par foibleſſe?

Non, ce n'eſt pas une cruauté, mais plutôt une maniére de pitié & de tendreſſe, que de punir ainſi les fautes des jeunes gens : *In hâc re crudelem eſſe, genus quoddam pietatis eſt* : Penſée ingénieuſe d'un grand Docteur, (*a*) que l'on peut ici adop-

(*a*) Saint Jerôme.

ter avec raiſon. Oui, l'on peut dire dans la vérité; que la ſévérité eſt, en ce fait, une vraie pitié, & que ce qui ſemble cruauté, eſt au fond une véritable compaſſion. Car en quoi conſiſte la véritable compaſſion, la vraie pitié ? Elle conſiſte, ſans doute, à prendre part aux maux du prochain, à y être ſenſible, & à faire ſes efforts pour les éloigner de ceux qui ſont l'objet de notre tendreſſe. Or, qui prend plus de part aux maux véritables du prochain ? Qui eſt-ce qui s'efforce davantage de les éloigner de lui, que le ſupérieur qui punit ſes inférieurs, qu'un pere qui châtie ſon enfant, qu'un maître qui corrige ſes diſciples, dans des vûes de charité & de prudence ? Ce pere, ce maître, ce ſupérieur, s'ils n'étoient pas ſenſibles aux maux

& aux vices de leurs inférieurs, ils les laiſſeroient en repos, ils ne leur diroient rien : ils regarderoient leur état fâcheux avec des yeux d'indifférence, ainſi que nous voyons, qu'il ſe pratique tous les jours à l'égard de ceux avec qui l'on n'a pas de la ſociété & de la liaiſon. Puiſqu'ils ne les laiſſent donc pas vivre en repos, & à leur gré dans leurs défauts & leurs imperfections ; c'eſt une marque ſûre & nullement équivoque, qu'ils les aiment, & qu'ils prennent part aux maux de même qu'aux biens qui les regardent. D'ailleurs en les puniſſant & en les châtiant ainſi, ils prennent le moyen le plus efficace, & la plus courte voye, pour bannir de leur cœur, de leur eſprit, de leurs maniéres les défauts, les vices & les imperfections qui commencent

à y paroître, & qui ſans cela y croîtroient, s'y fortifieroient, y regneroient dans la ſuite, avec empire & en paix.

Mais, dira cette mere tendre, ce pere foible & trop compatiſſant, je ne puis me réſoudre à frapper, à châtier ſenſiblement : ma tendreſſe en ſouffre trop ; je ne ſçaurois me faire cette violence ; je ne puis point gagner ſur moi d'appéſantir ma main ſur mes foibles & jeunes enfans.

Parens trop tendres, foibles & ſans cœur, où eſt donc la raiſon ? Où eſt la force d'eſprit ? où eſt le courage mâle ? Vous ne pouvez pas châtier, dites-vous ; dites plutôt que vous ne le voulez pas : car quand on veut, & que l'on veut bien, on opére, on fait, on exécute ſon deſſein ; ſur-tout lorſque les ob-

ſtacles ne ſont pas inſurmontables, & d'une exceſſive difficulté. Parens, à qui je parle, rappellez vos forces, contenez votre tendreſſe, dans l'enceinte d'une juſte ſévérité; châtiez par un effort, & par un principe de raiſon. Et ſi vous ne pouvez vous défendre de verſer des larmes en châtiant; ſouvenez-vous, qu'il vaut beaucoup mieux pleurer avec vos enfans, en les puniſſant, que de répandre dans la ſuite, pour avoir manqué de le faire, des torrens de larmes, dont la ſource funeſte ſoit leur déréglement & leur mauvaiſe vie.

Etes-vous riches? ayez des précepteurs, ou des gouvernantes, ſelon le ſexe & la qualité de vos enfans. Choiſiſſez des perſonnes d'eſprit, de capacité, de vertu, qui ayent de la force

& de la fermeté, afin qu'elles puiſſent ſuppléer à votre défaut de ſévérité & de courage. Afin qu'elles corrigent, ce qu'il faut corriger ; qu'elles puniſſent, ce qu'il faut punir ; & qu'elles arrêtent le cours d'un petit & jeune mal, qui étant flatté pourroit devenir dans la ſuite un grand mal, un vieux mal, un mal incurable.

Du reſte, les châtimens des enfans ne doivent pas être à l'égard de tous, de la même nature. Le ſel de la prudence eſt ici néceſſaire. Il faut punir bien différemment les enfans des grands, & les enfans des petits. Les enfans des princes, & les enfans des ſujets. Les enfans des nobles, & les enfans des roturiers. Les arrêts, la priſon honnête, une chiquenaude, pour m'expri-

mer ainſi, ſuffiſent à l'égard des premiers ; à l'égard des autres, la ferule, la verge, le fouet, peuvent utilement être employez.

Dans le champ du jeune homme, il ne faut pas ſe contenter de travailler pour en ôter les pierres & les épines ; les plantes & les arbriſſeaux, qui ne produiſent que des fruits mauvais & ſauvages ; il faut encore s'étudier à y planter de bons arbres, de bonnes & utiles plantes, de fleurs belles & agréables. Parlons ſans figure ; il faut après avoir retranché les vices & les défauts de ſes éleves, leur donner du goût pour les vertus ; leur inſpirer l'amour du bien ; les tourner du côté du Ciel ; en un mot, il faut ne rien oublier pour leur donner une bonne & chrétienne Education. De ne

point donner aux enfans une vicieuſe & mauvaiſe Education ; c'eſt le premier devoir du pere, ou du maître qui éleve : de leur en donner une bonne, ſainte & pieuſe, c'eſt le deuxiéme & le dernier devoir des parens & des maîtres : *Declina à malo, & fac bonum* : Deux grandes maximes de la morale Chrétienne, qui ont un rapport eſſentiel, une liaiſon étroite entr'elles : Evitez le mal, & faites le bien : Fuyez le péché, & pratiquez la vertu ; ces deux objets ſont néceſſaires. Il en eſt de même à l'égard de l'Education. On doit d'abord ſouverainement éviter d'inſpirer aux jeunes gens le vice, ou de le fomenter & le maintenir chez eux : conſéquemment il faut avec zéle prendre garde de ne pas leur donner une mauvaiſe Education. Il ne faut pas s'arrêter

rêter là pour remplir en entier ſon devoir, il faut au ſurplus s'efforcer de donner aux enfans commis à nos ſoins une ſainte & bonne Education, en jettant ſans ceſſe dans leur cœur le bon grain de la parole édifiante, en les portant inceſſamment au bien, en leur inſpirant fréquemment des maximes Chrétiennes puiſées dans le Livre divin du ſaint Evangile, dans les Livres ſacrez de la Bible, dans les Ouvrages des Saints Peres, plutôt que dans les Ecrits d'un Séneque, d'un Socrate, d'un Platon, où la vertu & les maximes morales ſe trouvent quelquefois de compagnie avec des préjugez payens, avec des idées de pure poſſibilité, avec des opinions fauſſes & erronnées. Ce qui eſt cependant bon, droit & raiſonnable chez les anciens, n'eſt pas

à mépriſer ; on peut au-deſſous des maximes & des leçons divines des Ecritures, en placer quelques-unes de leur façon ; cet emprunt eſt permis, il peut être utile ; il enrichit la mémoire, il peut influer au bien, fortifier dans la vertu, maintenir dans le devoir.

Reprenons ces penſées ; & diſons, que pour réuſſir efficacement dans le deſſein où l'on eſt de donner une bonne & chrétienne Education à ſes éleves, il faut uſer de deux grands moyens ; l'un eſt, l'inſtruction ; l'autre, le bon exemple. Par l'organe de la parole, on dirige, on montre le bien, on éclaire. Par l'efficacité du pieux exemple, on anime, on échauffe, on entraîne au bien & à la vertu, ſur-tout les jeunes gens, qui ſont naturellement portez à imiter & à ſuivre.

L'Inſtruction.

Il faut donner aux jeunes gens des inſtructions fréquentes, il faut ſouvent leur inculquer les mêmes vérités. Il faut ſouvent avec eux, comme l'on dit, battre le fer ; tantôt par occaſion, & comme par ricochet ; tantôt par des exhortations plus ſuivies, plus amples & plus expreſſes. Les inſtructions d'occaſion, de hazard, nullement méditées, ſont d'ordinaire mieux reçûes & mieux retenues par les jeunes gens, qui n'écoutent pas toujours avec beaucoup d'attention ce qu'on dit de préparé & de ſuivi : & qui d'ailleurs ſe tiennent ſouvent en garde contre les inſtructions en forme ; tandis que celles qu'on ne leur donne que par occaſion, entrent plus aiſément dans leur cœur, & font

dans leur mémoire une impreſſion plus vive & plus forte. Ces deux maniéres d'inſtructions ſont bonnes, chacune dans ſon eſpéce & dans ſon tems. Il faut les employer tour à tour, & ne point ſe laſſer.

Rien de plus pernicieux que les maximes fauſſes & mauvaiſes ; elles contribuent à mille maux. Ce ſont des ſources amères, de pépinieres fatales d'une infinité de fautes, de vices, de péchez. Malheureux l'homme, dont l'eſprit eſt imbu de pareilles maximes. Doublement malheureuſes les perſonnes qui les ſément, & qui les inſpirent ; elles offenſent Dieu, & elles le font offenſer. Elles ſont coupables par elles-mêmes, & elles le ſont par autrui : Quel compte à rendre au ſouverain Juge ! Quelle attention ne doit-on pas avoir,

dans quelle circonſpection ne doit-on pas être, pour ne pas inſpirer aux jeunes gens des maximes fauſſes, en fait de doctrine ou de mœurs; de maximes erronnées, ou qui tendent au mal?

Mais par la loi des contraires, rien n'eſt mieux que de faire couler dans l'eſprit du jeune homme des maximes ſaintes, chrétiennes & droites. Par-là on enrichit ſa mémoire; on éclaire ſon eſprit; on dirige ſa conduite; on redreſſe ſes pas; on ſanctifie ſon ame, & l'on tourne ſon cœur du côté du bien & de la droiture. Une terre nouvellement défrichée, ſemée de pur froment, donne à ſon maître une bonne & précieuſe recolte. Le jeune homme qui eſt pénétré de bonnes & droites maximes, portera dans la

ſuite d'excellens fruits de piété, de ſoumiſſion, de douceur, de clémence, de bonté, de charité, de compaſſion & de tendreſſe pour les malheureux. Quelle conſolation ! quelle joie pour les parens & pour les maîtres, qui ont élevé de telles perſonnes, lorſqu'ils les voyent porter à foiſon des fruits d'immortalité !

Les Maximes moëleuſes de feu Monſieur le Comte de Château-Vieux, dont Monſieur le Commandeur a eu la bonté de nous faire la lecture peu de tems après ſa mort, pourroient utilement être inſpirées aux jeunes gens, & à toutes ſortes de perſonnes. Les bornes d'une Converſation ne me permettent pas d'entrer dans un grand détail en fait de maximes bonnes & mauvaiſes ; il ſeroit pourtant bon de

connoître les unes & les autres : les bonnes, pour les ſuivre, les mauvaiſes, pour s'en éloigner. Je vais en dire deux mots à la volée.

L'eſprit du monde a mis au jour une infinité de maximes fauſſes & pernicieuſes, que les parens mondains n'enſeignent que trop aux enfans que le Ciel leur a donné, & qu'ils donnent eux-mêmes à l'ennemi du Ciel, en leur inculquant ſans ceſſe les maximes qui ſont de ſon goût & de ſon invention.

„ Amaſſez du bien à quelque „ prix que ce ſoit. Sortez de la „ pouſſiere, élevez-vous. Van- „ gez avec éclat ou ſourdement, „ ſelon que vous le pourrez, les „ injures & les mépris. Couron- „ nez-vous de roſes, jouiſſez „ des plaiſirs de la vie. Paroiſ- „ ſez, jouez, brillez. Suivez les

„ modes (ſouvent très-indécen-
„ tes). Fuyez tout ce qui ſent
„ le dévotiſme. Voilà le précis
„ des maximes mondaines. Mal-
„ heur à qui les enſeigne, mal-
„ heur à qui les ſuit.

Mais heureux ceux qui par des leçons réïtérées, tranſmettent à leur jeune poſterité les maximes ſaintes du Chriſtianiſme & de la vraie piété. Ah! qu'ils ſont louables de dire ſans ceſſe à ces jeunes enfans :

„ Adorez Dieu, anéantiſſez-
„ vous en ſa préſence, aimez-le
„ de grand cœur & ſans réſer-
„ ve. Rempliſſez toute la Loi.
„ Evitez tous les péchez. Ache-
„ tez au prix du bon emploi du
„ tems, l'Éternité céleſte & bien-
„ heureuſe. Allez au-devant de
„ la mort, en vous la rappellant
„ ſouvent en idée, & vivez d'u-
„ ne maniére qui puiſſe vous
„ procurer

„ procurer de la joie & de la
„ tranquilité, lorſqu'elle ſera en-
„ fin arrivée chez vous. Ne vous
„ vengez point, crainte de dé-
„ plaire à Dieu, qui vous ven-
„ gera dans ſon tems: ou ſi vous
„ voulez vous venger, faites le à
„ la façon des Saints, en faiſant
„ du bien à ceux qui vous font
„ du mal Tout eſt vanité dans ce
„ monde, dit le Sage; (*a*) ſi
„ nous exceptons l'amour & le
„ ſervice de Dieu, ajoute un cé-
„ lébre & pieux Auteur. (*b*) La
„ beauté du corps eſt une roſe
„ qui brille le matin, qui ſe fane
„ à midi, & qui le ſoir n'eſt plus
„ rien. C'eſt à la beauté de l'a-
„ me qui dure & qui plaît tou-
„ jours, qu'il faut s'attacher. Soyez
„ droits; ſoyez honnêtes gens;

(*a*) *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Eccl. 1. 1.

(*b*) *Thomas à Kempis.* L. 1. c. 1.

„ aimez la juſtice; exercez la cha-
„ rité. Telles ſont les maximes
„ ſaintes & chrétiennes, qu'il eſt
„ bon, qu'il eſt important d'in-
„ culquer ſouvent aux jeunes
„ gens. Ils ſont Chrétiens, ne faut-
„ il pas leur parler en Chrétien?
„ La Foi l'exige, & la raiſon ne
„ s'y oppoſe pas.

Encore deux penſées ſur le ſujet de l'inſtruction qu'on doit aux enfans.

L'animal brute n'agit que par le poids de l'inclination, ou par les impreſſions de la violence. Mais l'être raiſonnable, ſe porte aux objets par la force, & par les lumiéres de la raiſon; de-là l'uſage parmi les hommes, de s'exciter, de s'exhorter les uns les autres, à certains deſſeins; & cela par des vûes de recompenſe, de devoir, de plaiſir, d'interêt; ce qui ne ſe pratique nullement

à l'egard des animaux privez de la raiſon. Quelle conſéquence de ce principe ? Qu'on ne doit point élever les jeunes hommes, comme les jeunes animaux, toûjours la verge à la main, le bras levé, le feu dans les yeux, les menaces dans la bouche ; mais qu'il faut leur parler raiſon ; les exhorter au bien, par des motifs raiſonnables ; les exciter à la vertu par des vûës de dévoir, de piété, de récompenſe : les faire agir humainement & volontiers, en hommes libres, & non point en eſclaves. La verge ſeule ne fait pas agir, & marcher l'animal raiſonnable : quelque jeune quil ſoit, il faut quelque choſe de plus : l'exhortation, l'inſtruction ; la direction, la propoſition des motifs : le tout cependant proportionnément à la capacité, à l'eſprit, & à l'âge des enfans.

commis à nos ſoins. En deux mots, l'inſtrument de la langue, & celui de la verge, étant joints enſemble, & agiſſant de concert, operent des merveilles à l'egard des jeunes éleves.

Il eſt aiſé & tout naturel de montrer à des voyageurs, qui courent riſque de s'égarer, le droit chemin qui conduit à leur terme: il eſt de même trés facile, & trés naturel, de montrer aux jeunés gens qui pourroient ſe perdre, le chemin de la vertu, la route du bien, la voye qui conduit au Ciel, & au vrai bonheur. Quoi de plus aiſé, que de dire, que de montrer, que d'exhorter! Mais plus la choſe eſt aiſée, plus l'on ſera coupable & digne de châtiment, ſi on vient à la negliger, & à l'omettre.

Le bon exemple.

Le difficile n'eſt pas d'inſtruire

& d'indiquer le chemin : le malaiſé conſiſte à faire ce que l'on dit ; à marcher ſoi-même le premier ; c'eſt là le grand nœud de la difficulté : C'eſt-là où ſe trouve la peine, & c'eſt auſſi là l'écueil ou échouent tant de beaux diſeurs pareſſeux, dont on peut dire ce que le Sauveur divin diſoit des Phariſiens : *Dicunt, & non faciunt*, (*a*) ils parlent bien ; mais ils opérent mal : Leurs œuvres ne répondent pas à leurs diſcours, leurs actions ſont fort différentes de leurs paroles : Or, c'eſt ce qu'il faut ſouverainement éviter en fait d'Education. Car ſi l'on veut efficacement y réuſſir, & former véritablement au bien les jeunes gens ; il faut ſe réſoudre à les inſtruire d'exemples, à les enſeigner d'actions, auſſi-bien que de paroles ; à mar-

(*a*) S. Math. Cap. 22. 3.

cher devant eux, & à combattre à leur tête l'ennemi du bien & de la vertu : ſans quoi on ne fera rien, on perdra ſes peines, & l'on ne réuſſira nullement. On aura beau dire aux jeunes gens : Soyez chaſtes, ſoyez modeſtes, ſoyez tempérans, ſoyez humbles, ſoyez doux, pardonnez les injures, oubliez les affronts, ſoyez laborieux, fuyez l'oiſiveté, rempliſſez vos devoirs ; ils n'en feront rien, ou du moins très-peu, s'ils remarquent dans leurs maîtres, ou dans leurs parens les vices contraires aux vertus qu'ils leur prêchent. JESUS-CHRIST le modéle des maîtres, le Maître ſouverain des hommes, étant ſur la terre, commença par faire, par exécuter ; enſuite il donna ſes divines Leçons. (a) C'eſt

(a) *Cœpit Jeſus facere, & docere.* Act. 1. 1.

ce que les perſonnes deſtinées à enſeigner les ſciences & les vertus doivent faire. Il faut qu'ils ſondent le gué, qu'ils faſſent la trace, qu'ils peignent ſur le tableau de leur vie les vertus. & les perfections qu'ils déſirent voir, & établir dans leurs éleves: au moyen de quoi leurs vûes ſeront remplies.

Rien ne tient contre le bon exemple; tôt ou tard, il opére; il entraîne, il anime au bien. Le bon exemple parle un langage qui va droit au cœur; & ce langage ne renferme pas des termes & des paroles; mais des traits, des impreſſions, dont la force anime & tourne le cœur du bon côté, avec une ſuavité & une douceur qu'on peut ſentir, mais qu'on ne peut exprimer. Les paroles, dit-on, remuent, mais le bon exemple

entraîne. (*a*) La voye de l'inſtruction, dit un Ancien, conduit à la vertu, mais le chemin eſt long; la route du bon exemple y mene droit & bien-tôt. (*b*) Mais le mauvais exemple.... Ciel ! de quels maux n'eſt-il pas le funeſte pere ? Comme un vent impétueux, il pouſſe vivement au mal. Il entraîne efficacement, ſur-tout les jeunes cœurs, vers le vice. Il fait des opérations d'enfer dans un jour; plus que les diſcours les plus éloquens ne feroient d'impreſſions pieuſes dans un mois. En vérité, en vérité le mauvais exemple eſt une peſte & un poiſon infiniment à craindre. Le bon exemple au contraire eſt la ſource d'une infinité de biens,

(*a*) *Verbo movent, exempla trahunt.* Seneq.

(*b*) *Breve iter per exempla, longum per præcepta.* Id.

& il eſt d'une odeur auſſi agréable que ſalutaire.

Après avoir parlé de la ſorte, le Pere Romain ſe tût, & il parut rougir un peu. Madame la Marquiſe lui en demanda la cauſe ; c'eſt, répondit-il, que je ſuis honteux d'avoir tant parlé en préſence de mes maîtres ; & d'avoir ſi long-tems, comme l'on dit, tenu le bureau, dans une Aſſemblée où chacun pourroit ſi bien dire, & ſe faire attentivement écouter. Si vous n'avez pas d'autres raiſons, mon Révérend Pere, reprit la Marquiſe, ceſſez de rougir : Quand on dit bien, on n'eſt point ennuyeux ; & quand on eſt prié de parler, on ne doit point ſe repentir de l'avoir fait.

Loin d'être ennuyé de vous entendre, mon Révérend Pere, reprit pour lors Monſieur de Ri-

chemont, nous ſouhaiterions être encore vos auditeurs ; la matiére de l'Education vous convient par merveille : S'il agréoit à votre Révérence de continuer à nous entretenir ſur l'Education, & ſinguliérement ſur la belle Education, dont vous nous avez fait eſpérer que vous nous parleriez, nous vous ſerions bien obligez. Je parle au nom de tous, parce que je penſe que toute l'Aſſemblée eſt de mon ſentiment, & que ces Dames & ces Meſſieurs n'ont pas là-deſſus d'autres déſirs que moi. Monſieur le Commandeur, dit alors le Pere Romain, je parlerai puiſqu'on le ſouhaite ; mais ce ne ſera, s'il vous plaît, qu'à mon tour. J'aime à écouter, & il ne me convient pas de parler toujours, & de prendre un air de maître dans une Aſ-

ſemblée, où je dois me reconnoître le plus petit. Hé bien, Pere Romain, reprit Madame la Marquiſe, on fera ſelon vos vœux ; mais commencez toujours, il eſt bienſéant que vous entamiez un ſujet, tel qu'eſt celui de la belle Education ; vous en avez ouvert l'idée au commencement, & dans votre Ordre on ſe pique de donner aux jeunes gens une Education belle, polie & honnête, ſur le fondement toutefois de l'Education pieuſe & chrétienne. On veut que je parle le premier, dit le Pere, j'y conſens, puiſqu'on l'ordonne ; la déférence eſt une vertu qui plaît, & qui prend ſa ſource dans la charité & le ſçavoir vivre.

La belle Education eſt digne d'un enfant de qualité & de bonne famille : elle peut même convenir

à toute ſorte de jeunes gens de quelque extraction, & de quelque origine qu'ils puiſſent être.

La belle Education eſt la maîtreſſe des politeſſes & des belles maniéres ; elle eſt la ſource de mille petits ruiſſeaux agréables ; elle produit mille bons effets ; elle eſt d'un prix ſupérieur. Les plus précieuſes pierres des régions éloignées ne ſont pas à beaucoup près d'une égale valeur : ſi elle étoit connue de bien des gens qui la négligent, elle ſeroit l'objet de leur zéle ; ils n'oublieroient rien pour la procurer à ceux qui ont droit de leur demander, & leur pain & leur Education.

L'Education bonne & pieuſe fait l'homme bon & vrai Chrétien : l'Education belle & honnête fait l'homme agréable, poli & cultivé. Si l'Education

chrétienne rend l'arbre ſain, droit & bon. La belle Education rend l'arbre beau, agréable & bien taillé. La premiere, avouons-le, eſt plus eſſentielle, & d'une néceſſité plus grande: la derniere eſt plus attraïante, & d'une utilité plus ſenſible & plus marquée. L'une eſt plus importante, l'autre eſt plus charmante. L'une eſt une Lia, & l'autre une Rachel. Ce ſont deux ſœurs d'un vrai mérite, chacune dans ſon eſpéce : le point à déſirer conſiſte à les faire habiter ſous le même toit, je veux dire, à les réunir dans la même perſonne, à les procurer au même ſujet.

Vous penſez & vous parlez juſte, mon Révérend Pere, dit alors Madame de Saint-Evremont, ces deux genres d'Education ſont fort bons ; ils ſont à

ſouhaiter ; ils ſont à procurer, à quelque prix que ce ſoit, aux jeunes gens qui dépendent de nous ; les richeſſes ne doivent point ici être épargnées, non plus que les ſoins. Rien ne convient mieux qu'une bonne & chrétienne Education : mais rien ne ſied mieux auſſi qu'une Education belle & parfaite : s'il falloit choiſir pour jouir de l'une à l'excluſion de l'autre, je préfererois la premiere, en gémiſſant de me voir privée de la deuxiéme.

Monſieur le Baron, s'écria dans cet inſtant Madame la Marquiſe, que penſez-vous de la belle Education ? Dites-nous-en quelque choſe : je ſuis en goût de vous entendre, honorez-nous de quelques-unes de vos réflexions. Madame, dit alors le Baron, la belle Education polit au

même tems & le corps & l'eſprit de l'homme. Les maniéres, les mouvemens, les geſtes du corps, ſe réglent & ſe poliſſent par le moyen de la belle Education ; ainſi que les ſentimens, les vœux & les mœurs ſe dirigent & ſe rectifient par la voye d'une Education ſainte & pieuſe : les penſées, les paroles, les diſcours ſe reſſentent de la belle & honnête Education ; de même que les ouvrages d'eſprit, & les deſſeins différens que l'on forme dans le cours de la vie. C'eſt la belle Education qui donne un certain air d'aiſance, un certain fonds de politeſſe, une certaine facilité à ſe montrer ; à faire la converſation ; à entrer chez les Grands ; à accueillir les petits, ou les égaux. C'eſt l'Education honnête, belle & parfaite qui enrichit l'eſ-

prit des beaux Arts & des Belles-Lettres, de la connoiſſance des Langues. C'eſt par ſon organe que la mémoire ſe remplit d'idées utiles, agréables & dignes d'un honnête-homme. Les penſées ingénieuſes des Auteurs modernes, de même que les belles penſées des Anciens; les riches expreſſions, les termes du beau langage, les tours de phraſe heureux & du bon goût, paſſent, ſi l'on peut parler ainſi, par les mains de la belle Education, pour parvenir juſqu'à nous? Enfin la belle Education eſt une pépiniére fertile de mille ſortes de fruits bons au goût, agréables à la vûe, & très propres à exciter le zéle des parens, & à ranimer l'attention des maîtres, afin de procurer ce grand bien à leurs tendres & jeunes éleves.

J'ai

J'ai eu l'honneur de vous entendre avec bien du plaiſir, dit pour lors Madame la Marquiſe, à Monſieur le Baron ; mais je ne ſuis pas encore ſatisfaite en entier. Je voudrois ſçavoir par votre moyen dans quel endroit du monde, dans quelle maiſon réguliére, je pourrois envoyer mes trois fils, le Marquis, le Chevalier, & mon jeune Abbé, pour y être bien élevés.

Madame, reprit Monſieur de Roque-Pertuis, je penſe que vous ne ſçauriez prendre un meilleur parti, pour procurer à vos jeunes Meſſieurs une bonne & belle Education, que de les envoyer à Paris, au College de Louis le Grand. Cette maiſon eſt fameuſe. L'Education que les Révérends Peres Jeſuites y donnent aux jeunes gens, qu'on y envoie de toutes les Provinces

du Royaume, eſt non-ſeulement bonne, pieuſe & chrétienne; mais belle, ſçavante & polie. Des millions de témoins pourroient appuyer ce que j'avance; & ſi j'oſois le dire, mon aîné le Baron en eſt une preuve ſenſible : mais je dois me taire ſur ſon compte, je ſuis ſon pere. Chez les Révérends Peres de la Compagnie de Jeſus on cultive l'eſprit & le corps, on a ſoin du cœur, on régle la conduite, on eſt dans ces penſions fameuſes à l'abri des occaſions, au milieu des bons exemples, & ſous les yeux de pluſieurs ſurveillans. L'on ne ſçauroit mieux faire que de confier le précieux dépôt de ſes enfans à ces ſçavans & pieux Religieux.

Après que Monſieur votre fils l'Eccleſiaſtique aura achevé ſes claſſes, & le cours de ſa Rhe-

torique, ſi Madame vouloit m'en croire, elle le mettroit en penſion chez les Meſſieurs de ſaint Sulpice. Ce ſont des ſaints Prêtres, des gens d'eſprit, des gens polis & bien élevés : tout le monde admire leur mérite, leur vie intérieure, leur exacte régularité : ils forment parfaitement les Eccleſiaſtiques dans leur état. Heureux ceux qui ſont façonnés par de ſi bonnes mains ! ils s'en reſſentiront dans tout le cours de leur vie.

Je vous rends mille graces, Monſieur le Baron, dit alors Madame la Marquiſe, de tous vos bons avis ; je les exécuterai avec autant de zéle que je les ai ouis avec plaiſir.

Dans ce moment Monſieur le Commandeur prit la parole ; & il dit, que ſi l'Aſſemblée le trouvoit bon, il nous feroit part

d'un petit manuſcrit qu'il avoit trouvé parmi les papiers de feu Monſieur ſon pere : dans lequel il eſt parlé de bien des choſes, qui peuvent ſervir à former un jeune homme, & ſelon le Chriſtianiſme, & ſelon l'honnêteté. Nous lui répondimes avec politeſſe ; il nous paya de retour, & il nous lût avec grace d'un bout à l'autre cet écrit. Le voici, mon cher Théophile, tel qu'il fut lû. Ce n'eſt, à le bien dire, qu'un répertoire de pluſieurs endroits de l'Ecriture, de pluſieurs paſſages des Peres, & de quelques Auteurs anciens & modernes, qui peuvent ſervir à former les jeunes gens.

L'Ecriture.

„ Heureux l'homme qui craint le Seigneur, il ſera plein d'ardeur

pour l'obſervation de ſa Loi. Pſal. 111. 1. »

„ Le Juſte ſera à jamais en vénération. *Pſal.* 111. 6. "

„ Les hommes de plaiſir coulent leurs jours dans la jouiſſance des aiſes & des voluptés de la vie ; mais, ô malheur ! ils ſe voyent (*a*) dans un inſtant précipités dans les abîmes infernaux. *Job.* 27. 13. "

„ O mort, que ton ſouvenir eſt amer à l'homme qui met ſon plaiſir & ſa félicité dans ſes richeſſes ! *Eccl.* 41. 1. "

„ Souvenez-vous de vos fins dernieres, & vous ne pécherez jamais. *Eccl.* 7. 39. "

(*a*) On n'a pas trouvé à propos de citer les paſſages de l'Ecriture en Latin, à raiſon de leur multiplicité, & parce qu'il eſt aiſé de les trouver dans la ſource, qui eſt la ſainte Bible, Livre commun, ſur-tout parmi les perſonnes qui entendent la Langue Latine.

„ N'oubliez rien pour pouvoir jouir du don ſublime de la Sageſſe, parce qu'il vaut mieux que tout l'or, & que toutes les richeſſes de l'univers. *Prov.* 16. 16. "

„ On rachete ſes iniquitez par les œuvres de charité & de juſtice : & c'eſt la crainte du Seigneur qui nous fait fuir le mal. *Prov.* 16. 6. "

„ Si l'on déſire la vie éternelle, ſi l'on ſouhaite entrer dans le grand jour de l'éternité bienheureuſe ; il faut abſolument prendre le parti de ne point médire, de ne point mentir, de ne point ſe livrer à l'eſprit d'hipocriſie ; il faut éviter le mal & opérer le bien. Il faut chercher la paix avec empreſſement & avec ardeur. *Pſal.* 33. "

„ Bienheureux ſont ceux qui ont l'eſprit doux, car ils auront

la terre pour héritage. *Math.* 5. 4. La terre des vivans, diſent les Peres. "

„ Bienheureux ſont ceux qui ayant le cœur porté à la compaſſion & à la miſéricorde, exercent cette aimable vertu; parce qu'ils ſeront l'objet des miſéricordes du Seigneur. *Math.* 5. 7. "

„ Bienheureux ſont ceux qui ſe conſervent dans l'innocence, & dont le cœur eſt pur; parce qu'ils auront le bonheur de voir & de contempler Dieu. *Math.* 5. 8. "

„ Le Royaume des Cieux ſouffre violence; (*a*) & il n'eſt que les violens qui en faſſent la conquête. *Math.* 11. 12. "

„ Que ſerviroit il à un hom-

(*a*) Violence, qui n'eſt autre choſe, qu'une réſiſtance forte & courageuſe aux vices & aux paſſions.

me de gagner tout le monde, s'il venoit malheureuſement à perdre ſon ame ? *Math.* 16. 26. "

„ Si quelqu'un déſire me ſuivre, qu'il renonce à ſoi-même, qu'il porte ſa croix, & qu'il marche ſur mes pas. *Math.* 16. "

„ Celui qui s'humilie ſera élevé, & celui qui s'éleve ſera humilié. *Math.* 14. 11. "

„ Soit que vous mangiez, ſoit que vous buviez, ſoit que vous faſſiez quelqu'autre choſe, faites tout en vûe de Dieu & pour ſa gloire. 1. *Cor.* 10. 31. "

„ Rendez à chacun l'honneur qui lui eſt dû : aimez vos freres : craignez Dieu : reſpectez le Roi. 1. *Petr.* 1. 17. "

„ Saluez-vous les uns les autres par le ſaint baiſer. La grace ſoit avec vous qui êtes en Jeſus-Chriſt. 1. *Petr.* 5. 13. "

„ Sortez

„ Sortez de Babylone, mon peuple, afin que vous ne participiez point à ſes crimes, & que vous ne ſoyez point frappez de ſes playes. (*a*) *Apoc.* 18. 4. “

„ Heureux ſont ceux qui meurent dans le Seigneur ; déſormais, dit l'Eſprit ſaint, ils ſe repoſeront de leurs travaux, car leurs œuvres les ſuivent. *Apoc.* 14. 13. “

„ Que celui qui eſt juſte ſe juſtifie encore, & que celui qui eſt ſaint ſe ſanctifie toujours plus. *Apoc.* 22. 11. “

„ Heureux ceux qui lavent leurs robes dans le ſang de l'Agneau, afin qu'ils ayent pouvoir de jouir de l'arbre de vie, & qu'ils entrent dans la Ville par les portes. *Apoc.* 22. 14. “

(*a*) On doit éviter compagnie des méchans.

Les Peres de l'Egliſe.

* „ Le ſouvenir de Dieu bannit tous les vices. *Saint Jerôme.* (*a*) "

„ Si les peines & les travaux nous effrayent, que la récompenſe qui y eſt attachée nous anime. *S. Bernard.* (*b*) "

„ Pour un moment de plaiſir; une éternité de ſupplices. Saint *Chryſoſt.* (*c*) "

„ On ne ſçauroit trop prendre de ſûreté, quand il s'agit de l'éternité. *S. Greg.* (*d*) "

„ Celui qui vous a formé en

* Si on cite au bas de la page le latin des paſſages des Peres ; c'eſt que leurs Ecrits ne ſont pas communs, & que le nombre de ces paſſages n'eſt pas bien grand.

(*a*) *Memoria Dei excludit omnia flagitia.*

(*b*) *Si labor terret ; merces invitet.*

(*c*) *Momentanum quod delectat, æternum quod cruciat.*

(*d*) *Nulla ſatis magna ſecuritas, ubi periclitatur æternitas.*

entier, veut que vous vous donniez à lui, & que vous l'aimiez ſans réſerve. *S. Aug.* (*a*) "

„ Celui qui ſe plaît en Dieu, plaît ſûrement à Dieu. *S. Aug.* (*b*) "

„ Nous aimons, nous eſtimons toutes les bagatelles du monde ; il n'y a que Dieu qui nous ſoit indifférent, & que nous comptions pour rien. *Salvien.* (*c*) "

„ Quiconque ſera chargé de tréſors, & enflé d'honneur, ne pourra paſſer par la voye étroite du Royaume de Dieu ; non plus qu'une bête de ſomme fort chargée & fort embarraſſée de ſa charge, ne peut point paſſer par un petit chemin étroit &

(*a*) *Totum te exigit, qui totum te fecit.*

(*b*) *Ille placet Deo, cui placet Deus.*

(*c*) *Omnia amamus, omnia colimus : ſolus nobis in comparatione omnium Deus vilis eſt.*

ſerré. *Saint Maxime.* (*a*) "

„ Le pauvre vous demande du pain, & vos chevaux mâchent l'or ſous leurs dents. *Saint Jerôme.* (*b*) "

„ Le peuple meurt de faim; cependant le diamant de votre bague pourroit ſauver la vie à tout un peuple. *Saint Jerôme.* (*c*) "

„ Vous revêtez les murailles de vos maiſons de tapiſſeries les plus ſuperbes, & vous dépouillez les hommes. *S. Amb.* (*d*) "

„ L'or brille par tout dans vos maiſons, aux murailles, aux

(*a*) *Quiſquis honoribus inflatus fuerit, & auri theſauris dilatatus tanquam onuſtum & impeditum animal, per anguſtum regni iter, tranſire non poterit.*

(*b*) *Panem poſtulat homo, & equus tuus aurum ſub dentibus mandit.*

(*c*) *Totius vitam populi poterat annuli tui gemma ſervare.*

(*d*) *Parietes veſtitis, & nudatis hominem.*

lambris, aux colomnes ; & JESUS-CHRIST tout nud meurt de faim, en la perſonne du pauvre, devant votre porte. *Saint Jerôme.* (*a*) "

Les Auteurs anciens.

„ Je ne dois pas devenir l'eſclave de mon corps ; je ſuis né pour quelque choſe de plus grand. *Seneq.* (*b*) "

„ Obſervez-vous ſur ce que vous dites des perſonnes dont vous parlez, prenez garde à qui vous le dites. *Hora.* (*c*) "

„ N'affectez pas trop de vous rendre agréable. *Martial.* (*d*) "

(*a*) *Auro parietes, auro laquearia, auro fulgent capita columnarum ; & nudus atque eſuriens ante fores noſtras Chriſtus in pauperes moritur.*

(*b*) *Ad majora natus ſum, quàm ut mancipium fiam corporis mei.*

(*c*) *Quod de quoque viro, & cui dicas ſæpe videto.* Epiſt. lib. 1. 18.

(*d*) *Cupias non placuiſſe nimis.* Lib. 6. Epigr. 20.

„ Il ne faut pas compter les hommes, mais les peſer, *Phed.* (*a*) "

„ Il ne faut pas croire légerement, ſur-tout lorſqu'on accuſe les autres. *Phed.* (*b*) "

„ Chacun à ſes défauts, mais nous ne faiſons attention qu'à ceux des autres. *Id.* (*c*) "

„ L'avare n'eſt que le gardien, & non pas le maître de ſon argent. *Id.* (*d*) "

„ La douceur, l'honnêteté eſt plus agréable & plus ſûre. *Id.* (*e*) ".

„ Promettez peu, & faites

(*a*) *Homines non numerandi, ſed ponderandi.* Fab. 6.

(*b*) *Ne ſis credulus, maximè criminatori.* Fab. lib. 3. 9.

(*c*) *Suus cuique attributus eſt error, ſed non videmus manticæ, quod in tergo eſt.* Fab. lib. 4. 9.

(*d*) *Avarus auri cuſtos, non Dominus.* Fab. lib. 4. 17.

(*e*) *Humanitas, & gratior, & tutior,* Fab. lib. 3. 14.

beaucoup. *Aut. anc.* (*a*) "

„ Dans la proſpérité ne ſoyez pas ſans crainte, ni dans l'adverſité ſans eſpoir. *Aut. anc.* (*b*) "

„ Dieu récompenſe ceux qui l'honorent. *Aut. anc.* (*c*) "

„ C'eſt être bien malheureux que de l'être durant ſa vie, encore plus après ſa mort. *Aut. anc.* (*d*) "

„ Ne vous fiez pas trop aux apparences. *Virg.* (*e*) "

„ Myſterieuſe cupidité de l'or, d'où vient que tu as tant d'empire ſur le cœur humain ? Par quelle voye as-tu ſubjugué les cœurs de tant de mortels ? (*f*) "

(*a*) *Magna ne jactes, ſed præſtes.*

(*b*) *In ſecundis time; in adverſis ſpera.*

(*c*) *Deum colenti ſtat ſua merces.*

(*d*) *Miſerrimus, qui in vitâ miſer, poſt mortem miſerior.*

(*e*) *Nimium ne crede colori.* Eclog. 11. 17.

(*f*) *Auri ſacra fames, cur tot mortalium pectora cogis ?*

„ La mort frappe ſans égard & ſans diſtinction, elle entre également dans les palais des Rois, de même que dans les cabanes des pauvres. *Hor.* (*a*) "

Les grands & les petits doivent donc l'attendre & s'y préparer.

Les Auteurs modernes.

„ Je voudrois établir cette maxime, que la pratique de la vertu eſt le meilleur expédient, pour parvenir à une aſſûrance modeſte, lorſqu'on parle & que l'on agit. *Spectat. tom.* 4. *diſc.* 18. "

Rien ne doit coûter à l'honnête-homme, lorſqu'il penſe à ſe rendre à jamais heureux. *L'Abbé Gouſſaud.* "

(*a*) *Pallida mors æqno pede pulſat; pauperum tabernas, regumque turres.* Od. lib. 1. 4.

„ L'homme conſommé ſe reconnoît à ces marques : au goût fin ; au diſcernement ; à la ſolidité du jugement ; à la docilité de la volonté ; à la circonſpection dans les paroles & dans les actions. *Gracian.* "

„ L'obéiſſance eſt le repos & la quiétude de l'eſprit ; c'eſt là proprement où il ſe délaſſe, ceux qui obéiſſent écrivent avec une régle, c'eſt pourquoi ils peuvent former la ligne droite. *M. de Palafox. Comment. ſur les Epit. de ſainte Théreſe.* "

„ L'on ſe repent rarement de parler peu, très-ſouvent de parler trop : maxime uſée & triviale, que tout le monde ſçait ; mais que tout le monde ne pratique pas. *La Bruyere.* "

„ Il eſt évident que rien n'eſt plus capable de ſoulager un pécheur chargé de la péſanteur de

ſes crimes, & fatigué de la ſervitude du monde, que de prendre le joug de JESUS-CHRIST, & de s'y ſoumettre parfaitement. *Bourdaloue. Serm. de la Sageſſe, & la douceur de la Loi chrétienne.*

„ Il faut être patient pour devenir maître de ſoi & des autres. L'impatience, qui paroît être une force & une vigueur de l'ame, n'eſt qu'une foibleſſe. *Telemaque.* "

„ On peut dire qu'après un jugement exquis, & une bonne conſcience, une imagination ſaine eſt un des plus grands biens de la vie. *Le Spect. diſc.* 10. "

„ Les grandes ames ſçavent tromper l'orgueil : Elles ſe rempliſſent de tout ce qui s'offre d'eſtimable autour d'elles ; & cette diſtraction les ſauve du péril de ſe voir trop elles-mêmes.

La Mothe-Oudard. Oraiſ. Fun. de Louis XIV. "

„ Un homme vain trouve ſon compte à dire du bien & du mal de ſoi. Un homme modeſte ne parle point de ſoi. *La Bruyere.* "

„ Arroſer trop une plante, c'eſt la faire mourir. Mettre trop d'huile dans une lampe, c'eſt vouloir l'éteindre. Notre eſprit eſt borné, il faut l'occuper & le remplir ; mais il ne faut pas le gêner, le contraindre & l'accabler. *L'Abbé Gouſſ.* "

„ Notre eſprit eſt un fermier avec lequel nous devons en bien uſer, & lui donner du tems pour nous ſatisfaire ; quand on le preſſe trop de payer, on l'accable & on le ruine. *L'Abbé Gouſſaud.* "

» Muſe, changeons de ſtyle, & quittons
la ſatyre,
C'eſt un méchant métier, que celui de mé-
dire.
A l'Auteur qui l'embraſſe, il eſt toujours
fatal,
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que
du mal;
Maint Poete aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie;
Et tel mot pour avoir réjoui le Lecteur,
A couté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.
Deſpreaux Satyre 7. «

» Tout doit tendre au bon ſens; mais
pour y parvenir,
Le chemin eſt gliſſant & pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-tôt on ſe
noye,
La raiſon pour marcher n'a ſouvent qu'une
voye. *Deſp. l'Art Poet.* «

» Aimez donc la raiſon, que toujours vos
écrits
Empruntent d'elle ſeule, & leur luſtre, &
leur prix. *Deſp. l'Art Poet.* «

» Je vous l'ai ſouvent dit, aimez qu'on
vous cenſure,

Et ſouple à la raiſon, corrigez ſans murmure. *L'Art Poet.* «

» Ecoutez tout le monde aſſidu conſultant,
Un fat quelquefois ouvre un avis important. *L'Art Poet.* «

» C'eſt au repos d'eſprit que nous aſpirons tous :
Mais ce repos heureux ſe doit chercher en nous,
Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la Ville, ainſi qu'à la Campagne,
En vain monte à cheval pour tromper ſon ennui.
Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec lui. *Deſp. Ep.* 5. «

» Ainſi donc, Philoſophe à la raiſon ſoumis,
Mes défauts déſormais ſont mes ſeuls ennemis,
C'eſt l'erreur que je fuis, c'eſt la vertu que j'aime.
Je ſonge à me connoître, & me cherche en moi-même. *Deſp. Ep.* 5. «

» Prévenons ſagement un ſi juſte malheur ;
Le jour fatal eſt proche, & vient comme un voleur ;
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'inſtant que de grace il nous donne ;
Hâtons-nous ; le tems fuit, & nous traîne avec ſoi.
Le moment où je parle eſt déja loin de moi. *Deſp.* «

C'eſt ici où Monſieur le Commandeur finit ſa lecture ; nous le remerciâmes fort de la peine qu'il avoit pris de nous la faire ; & nous louâmes à l'envi le mérite, ou plutôt le bon goût du répertoire de feu Monſieur de Richemont ſon pere : Le Pere Romain ajouta à tousnos complimens une réflexion qui parut judicieuſe ; ſçavoir, que les

jeunes gens devroient par une étude de mémoire ſe faire comme une eſpéce de répertoire intérieur & idéal ; dans lequel ils puſſent puiſer dans les occaſions, des penſées utiles & inſtructives, qui leur ſerviroient comme de rempart contre le vice, & la malhonnêteté : & qui les animeroient au bien, & à l'exercice des vertus chrétiennes & morales. Tout de ſuite Monſieur le Chevalier profita de l'avis du Révérend Pere ; il pria Monſieur ſon oncle de lui prêter le Manuſcrit qu'il venoit de lire, afin d'en faire une copie, & l'étudier par cœur, auſſi bien que par ſens, juſqu'à ce qu'il le ſçût & le poſſedât parfaitement. Vous ſentez bien, mon cher Théophile, que Monſieur de Richemont lui accorda avec un vrai & ſingulier plaiſir,

la grace qu'il lui demandoit. En lui livrant le petit répertoire pieux & moral, il lui dit tout bas : *Fac hoc, & vives.* Le Chevalier répondit sur le même ton. *Amen.*

CONVERSATION

CONVERSATION VI.

La Converſation.

M. Le COMMANDEUR.
M. le CHEVALIER.
Mad. de SAINT-EVREMONT.
Madame la MARQUISE.
MM. . . . . .

L'ABBE' AU-VRAY.

NOTRE ſixiéme Converſation, mon cher Théophile, roula ſur elle-même ; je veux dire, ſur la Converſation priſe en général. Il fut d'abord queſtion de décider un problême, qui n'eſt pas indifférent ; ſçavoir, *s'il eſt mieux de ſe taire que de parler ? Si le ſilence eſt préférable à la Converſation ?*

Madame la Marquiſe, qui avoit

propoſé le problême qui ſe décida dans notre premiere Converſation, fut priée par Monſieur le Commandeur, qui étoit l'Auteur de celui-ci, d'en donner la déciſion. Elle le fit ; mais ce ne fut qu'après certains préliminaires un peu longs, & qui ſe reſſentoient de la vivacité de ſon eſprit. Nous l'entendîmes avec plaiſir, & je ne doute nullement qu'elle ne fût très-contente de nos attentions ; ainſi que nous fûmes très-ſatisfaits nous-mêmes de ſes déciſions & de ſes penſées, dont voici les termes.

Il faut l'avouer, le ſilence renferme en ſoi de grands biens. Le ſilence eſt un fort, un rempart bien puiſſant contre les vices, ſur-tout de la médiſance, de la calomnie, de la diſſipation, des diſtractions, de la diſ-

corde, de la déſunion. Le ſilence eſt une grande reſſource pour le ſalut ; c'eſt une ſource de paix, de tranquillité, d'innocence. C'eſt l'Auteur, après l'Eſprit Saint, de mille bonnes penſées, de mille pieux ſentimens. C'eſt le gardien fidéle de cette onction ſainte, qui naît de l'oraiſon & de la contemplation des vérités céleſtes : le ſilence eſt un remede efficace, & vraiment ſpécifique contre le vice de l'impatience, de l'emportement, de la colére. C'eſt dans le ſilence, diſent les Ecritures, & dans la confiance en Dieu, que ſe trouvera votre force, votre ſoutien, votre appui. (*a*) Dans le tems que le feu de la colére eſt prêt à s'allumer, que l'aigreur de l'inquiétude veut en-

(*a*) *In ſilentio erit fortitudo veſtra.* Iſai. 30. 16.

trer dans le cœur, que l'orage des paſſions commence à s'élever, quel parti prendre? Celui du ſilence. C'eſt dans ce port tranquille, que l'on ſe verra à l'abri de l'ouragan, & des tempêtes les plus violentes. Quoiqu'on puiſſe faire pour nous irriter, & nous porter à la colére, quelques paroles choquantes de blâme & de reproches qu'on puiſſe nous dire, il faut, dit un grand Saint, prendre le parti du ſilence, & d'une prudente diſſimulation; parce que c'eſt par ce moyen, ajoute-t-il, que nous remporterons la victoire, & que Satan & tous nos ennemis ſeront vaincus. (*a*) Le ſilence a de grands charmes & de grands attraits : N'eſt-ce pas par ſes

(*a*) *Quamvis quiſque irritet, quamvis criminetur, tu ſile, tu tace, tu diſſimula, quia tacendo vinces.* S. Iſid.

doux charmes qu'il attira autrefois dans ſon ſein les Pauls, les Antoines, les Hilarions, les Pacomes, les Abrahams, les Maries Egyptiennes, les Thaïs, & une infinité d'autres Solitaitaires de l'un & de l'autre ſexe, qui dégoûtez du monde,& tremblans à la vûe des dangers qu'on y court, s'enfonçoient dans le fond des deſerts, & y épouſoient avec empreſſement une vie tranquille, ſilentieuſe & ſéparée de toute ſociété & de tout commerce avec les hommes ? N'eſt-ce pas par ſes aimables attraits, que le ſilence attire encore, de nos jours, chez lui mille pieux jeunes gens, qui ſe livrent aux loix de la diſcipline Religieuſe, dans des coins de ſolitude, où regne un ſilence preſque éternel ? Le ſilence eſt en vérité aimable, & il eſt infi-

niment avantageux à l'homme. Je ſçai qu'il eſt de diſeurs & de parleurs impitoyables dans le monde, qui ſeront aſſez oſez pour s'élever contre cette maxime conſtante ; mais pour les convaincre d'erreur, on n'a qu'à leur oppoſer l'exemple de l'Homme-Dieu, de ſa ſainte Mere, & de ſon Pere nourriſſier. Dans la ſainte Famille, ſaint Joſeph parloit peu : la ſainte Vierge parloit moins que ſaint Joſeph : & le très-ſaint Enfant JESUS parloit encore moins que Joſeph & que MARIE. C'eſt ce qui a été révelé à certains Saints. JESUS-CHRIST, le Verbe éternel, la Sageſſe incarnée, qui auroit pû dire de ſi ſaintes, de ſi ſublimes & de ſi grandes choſes ; durant l'eſpace de trente ans ; obſerva pendant tout ce tems-là un religieux & admirable ſilen-

ce ; ou s'il parloit quelquefois, c'étoit bien rarement. Dans le cours de ſes Prédications & de ſes travaux Evangeliques, il parloit ſouvent, il eſt vrai, mais ſouvent auſſi, il ſe retiroit dans des lieux ſolitaires & écartez, où il vacquoit, dans le ſilence, à la priere & à la contemplation la plus divine. (*a*) Et durant tout le cours de ſa Paſſion, quel ſilence tout admirable & tout édifiant n'obſerva-t-il pas ! Il le garda juſqu'au point que le Gouverneur Payen en fut ſaiſi d'étonnement. (*b*) Delà cette conſéquence juſte, puiſque le Rédempteur, qui eſt notre modéle parfait, a aimé & gardé ſilence ; le ſilence eſt donc aimable, il eſt donc bon & louable de

(*a*) *Erat pernoctans in oratione Dei.* Luc. 6. 12.

(*b*) *Jeſus autem tacebat.* Math. 26. 63.

l'obſerver ; les ennemis du ſilence ſont donc à blâmer, & nullement à imiter.

Que dirai-je encore en faveur du ſilence ?

C'eſt dans le ſilence que l'Eſprit Saint parle au cœur, que les retraites pieuſes ſe font utilement. Que la contemplation trouve ſa place & ſon effort. C'eſt dans le ſilence que l'on voit le fond de ſon cœur & de ſes diſpoſitions intérieures ; que l'on apperçoit le vuide, & la vanité des objets créez ; que l'on adore, que l'on aime, que l'on exalte les beautez & les miſéricordes infinies du Créateur. C'eſt le ſilence qui fait les grands Saints, qui perfectionne les imparfaits ; qui ranime les tiédes, & qui bâtit, pour ainſi parler, l'homme nouveau, ſur les briſées & les ruines du vieil homme.

me. Enfin le ſilence eſt un objet tendrement chéri par toutes les perſonnes intérieures, par tous les hommes d'oraiſon, par toutes les ames qui goûtent Dieu, & qui ont du zéle pour la pureté de leur cœur ; perſuadées que le ſilence eſt le gardien ſûr & fidéle de l'innocence.

Si le ſilence eſt utile & avantageux à l'homme ; on doit convenir qu'il lui eſt auſſi quelquefois bien funeſte. Par tout il y a des abus ; par tout il y a des écueils ; il faut les prévoir, il faut les éviter.

Le ſilence continuel eſt le pere de la mélancolie, & de cette humeur peccante, que les Médecins nomment manie, qui produit dans la machine humaine, ſi l'on peut uſer de ce terme, de ſi fâcheux & de ſi triſtes dérangemens. (Nous de-

vons excepter le pieux ſilence des Anacorétes anciens & modernes, puiſque l'onction & les lumiéres de la grace rendent cette ſorte de ſilence tout aimable, tout utile, tout avantageux.) Le ſilence mine l'eſprit; il échauffe le ſang & l'imagination; il rend l'homme quelquefois ſtupide, & comme impotent. Le ſilence eſt un voile noir qui dérobe aux yeux du public quantité de belles actions, & beaucoup de bonnes œuvres, qui auroient pû le charmer & l'édifier.

Le ſilence eſt un nuage épais qui cache les rayons & l'éclat de mille bonnes & belles penſées, qui étant miſes au jour par la Converſation, éclaireroient & fortifieroient les eſprits foibles & bornez. Le ſilence eſt la cauſe de l'impunité de bien

des crimes, de la continuation de bien des vices, de la durée de pluſieurs maux. Le ſilence n'eſt pas toujours muet, il parle quelquefois bien haut & bien mal. On fait avec raiſon l'éloge de *Lucile* ; on loue ſinguliérement ſa modeſtie & ſa pureté ; *Lyſippe*, qui en eſt jalouſe, baiſſe la vûe ; elle garde un ſilence morne ; on l'interroge, elle ne dit pas le mot ; on lui demande ſon ſentiment ſur le compte de ſa voiſine, elle n'ouvre pas la bouche : Silence malin ! qui parle bien haut, & qui fait juger témérairement & en mauvaiſe part de *Lucile*. Silence calomniateur ! puiſqu'il fait penſer mal d'une perſonne honnête & vertueuſe. En deux mots, le ſilence bien pris & bien réglé eſt très-avantageux à l'homme, ſurtout par rapport au ſalut. Le ſi-

lence déréglé & mal entendu, eſt funeſte & pernicieux aux perſonnes qui le gardent ainſi, contre les loix de la prudence, ou de la charité.

Tournons-nous maintenant du côté de la Converſation ; & voyons-en les fruits & les écueils : après quoi nous déciderons mieux à qui des deux ; je veux dire, du ſilence, ou de la Converſation, on doit donner la préférence.

La Converſation eſt inconteſtablement la ſource de mille biens ; c'eſt un arbre qui produit de bons fruits & à foiſon. N'eſt-ce pas par le moyen de la Converſation, des entretiens, de la parole, que l'homme ſçavant diſſipe les ténébres de l'ignorance de l'homme groſſier & idiot, qu'il éclaircit les doutes & les difficultez des perſonnes moins

éclairées ; qu'il enſeigne aux jeunes gens les véritez de la nature & de la grace ? N'eſt-ce pas par le moyen de la Converſation, & par la voye des entretiens, que l'ami eſſuye les larmes de ſon ami ; que le pere careſſe, reprend & éleve ſes enfans ; que l'homme d'oraiſon & de retraite ſe recrée ; que le fort ranime le foible ; que le généreux Capitaine releve le courage abatu du Soldat ; que l'homme d'induſtrie tranſmet à d'autres les loix & les délicateſſes de ſon art ? N'eſt-ce pas par le miniſtere de la parole ; que le bon ordre ſe met, & qu'il ſe maintient dans les ſociétez, & dans les Etats des Princes, que l'on ſeme le précieux grain Evangelique ; que l'on touche, & que l'on convertit les pécheurs les plus invétérez ; que l'on dirige

du côté du Ciel; que l'on conduit à la perfection les ames pieuſes; que l'on crie au loup, qui vient pour égorger & pour perdre les agneaux & les brebis du bon Paſteur; que l'on réfute l'hérétique & ſes erreurs; que l'on décrie le vice; que l'on donne du crédit à la vertu; que l'on réunit les cœurs, & les eſprits aliénez & réfroidis? N'eſt-ce pas par la voye de la Converſation, que les eſprits ſe perfectionnent & ſe poliſſent dans leurs maniéres de penſer & de s'énoncer; que l'on acquiert de nouvelles lumiéres; que l'on ſe forme un meilleur goût; que l'on réforme ſes ſentimens, & que l'on prend le plus noble & le plus innocent des plaiſirs dans l'ordre naturel? Fut-il en effet de plaiſir, ſi nous exceptons les douceurs & les ſuavités céleſtes, comparable à

celui d'une douce, ſpirituelle & honnête Converſation?

Enfin n'eſt-ce pas par le moyen de la Converſation, & par l'uſage de la parole, que mille bons projets réuſſiſſent; que cent pieux établiſſemens ſe forment & ſe maintiennent; qu'une infinité d'abus & d'inconveniens ſe déracinent; que les belles qualités, le mérite, les talens & les vertus ſont mis au jour, & reçoivent les éloges qui leur ſont dûs; & ce qui eſt beaucoup plus important, qu'on loue le très-Haut; qu'on exalte ſes aimables miſéricordes; qu'on expoſe ſes divines vengeances, & les carreaux redoutables de ſa juſtice, pour la converſion & l'amendement des impies?

Converſation humaine, faculté de parler, qui l'auroit cru, que vous euſſiez produit de ſi

pas à le blaſphémer ? Si elle ſert à conclure la paix, ne ſert-elle pas à allumer la guerre ? Si elle ſert à concilier les eſprits, ne ſert-elle pas à les aigrir ? Si elle ſert pour éteindre & terminer les procès, ne ſert-elle pas pour les intenter ? En un mot ſi la langue eſt la mere d'une infinité de biens, n'eſt-elle pas auſſi la ſource d'une infinité de maux, par l'abus & le mauvais uſage que les hommes en font contre les vûes & les deſſeins du Créateur ? Et n'eſt-ce pas, ce que l'ingénieux Eſope reconnut autrefois, lorſqu'il prépara à Xantus ſon maître deux repas qui n'étoient compoſez que de langues ? Son maître lui ordonne d'abord de lui préparer un bon repas ; Eſope ne fait ſervir que des langues ; les amis de Xantus en rient, ils s'en divertiſſent ;

Eſope ſoutient qu'il n'y a rien de meilleur que la langue, il étale ſes utilitez, il s'étend ſur tout ce qu'elle opére de biens. On lui commande de faire un mauvais repas, on croit l'embaraſſer; il ſe débaraſſe avec eſprit: Eſope ne fait préparer au Cuiſinier que des langues; & la table du Philoſophe Xantus ne ſe trouve couverte que de pareils mets. On ſe plaint, & pour toute réponſe, le fameux Eſope ne dit autre choſe; ſinon qu'il n'y avoit rien de plus mauvais que la langue, puiſqu'elle blaſphemoit, calomnioit, mentoit..... Eſope fut admiré, & ſes réflexions furent trouvées ſolides & ingénieuſes.

Il eſt tems de décider la queſtion problématique de Monſieur le Commandeur. *Le ſilence eſt-il préférable à la Conver-*

ſation ? Vaut-il mieux ſe taire que de parler ? Voilà ce qu'il nous a fait l'honneur de nous propoſer. Voici ce que nous avons le plaiſir & l'honneur de lui répondre. C'eſt toujours la Marquiſe qui parle.

Après toutes les remarques & les réflexions que je viens de faire, après tous les préliminaires que je viens d'expoſer, il me paroît que perſonne ne doit refuſer le privilege de la préférence & l'honneur du premier rang au ſilence pris dans le ſens & de la maniére qui ſuit.

Je dis donc que le ſilence d'ordinaire eſt préférable à la Converſation, & que le parti de ſe taire vaut mieux que celui de parler ; prenant les choſes par rapport au ſalut ; par rapport à l'homme conſideré en particulier, comme membre &

individu de la nature humaine : pris pour un tel Monſieur, pour une telle Dame..... Les raiſons en ont déja été ſuffiſamment expoſées dans l'éloge qu'on a fait du ſilence, on peut ſe les rappeller. Mais s'il faut y revenir, je dirai que dans le parti du ſilence l'on y offenſe moins le Seigneur ; les paſſions y ſont moins agitées ; l'eſprit y eſt plus tranquille ; le cœur y jouit d'une plus grande paix ; les remords de la conſcience y ſont plus rares ; le détachement du monde y eſt plus parfait ; l'eſprit d'oraiſon s'y nourrit mieux ; enfin l'on y devient, & plus chrétien & plus homme ; ce parti eſt donc à préférer, J'ai dit plus homme, dans la penſée de cet ancien, qui diſoit en parlant de lui-même : Toutes les fois que je me ſuis trouvé

parmi les hommes, & que j'ai converſé avec eux ; je ſuis revenu chez moi moins homme qu'auparavant : (*a*) par la loi des contraires, l'on devient plus homme, plus raiſonnable, plus élevé dans ſes penſées ; à meſure qu'on s'éloigne plus des hommes ; qu'on mene une vie plus retirée ; qu'on garde mieux le ſilence. Taiſez-vous, obſervez le ſilence, diſoit encore un Ancien, à moins que ce que vous voulez dire ne vaille mieux que le ſilence même. D'où l'on peut inférer, que cet ancien Philoſophe panchoit du côté du ſilence, & qu'il le préféroit d'ordinaire à la Converſation. Ce Philoſophe penſoit juſte, & ſa préférence étoit bien placée.

(*a*) *Quoties inter homines fui, minor homo redii.* A Kempis. Lib. 1. c. 20. Citi Veetrem. quemd

Je ſuis fort de votre avis, Madame, s'écria Monſieur le Commandeur, & je penſe en ce point comme ces Anciens. Il eſt vrai que dans ma petite jeuneſſe je n'étois pas dans le même goût, ni dans les mêmes maximes; alors le ſilence me paroiſſoit peu eſtimable; mais aujourd'hui, après avoir tout vû, tout examiné, je crois qu'il vaut mieux généralement parlant ſe taire que de parler: & je ne doute pas que le ſilence, dans le ſens, Madame, que vous l'avez dit, ne ſoit préférable à la Converſation. Tant de grands hommes qui ont aimé à parler peu, & qui ont eu de l'eſtime & du goût pour le ſilence, appuyent ſolidement cette opinion, & la force de leur exemple doit nous exciter puiſſamment à les imiter.

Mais, Madame, ne direz-vous plus rien en faveur de la Converſation ? N'eſt-elle pas à certains égards préférable au ſilence ?

Oui, Monſieur, répondit la Marquiſe, la Converſation, l'entretien avec les hommes, le parler, ſi l'on peut uſer de ce terme, eſt préférable au ſilence ; ſi l'on enviſage les choſes, par rapport à l'homme pris en corps, en général, en façon de ſociété & de République. Voici mes raiſons.

Dans la ſociété humaine, dans le Corps & la République des hommes ; il faut d'une abſolue néceſſité, qu'il y ait des loix & des ſupérieurs qui les faſſent obſerver : qu'il y ait des Juges & des Avocats pour ſoutenir & décider les cauſes : qu'il y ait des ſçavans qui inſtruiſent les

ignorans : des Médecins habiles qui faſſent de ſalutaires ordonnances : des Notaires éclairez, qui reçoivent les dernieres volontez : des zélez Miniſtres du Seigneur, qui ſément le grain de la divine parole : des maîtres ouvriers, qui tranſmettent à la poſtérité la connoiſſance & les délicateſſes de leurs Arts : des peres & des meres de famille, qui gouvernent, pour parler ainſi, leurs petits états domeſtiques. Or, comment remplir tous ces différens emplois, ſans le ſecours de la parole, de la Converſation, des entretiens ? La choſe n'eſt pas poſſible : il faut donc tomber d'accord, que l'uſage de la parole & des entretiens eſt préférable au ſilence, quelque louable qu'il ſoit d'ailleurs, lorſqu'il eſt queſtion de l'homme conſideré en corps & en général.

A

A l'iſſue de la déciſion du problême, Madame de Terre-Neuve dit, qu'il étoit bien tems d'examiner ſi la Converſation étoit utile, par rapport à la piété & à la politeſſe : par rapport au titre de Chrétien & à la qualité d'honnête-homme. Si l'Aſſemblée veut bien l'agréer, ajouta-t-elle, je continuerai à parler ſur ce ſujet. Nous répondimes à Madame la Marquiſe, que nous ſerions charmés de continuer à l'entendre. Immédiatement, elle reprit la parole, & elle parla ſans nulle interruption, en ces termes.

Il me paroît très-conſtant que la Converſation eſt avantageuſe à l'homme par rapport au Ciel, & par rapport à la ſociété humaine, qu'elle ſert pour devenir, non-ſeulement un Chrétien pieux, mais même un parfait

honnête-homme. Les preuves de cette vérité ne ſeront pas fort difficiles à expoſer ; pour cet effet, diſtinguons d'abord deux ſortes de Converſation.

Il eſt de Converſations qu'on fait très-mal, il en eſt qu'on fait bien. La Converſation eſt bien faite, lorſque les régles que la raiſon, la vertu & la bienſéance preſcrivent y ſont obſervées. La Converſation eſt mal faite, quand on la fait ſelon les maximes du monde, ſuivant les attraits du vice, & contre les loix de la bienſéance.

J'avoue que la Converſation lorſqu'elle eſt mal faite, loin de ſervir à nous rendre plus Chrétiens, elle influe au contraire à nous rendre plus mauvais. L'Eſprit ſaint nous enſeigne cette vérité dans les divines Ecritures ; & l'expérience de tous les

jours ne nous la rend que trop ſenſible. De-là l'obligation étroite où l'on eſt d'éviter les occaſions prochaines du péché, & de fuir les perſonnes qui y portent, ſoit par leurs diſcours impies & déréglez, ſoit par leurs exemples vicieux & criminels. Ce que je viens de dire par rapport aux mœurs, on doit auſſi le dire par rapport aux maniéres d'opérer & de parler : les raiſons & l'expérience prouvent autant pour l'un que pour l'autre de ces deux chefs.

En deux mots, ſi l'on converſe ſouvent avec des perſonnes vicieuſes, avec des gens ſans religion & ſans piété, l'on deviendra bien-tôt des copies trop reſſemblantes de ces mauvais originaux. « L'ami des inſenſez, dit »le plus ſage des Rois, devien»dra leur portrait, il ne tardera

» pas à leur reſſembler. (a) Si l'on fréquente des perſonnes ruſtiques, groſſiéres & impolies, l'on ſera bien-tôt comme elles; impoli, peu affable, & malhonnête.

Mais quand la Converſation eſt bien faite, lorſque l'on converſe avec des gens tels qu'il faut, & de la maniére qu'il le faut : pour lors inconteſtablement la Converſation ſert beaucoup à nous façonner ſelon le monde réglé & poli, & à nous rendre plus chrétiens & plus vertueux : C'eſt ce que l'expérience démontre évidemment.

En effet, qu'on fréquente un homme qui a de la piété & du Chriſtianiſme, qu'on converſe ſouvent avec lui : qu'en arrivera-t-il ? Sans preſque s'en apperce-

(a) *Amicus ſtultorum ſimiles efficitur.* | Prov. 13. 20.

voir, l'on entrera dans ſes vûes ſaintes; l'on prendra ſes maximes de piété; l'on s'adonnera à l'oraiſon, & l'on s'efforcera de pratiquer à ſon exemple mille bonnes œuvres. C'eſt ainſi qu'Auguſtin fréquentant le grand ſaint Ambroiſe, devint bien-tôt ſa copie reſſemblante à tous égards.

Qu'on renferme dans un College bien réglé, ou dans un pieux Seminaire, un jeune homme dont les mœurs & les maniéres ſont déréglées. Dans peu de jours cette jeune plante ſe redreſſera, elle reverdira, elle pouſſera des rejettons nouveaux. Ce jeune homme changera de mœurs, il deviendra modeſte & retenu, pieux & Chrétien. Ses maniéres de faire & de parler s'humaniſeront, elles ſeront plus réglées & plus polies. N'eſt-ce pas là ce que nos yeux voyent

tous les jours, & ce qu'une infinité de jeunes gens ont éprouvé dans eux-mêmes ?

Qu'une fille vaine & volage ſoit miſe en penſion dans un Monaſtere, où la piété regne, & où l'on donne aux Penſionnaires qu'on y reçoit une Education pieuſe & honnête. Dans quelques mois on ne la reconnoîtra plus. Une piété édifiante, un air de modeſtie charmant, des maniéres honnêtes & polies brilleront comme autant de diamans précieux dans cette jeune perſonne.

Un homme eſt vertueux, mais il eſt groſſier & ruſtique dans ſes maniéres ; il eſt ignorant dans l'art du ſçavoir vivre. Quel parti prendre pour le façonner, le polir, l'humaniſer ? Qu'on lui conſeille de converſer ſouvent avec d'honnêtes gens, avec des perſonnes

polies, & qui ont de belles maniéres; ſûrement il apprendra, & ſans beaucoup de peines, avec des perſonnes de cette eſpéce, l'art de vivre honnêtement. Il ſe polira dans ſon langage; il ſe façonnera dans ſes maniéres, & bien-tôt il deviendra une copie fidéle des modéles d'honnêteté qu'il fréquente: En ſorte qu'inſenſiblement, & ſans preſque le vouloir, il dérobera leurs jolis tours de phraſe, leurs mots favoris, leurs façons familiéres de s'énoncer, & leurs belles maniéres d'agir & de ſe comporter. N'eſt-ce pas dans cette vûe & ſur ce principe qu'une infinité de gens envoyent du fond des Provinces leurs enfans à Paris? Oui, ſans doute, c'eſt ſur ce principe, & dans ce deſſein, qu'ils les envoyent dans cette Capitale du Royaume.

Leur deſſein ſe remplit : leur attente n'eſt point vaine ; car à peine ces jeunes Meſſieurs ont-ils demeuré dans cette Ville fameuſe un demi luſtre, qu'ils ſe dépouillent de cette robe d'impoliteſſe, qui n'eſt que trop ordinaire aux Provinciaux, ſur-tout les plus reculez.

La raiſon premiere & de ſource de tout ce que je viens d'avancer ; c'eſt que l'homme eſt naturellement imitateur de ceux qu'il eſtime, qu'il fréquente, & avec qui il converſe ſouvent. L'imitation louable n'eſt pas une vertu étrangere à l'homme ; elle lui eſt naturelle, & il la met en exercice ſans peine, & ſans preſque nulle réflexion : Ce qui eſt vrai, non-ſeulement en fait de mœurs & de maniéres, mais même en fait d'ouvrages d'eſprit. Il n'eſt preſque nul Auteur qui

qui n'ait ſon Auteur favori, qu'il lit & qu'il relit ſans ceſſe, dans lequel il puiſe des penſées, des tours anciens, mais toujours beaux; des maniéres de s'énoncer moëleuſes & délicates: ſur lequel, en un mot, il ſe forme, il ſe moule, il s'appuye. Tout le monde ſçait que l'Auteur chéri du célebre Deſpreaux c'étoit l'ingénieux Horace; de même que l'Auteur du fameux Virgile, c'étoit le grand Homére. Oui, l'homme aime à imiter; un peu d'aide lui fait du bien, dans les productions de l'eſprit, de même que dans les opérations du corps. Le grand point, c'eſt de bien imiter; c'eſt d'éviter les écueils de l'imitation; c'eſt de ne pas donner lieu de penſer & de dire, que l'on n'eſt que des copiſtes. Mais je m'écarte un peu: revenons à notre but, & diſons,

que puiſque l'homme eſt porté d'inclination à imiter ; puiſqu'inſenſiblement il ſe forme ſur ceux avec qui il eſt en uſage de converſer ; il ne faut donc pas douter, il n'y a pas même lieu d'être ſurpris, que ceux qui fréquentent d'honnêtes gens & de pieux Chrétiens, deviennent, dans peu de tems, pieux, honnêtes & polis.

Madame la Marquiſe, s'écria pour lors Monſieur le Commandeur, vous venez de nous dire bien des choſes qui paroiſſent trop vraies & trop conſtantes, pour que perſonne puiſſe les révoquer en doute. Les gens ſçavans n'y contrediront ſûrement pas ; le menu peuple encore moins, puiſqu'un de ſes proverbes familiers, eſt celui-ci : Dis-moi, qui tu fréquentes, & je te dirai qui tu es. Le point capi-

tal, reprit Madame de Saint-Evremont, c'eſt de fréquenter qui l'on doit : & de le faire de la maniére qu'on le doit : il me ſemble, ajouta-t-elle, que ces points ſont d'une conſéquence aſſez grande, pour mériter d'être traitez à fond, dans une de nos Converſations uniquement deſtinée à cela. La penſée de Madame de Saint-Evremont fut trouvée judicieuſe, & l'on ſe retira dans ce goût-là.

CONVERSATION VII.

La Converſation.

Madame de SAINT-EVREMONT.
Madame la MARQUISE.
Me de ROCHE-COLOMBE.
Monſieur le COMMANDEUR.
Le Révérend Pere ROMAIN.
MM. . . . .

L'ABBE' AU-VRAY.

APRE'S quelques nouvelles de Ville, qui étoient aſſez curieuſes, on ſe mit d'abord ſur le ſujet de la Converſation; & l'on dit, que pour entrer dans toutes les utilitez de la Converſation, il falloit néceſſairement, 1°. Faire un juſte choix des perſonnes avec qui l'on doit converſer. 2°. Eviter les écueils

& les défauts de la Converſation. 3°. Obſerver exactement les loix d'une bonne & honnête Converſation.

Après cette expoſition, qui fut jugée de toute l'Aſſemblée, très-exacte & très-judicieuſe, Madame la Marquiſe prit la parole ; elle dit, que ſi Madame de Saint-Evremont vouloit bien faire part à l'Aſſemblée de ſes penſées & de ſes réflexions ſolides, ſur le ſujet propoſé, elle lui ſeroit bien obligée. Nous lui fimes tous à l'envi le même compliment : Cette Dame ſe tournant du côté de la Marquiſe, lui dit agréablement : Madame, ma chere couſine, vos préjugez ſur mon compte vous coûteront cher, & à moi auſſi : ils vous procureront de l'ennui, & à moi de la confuſion. Bon, bon, reprit la Marquiſe, nous

ſçavons bien ce que vous ſçavez faire, quand vous entreprenez un ſujet; & nous n'ignorons pas de quel pied vous marchez, lorſque vous êtes en chemin; la modeſtie dont vous vous parez vous ſied bien; mais la condeſcendance à nos vœux, dont vous nous honorerez, ajoutera à votre mérite un nouvel éclat, & fera croître nos eſtimes & notre conſidération à votre égard. Ce ton louangeur, repliqua Madame de Saint-Evremont, pourroit bien m'envoyer de funeſtes vapeurs à la tête, ſi je voulois m'y arrêter; pour prévenir ces inconvéniens, je me hâterai de faire ce qu'on m'ordonne.

Le premier chef ou moyen qu'on a expoſé pour réuſſir dans la Converſation, c'eſt de faire un bon choix des perſonnes avec qui l'on doit converſer.

Ce point eſt eſſentiel ; il eſt d'une conſéquence infinie. Mais Madame la Marquiſe ayant parlé d'avance dans la derniére Converſation ſur ce ſujet, il ne me conviendroit pas de reprendre ſes veſtiges, & de retoucher ſon ouvrage. Ma chere couſine, dit pour lors Madame de Terre-Neuve, je conſens fort que vous reveniez ſur mes briſées, je vous en prie même inſtamment. Je le ferai, reprit Madame de S. Evremont ; il faut vous obéir en tout.

C'eſt loin des pécheurs, dit l'Ecriture, que l'on trouve le ſalut. (*a*) C'eſt donc auprès des pécheurs que l'on trouve ſa perte & ſa ruine ſpirituelle. Brouillons-nous en conſéquence avec les perſonnes vicieuſes, & qui ſont d'une mauvaiſe édification :

(*a*) *Longè à peccatoribus ſalus.* Pſ. 118.

Craignons leur rencontre ; fuyons leur compagnie ; ne converſons point avec les ennemis déclarez du ſuprême Roi de l'univers ; ils nous entraîneroient dans leur révolte ; ils nous engageroient dans leur parti ; & par un châtiment très-juſte, la peine de mort, & d'une mort éternelle, deviendroit dans la ſuite notre triſte & funeſte partage. Quel malheur ! ſi nous étions aſſez imprudens, & aſſez ennemis de nous-mêmes, pour nous lier de converſation & d'amitié avec les méchans : dans très-peu de tems, nous ne pourrions que nous reſſentir des mauvaiſes influences qui s'exalent ſans ceſſe de ces ſortes de perſonnes : de même qu'on ſe reſſent bien-tôt des impreſſions funeſtes de l'air contagieux qu'on reſpire auprès d'un tas de cadavres peſtiferez. Ces influen-

ces malignes, douces & bonnes en apparence, flatteroient d'abord notre cœur, peu à peu elles y entreroient, à la fin elles le feroient mourir; & ce cœur autrefois ſi bon deviendroit mauvais, & peut-être plus mauvais que ceux qui lui auroient ſervi de modéle, & qui l'auroient porté au mal.

Mais au lieu d'amis vicieux & pécheurs, il faut ne rien oublier pour s'en faire de vertueux & de juſtes. Dans le monde il eſt très-mal aiſé, du moins ſelon le cours ordinaire des choſes, d'y vivre ſans commerce, ſans converſation, ſans liaiſon; le vrai point conſiſte à bien choiſir, & à ne ſe lier qu'avec des perſonnes qui ayent de la droiture, de la probité, de la religion & du ſçavoir vivre.

Le bon choix des amis de-

mande un grand goût, un grand diſcernement ; l'on s'y méprend aſſez ſouvent, & ce n'eſt pas ſans raiſon, que le Prince des Orateurs Romains diſoit : « qu'il fa-» loit avoir mangé une grande» meſure de ſel avec une perſon-» ne, avant de ſe lier de com-» merce & d'amitié avec elle. (*a*).

Se lier d'entretien & de converſation avec des perſonnes ſans goût, ſans eſprit, ſans ſçavoir vivre, quoique d'ailleurs pleines de piété ; ce n'eſt pas remplir ſon devoir en ce point, ou tout au plus ce n'eſt le faire & le remplir qu'à demi. Pour fournir ſa tâche en entier, il faut ſe lier avec des perſonnes honnêtes & pieuſes, avec des gens d'eſprit & de vertu, avec des gens de bien & de bon commerce. Avec de tels amis on

(*a*) *Ciceron. Lib. de amicitiâ.*

s'édifie, & l'on s'inſtruit : on s'excite à la vertu, & l'on acquiert de lumiéres : on prend de bonnes maniéres & de bonnes mœurs. Les amis bien choiſis, tels qu'il les faut, à tous égards, ſont en vérité d'une grande reſſource, pour tous les cas, pour tous les tems, pour tous les beſoins de la vie. Heureux celui qui a bien choiſi, & qui a trouvé un ami ſincére & vrai ! (*a*)

Le deuxiéme moyen, qu'on a dit être néceſſaire pour retirer du fruit de la Converſation ; c'eſt d'en éviter les écueils & les défauts, dont le nombre n'eſt pas petit. On peut les réduire à quatre claſſes, ou cathégories ; (laiſſez couler à une femme ce terme un peu trop

(*a*) *Beatus qui invenit amicum verum.* | Eccl. 25. 12.

philoſophe) ſçavoir : Les défauts de cenſure & de médiſance : Les défauts de colére & d'emportement : Les défauts de triſteſſe & de mélancolie : Les défauts d'impoliteſſe & de malhonnêteté.

Il eſt des gens dont l'eſprit eſt critique, dont la langue eſt mordante, & dont le bec, pour ainſi parler, pique ſans ceſſe. Tantôt c'eſt du ſacré qu'ils médiſent ; tantôt c'eſt du profane. Quelquefois ils s'en prennent au Paſteur, ſouvent aux ouailles. Ils cenſurent le voiſin, ils critiquent l'étranger. Ils découvrent la chûte honteuſe d'une vierge, qui ceſſe par-là de l'être ; ils ſe font un mérite de la publier, en le faiſant en termes d'horreur & d'indignation. Ils diſent ce qu'ils ſçavent, & ce qu'ils ne ſçavent pas. Ils médiſent & ils calom-

nient. Ils manifeſtent le vrai, & ils inventent le faux. Ce qui eſt grand, ils le rendent monſtrueux. Ce qui eſt petit, ils le groſſiſſent, ils l'enflent, ainſi que le levain enfle la pâte : comparaiſon aſſez juſte, puiſque la langue, ou plutôt le cœur du médiſant, eſt pénétré d'une humeur aigre & piquante, de même que le petit morceau de pâte qu'on nomme levain.

Dans la claſſe des médiſans, ils s'en trouve de plus fins, de plus délicats, de plus ſpirituels les uns que les autres. Il en eſt, qui ſemblables au ſerpent ſe cachent ſous l'herbe ; en couronnant des fleurs de quelques louanges la victime qu'ils ſacrifient à leur haine, ou à leur humeur critique. Il en eſt d'autres, qui ſalent cette même victime avec le ſel d'un bon mot ;

d'une piquante raillerie, d'un tour ingénieux, & qui par ce moyen malin rendent leur cenſure & leur médiſance éternelle.

Ces eſprits cenſeurs & médiſans, de quelque genre qu'ils puiſſent être, ſont conſtamment la peſte & le venin des Converſations chrétiennes & honnêtes. Saint Auguſtin, ce Docteur ſi éclairé & ſi ſaint, ne pouvoit les ſouffrir en ſa préſence. (*a*) Louis IX. ce grand, ce ſaint Roi de la Nation, les avoit en horreur. Saint Jacques, ce digne Apôtre de Jeſus-Chriſt, ſe déclare formellement contre eux, en défendant très-expreſſément dans ſon Epître Canonique le vice de la médiſan-

(*a*) *Si quis amat dictis, abſentum rodere vitam; hanc menſam vetitam, noverit eſſe ſibi.* Saint Aug.

ce.(*a*) Le Sage nous défend toute ſorte de liaiſon & de ſociété avec eux ; (*b*) & il ne fait pas difficulté dans le même chapitre de ſes Proverbes, de les appeller l'abomination des hommes. (*c*) En effet, on n'aime point les perſonnes médiſantes & critiques de profeſſion : tout le monde les fuit ; on craint leurs coups de langue ; & lorſqu'on ſe trouve à leur compagnie, on eſt inquiet, & comme dans les épines. Veut-on ſe faire aimer ? Il faut ſe faire un point de religion & de politeſſe, de ne point médire, de ne point critiquer ; mais plutôt de parler en bonne part de nos concitoyens, de nos voiſins ; en un mot, de notre

(*a*) *Nolite detrahere alterutrum.* Jac. 4. 11.

(*b*) *Cum detratoribus ne commiſcearis.* Prov. 24. 21.

(*c*) *Abominatio hominum detractor.* Proverb. 24. 9.

prochain. Mais, vous perſonnes, qui êtes l'objet des médiſances & des calomnies, quel parti prendrez-vous ? La patience eſt le grand reméde dont vous devez uſer. Le ſilence eſt le grand moyen dont vous devez vous ſervir pour vaincre le médiſant, & pour faire tomber la médiſance. J'avoue que l'on doit quelquefois faire honneur à la vérité, & ſe juſtifier ; mais quand cela eſt à propos & néceſſaire, il faut que cette juſtification & cet aveu de la vérité ſe faſſe par raiſon, & ſans perdre ni la paix ni la tranquilité du cœur.

Que la langue critique & médiſante cauſe de maux dans le monde ! Mais quelle ſource de paix & d'édification, que de ſe taire ſur le compte du prochain, ou d'en parler toujours en bonne part ! L'eſprit

L'eſprit de colére & d'emportement eſt le deuxiéme défaut des Converſations : c'eſt le ſecond écueil qu'il faut y éviter.

L'Apôtre condamne dans les Converſations des Chrétiens, les conteſtations & les clameurs. A plus forte raiſon on doit y condamner les emportemens & les ſaillies de la colére. L'homme qui ſe livre à l'eſprit de colére & d'emportemens dans les Converſations, fait trois ſortes de maux à la fois : il péche contre le Seigneur ; il offenſe le prochain ; il ſe bleſſe ſoi-même par l'iniquité qu'il commet. J'ajoute à ces penſées une réflexion qui me paroît vraie ; c'eſt qu'il n'eſt rien qui faſſe tant rougir l'homme dans la Converſa-

(*a*) *Noli contendere verbis.* 2. Timot. 2. 14.

tion, que de s'y être abandonné avec excès, & contre l'ordre de la raiſon, à des feux d'emportemens, à des mouvemens de colére. On ne ſera jamais homme de Converſation, du moins d'une aimable & belle Converſation, qu'on ne réprime, qu'on ne laiſſe tomber les ſentimens & les feux de la colere, qui s'excitent trop ſouvent en nous, dans les entretiens & dans les différentes liaiſons que nous avons avec les hommes. L'air colére & dédaigneux eſt un bien mauvais aſſaiſonnement de la Converſation, il ne pique pas le goût, mais le cœur de ceux avec qui l'on converſe. Un emportement auquel on ſe livre eſt bien-tôt payé de retour : la colére attire la colére : la paſſion anime la paſſion : le mépris eſt ſuivi d'un mépris égal, ſou-

vent plus grand. La c
l'homme, dit un grand
n'opére pas le bien ; (*a*
l'honnête-homme & c
tien de converſer dans
de paix, de modéra
tranquilité. La parole
dit l'Eſprit Saint, mul
amis, elle appaiſe les
(*b*) Mettez-vous en co
le Roi Prophete, mai
chez point. (*c*) Que l
que l'amour propre, qu
ne ſe mêlent point da
colére : que ce ſoit un
religion, ou une régle
dence qui l'excite qu
dans vous, afin que le
regne pas aux dépens
tu, afin que les enfans

(*a*) *Ira viri juſtitiam Dei non operatur.* Jacob. 1. 20.

(*b*) *Verbum dulce multiplicat amicos, mitigat i*
cli. 6.

(*c*) *Ir*
nolite p
45. 4.

C

vrent pas au torrent de leur déſirs, & aux libertez inſenſées d'une jeuneſſe aveugle & bouillante; afin que les domeſtiques ne deviennent pas de petits maîtres; afin que les ſujets & les vaſſaux ſe maintiennent dans l'ordre & dans la ſoumiſſion: au partir de-là, maintenez-vous dans la paix; parlez avec douceur; réprimez vos feux naiſſans, & conſervez-vous dans une aſſiete naturelle.

Un certain état de triſteſſe; un certain air de mélancolie; eſt un grand défaut dans les Converſations. La triſteſſe reſſerre le cœur: la mélancolie rend l'homme comme glacé, ſans mouvement & ſans parole: quiconque ſe livre à cette maladie de l'ame, ſe fait en vérité un grand tort à lui-même, & il cauſe bien de l'ennui, & du dé-

goût aux autres. Les perſonnes triſtes & mélancoliques jouent un très-mauvais rôle dans les compagnies. On peut aſſûrer qu'ils y ſont très-mal leur partie ; on peut les appeller les meurtriers de la Converſation, & les deſtructeurs des belles & agréables ſociétez. Hé ! Comment ne le ſeroient-ils pas ? Ils ne diſent pas le mot dans la Converſation ; ils ſoûrient à peine quelquefois : vous les voyez réveurs, attentifs à toutes leurs imaginations, n'écoutans que leurs penſées ; indifférens à tout ce que les autres peuvent dire ou penſer.

Leur face eſt plombée ; leurs yeux enfoncez ; leur air morne & ſérieux ; leurs maniéres lentes ; leur maintien gêné. Pourroient-ils dans ce triſte état plaire dans les Converſations ? Non,

ſans doute. Pour être agréable aux perſonnes avec qui l'on converſe, il faut avoir un air aiſé, des maniéres polies & douces; des façons de s'exprimer humbles & honnêtes ; un cœur ouvert, & qui s'intereſſe à ce qui touche les autres en bien ou en mal : en bien, pour s'en réjouir avec eux : en mal, pour leur témoigner la part que l'on prend à leurs afflictions. C'eſt ce que l'Apôtre des Nations appelle en deux mots, ſe réjouir avec ceux qui ſe réjouiſſent, & pleurer avec ceux qui pleurent. (a) diſpoſition également chrétienne & honnête, auſſi pieuſe que polie.

Si l'on n'oublie rien pour guérir des maladies du corps, pourquoi ne s'efforcera-t-on pas de guérir de la mélancolie, qui eſt

(a) *Gaudere cum gaudentibns ; flere cum flentibus.* Rom. 12. 15.

une des plus grandes & des p
funeſtes maladies de l'ame,
laquelle l'inaction, l'inutilité
pareſſe, le caprice, le décou
gement, le déſeſpoir même qu
quefois, naiſſent comme de l
ſource ? La triſteſſe, la méla
colie deſſeiche les os. (*a*) E
deſſeiche auſſi le cœur, e
amortit la vivacité de l'eſpr
elle rend comme ſtupide,
quelquefois même elle tend tr
efficacement à la folie. Enco
un coup, pourquoi ne s'efforc
roit-on pas d'en guérir ?

Loin de nous un état ſi nu
ble & ſi diſgracieux. Loin
toute honnête Converſation
loin de toute compagnie d'ho
nêtes gens, ces eſprits triſtes
mélancoliques, qui ne ſont bo
qu'à faire ſouffrir ceux qui ſo
autour d'eux. Mais, que dis-j

(*a*) *Spiritus triſtis exicat oſſa.* Prov. 17.

& que fais-je ? Je ne conſulte que la voix de la chair & du ſang : je n'entends que les cris de l'amour propre & de la prudence humaine. Pourquoi ne prêtai-je pas l'oreille aux douces exhortations de la charité, qui me dit par la bouche de l'Apôtre, qu'il faut ſe ſouffrir & ſe ſupporter les uns les autres dans un eſprit de douceur & de charité ? (*a*) Qu'il faut, ſi l'on veut remplir la Loi de Jeſus-Chriſt, porter les fardeaux de nos freres, qui doivent réciproquement porter les nôtres ? (*b*) Que nous ne devons point chercher nos propres interêts, mais ceux des autres ? (*c*) ſur-tout quand il

(*a*) *Supportantes invicem in charitate.* Eph. 4. 2.

(*b*) *Alter alterius onera portate, & ſic adimplebitis legem Chriſti.* Gal. 6. 2.

(*c*) *Non quærentes quæ ſua ſunt, ſed quæ aliorum.* 1. Cor. 13. 5.

s'agit

s'agit de leur bien ſpirituel, & de leur édification. Or, il eſt de l'interêt, & du bien même ſpirituel, des gens triſtes & mélancoliques de converſer de tems en tems, d'être admis, d'être ſoufferts dans les compagnies. Si les perſonnes atteintes de la mélancolie ne ſont pas bonnes pour la Converſation, la Converſation leur eſt bonne : elle les empêche de tomber dans un plus grand fond de triſteſſe ; elle leur ouvre un peu le cœur ; elle récrée leur eſprit trop occupé, & trop affligé de ſes peines ; elle les met en voye de guériſon ; à quoi ces eſprits mélancoliques doivent fortement s'attacher, ainſi que nous l'avons déja dit, & cela par le moyen des Sacremens, qui tranquilliſent l'ame ; de l'oraiſon qui réjouit le cœur ; des

(a) bons conſeils qui décident; des jeux permis; des petits voyages; des promenades agréables; de certains remedes purgatifs & rafraichiſſans; j'entends ces eaux minérales de différentes eſpéces que la Providence a ménagées & diſtribuées en différens lieux, pour les différens beſoins des hommes : ſans parler des autres remédes que la nature fournit, & que les Médecins habiles n'ignorent pas : Enfin, par la réſiſtance vive & abſolue aux penſées affligeantes, triſtes & ſombres, qui naiſſent dans leur eſprit, par un effet, ou de leur tempéramment mélancolique, ou de la fâcheuſe ſituation de leurs affaires, ou de leur état de peines & de ſcrupules.

(a) *Memor fui Dei, & delectatus ſum. Triſtatur aliquis veſtrûm, oret.* Jac. 5. 13.

Enfin, il ſe commet des fautes dans les Converſations, contre la politeſſe, contre l'honnêteté & le ſçavoir vivre, qu'il faut éviter avec ſoin. Perſonne ne doute du principe : cependant combien qui manquent en ce point ! l'un eſt impoli dans ſes maniéres, l'autre l'eſt dans ſes paroles. Celui-ci ne parle que de ſoi-même, & il laiſſe les autres. Le moi, eſt tellement gravé dans ſon cœur, qu'il eſt continuellement dans ſa bouche : il roule toujours autour de ſon pot, pour parler proverbe. Il eſt ſi enfoncé en lui-même, qu'il ne peut jamais en ſortir : il faut qu'en bien ou en mal, il parle de ce qui le touche ; il raconte tantôt les beaux faits de ſes ancêtres ; tantôt les conjonctures heureuſes & brillantes de ſa vie. Ici, il vous avoue ſon

foible ; là, il ſe jacte d'une belle qualité. Souvent il étale ſes richeſſes ; quelquefois il vous entretient de ſes dettes. Enfin, c'eſt un *je*, c'eſt un *moi*, c'eſt un *mon* perpetuel ! grande impoliteſſe, s'il en fut jamais ; nulle peut-être qui péſe davantage dans la Converſation.

Il en eſt d'autres, qui veulent toujours être écoutez ; toujours parler, & comme l'on dit, toujours tenir le bureau : autre impoliteſſe qui n'eſt pas petite. Il faut dans la Converſation donner & recevoir ; il faut y donner, en faiſant part aux autres de ſes réflexions, de ſes traits d'hiſtoire..... Il faut y recevoir, en prêtant volontiers l'oreille à ce que les autres jugent à propos de dire, & en apprenant d'eux ce que nous ignorons. Par-là tout eſt con-

tent, & la Converſation devient par ce moyen auſſi utile que délicieuſe. Or, c'eſt ce qui n'eſt pas conſtamment, lorſqu'une ſeule perſonne y parle, & qu'elle y tient le haut bout, au point que les autres peuvent à peine y placer un mot. Il eſt très-diſgracieux dans la Converſation de ſe trouver avec des gens de ce caractére. L'homme eſt fait de telle ſorte, qu'il aime, par un penchant naturel, à exprimer ce qu'il penſe; à faire part de ſes réflexions; à occuper quelque place dans les compagnies, & dans les différentes ſociétez où il ſe trouve. Dès qu'on le prive de ce plaiſir, on lui déplaît; on lui péſe; on lui devient inſupportable. Parler à ſon tour; faire parler les autres en les mettant en voye; dire & écouter; parler & entendre;

s'énoncer & le taire ; telle eſt la conduite de l'homme qui ſçait vivre, & qui ſçait poliment & charitablement converſer.

Je laiſſe le détail des autres fautes contre la politeſſe, qu'on peut commettre dans la Converſation. Ce détail pourroit ennuyer ; on verra d'ailleurs aiſément les défauts d'impoliteſſe qu'on doit bannir des Converſations, en parlant des loix de la politeſſe qu'on y doit obſerver.

Les loix d'une honnête & chrétienne Converſation peuvent être placées en trois claſſes : les loix de la charité, les loix de la juſtice, les loix de la politeſſe.

Les loix de la charité, que l'on doit garder dans le Converſations, ſont en bon nombre. La charité veut que nous

ſupportions les défauts de ceux avec qui nous converſons, dans un eſprit de douceur & de patience, à la façon des meres à l'égard de leurs enfans, de qui elles ſouffrent tout, avec une bonté toute admirable. Si nous voulons être ſupportez dans nos défauts, le grand moyen & le grand ſecret, c'eſt de ſouffrir & de ſupporter les autres. (*a*) JESUS-CHRIST daignoit ſouffrir à ſa compagnie, des Diſciples imparfaits dans leur maniéres d'agir & de parler. Il ſupportoit leurs défauts avec une bonté toute paternelle. Nous devons ſuivre ſes traces ; nous devons à ſon exemple ſupporter nos freres. L'Apôtre des Gentils nous y exhorte en termes exprès dans ſon Epître aux Ga-

(*a*) *Si portari vis, porta & alium.* Kempis. A

lates : ſupportez-vous charitablement les uns les autres, écrivoit-il à ces Fidéles ; c'eſt par-là que vous accomplirez la Loi du Rédempteur. (*a*) Sans le ſupport du prochain, que deviennent les Converſations ? Au lieu d'être des liens de l'amitié & de la ſociété humaine ; elles ne ſont plus que des ſources de diſſentions, de railleries, de querelles, de haine, d'indignation ; & loin de ſervir à nous rendre plus méritans & plus parfaits, elles ne ſervent au contraire qu'à nous faire déméríter, & à nous rendre plus coupables. Outre le ſupport du prochain, la charité exige qu'on donne un conſeil ſalutaire dans le beſoin, qu'on fortifie les foibles, qu'on conſole les affligez, qu'on corrige

(*a*) *Alter alterius onera portate, & ſic adimplebitis legem Chriſti.* Gal. 6. 2.

ceux qui manquent, qu'on inſtruiſe les ignorans, qu'on parle des choſes édifiantes, & qui portent au bien, qu'on décide les eſprits peinés & irréſolus, qu'on prenne en main la cauſe de ceux que la médiſance oſe noircir & déchirer ſans pitié. Qu'on publie les vertus, & les bonnes qualitez du prochain, qu'on paſſe ſous ſilence, ſes imperfections & ſes défauts : En deux mots, la charité veut, que dans les Converſations, nous nous comportions à l'égard des autres, ainſi que nous ſouhaiterions que les autres en uſaſſent à notre égard.

Les loix de la juſtice qu'il faut obſerver dans les Converſations, défendent très-ſéverement le vice honteux de la calomnie, qu'on commet toutes les fois qu'on publie du prochain un crime

qu'il n'a point commis, dont il eſt très-innocent, & qu'on invente par malice : Rien de plus indigne d'un honnête-homme, à plus forte raiſon d'un vrai Chrétien, que ce déteſtable vice, que j'ai appellé honteux avec raiſon, puiſqu'il couvre d'ignominie ſon auteur, dès qu'il eſt découvert. Les loix humaines, de concert avec les loix divines, puniſſent avec ſévérité ce crime déteſtable. Ah ! qu'il eſt bien de le punir ainſi ! puiſque d'impoſer à un homme un crime, dont il n'eſt nullement coupable, c'eſt la conduite la plus déraiſonnable ; c'eſt une action des plus noires ; c'eſt un vice des plus abominables. La juſtice défend non-ſeulement la calomnie, mais auſſi la ſimple médiſance ; la médiſance proprement dite, qui n'invente &

qui n'impoſe rien ; mais qui publie ſeulement ce qui eſt vrai ; qui découvre le crime qui eſt certain. Ce vice quoique moins grand que la calomnie, n'eſt cependant pas moins injuſte ; puiſqu'en découvrant le mal qui étoit caché, en développant le crime qui étoit voilé, & juſques-là inconnu, il enleve au prochain un grand bien, qui eſt la réputation, dont il étoit encore maître & vrai poſſeſſeur : il eſt très-conſtant que ce vice eſt défendu dans les divines Ecritures. Tous les Caſuiſtes tombent d'accord de ſa malice, & il n'eſt aucun ſçavant qui n'en convienne, malgré les préventions de certains petits eſprits, qui penſent que dès que la choſe eſt certaine, on peut la publier ; & qu'il n'eſt pas défendu de parler d'un crime, qui a été véri-

tablement commis. Erreur populaire, illuſion groſſiere, oppoſée à la doctrine de tous les ſaints Docteurs. N'oublions rien pour vaincre le penchant pernicieux que nous avons tous à parler mal, à médire, à publier ce que nous ſçavons de mauvais ſur le compte de notre prochain. Prions le Seigneur, avec le Roi Prophete, de mettre un frein à notre langue, & une porte de circonſpection ſur nos lévres; (a) & rappellons-nous ſouvent en idée, que les régles de la juſtice & les loix de l'équité défendent très-expreſſément, ſous peine de mort, & d'une mort éternelle, le vice de la calomnie & de la médiſance. Souvenons-nous que ces mêmes loix

(a) *Pone, Domine, cuſtodiam ori meo, & oſtium circumſtantiæ labiis meis.* Pſal. 140. 3.

demandent, qu'on reſtitue au prochain le degré de réputation qu'on lui a dérobé par des diſcours médiſans, qu'on lui rende l'honneur qu'on pourroit lui avoir enlevé par des affronts; ou par des termes injurieux; qu'on remette les choſes ſur le pied qu'elles doivent être, & qu'on rende à chacun, en fait d'honneur, d'eſtime & de renommée, ce qui lui eſt dû. Je devrois ajouter ici, que l'équité veut que l'on donne à la vertu les éloges qu'elle mérite: qu'on diſe du bien de ceux qui en ſont dignes, & qu'on étale les bonnes œuvres, qui peuvent édifier & décorer, pour parler ainſi; la réputation de nos freres, de nos concitoyens.

Les loix de la politeſſe, les régles que l'honnêteté preſcrit dans la Converſation, ne ſont

pas en petit nombre : elles regardent nos ſupérieurs, nos égaux, nos inférieurs. En voici le détail.

A l'égard des ſupérieurs, en âge, en dignité, en naiſſance, en autorité, les loix de la politeſſe & de l'honnêteté veulent, qu'on leur parle en termes de ſoumiſſion & de dévouement; qu'on leur marque beaucoup de reſpect, & de la déférence; qu'on ſe comporte en leur préſence, avec un air de modeſtie & de retenue, qui ſied ſi bien à des inférieurs dans des pareilles conjonctures. Si l'on peut être prodigue en expreſſions & en termes d'honneur : Tels que » ſont ceux qui ſuivent : Ayez la » bonté, Monſieur ou Madame » de m'accorder cette grace..... » Je vous prie de m'excuſer ſi je » prens la liberté de..... Je vous

» conjure de ne pas me refuſer » cette faveur.... Agréez que j'aïe » l'honneur de vous repréſenter... » Permettez-moi de vous dire, » que..... Souffrez que je me » donne l'honneur de vous expoſer au naturel ce qu'il en eſt..... Si, dis-je, l'on peut être prodigue en paroles & en termes d'honneur ; c'eſt à l'égard des ſupérieurs & des grands qu'il convient de l'être. Il faut pourtant l'avouer, tous les hommes ſont d'une même eſpéce ; les animaux raiſonnables ſont tous d'une même nature : D'où il ſuit, que le ſçavoir vivre ne demande pas des inférieurs à l'égard de leurs ſupérieurs un reſpect tout-à-fait ſervile, une vénération baſſe & rempante, une complaiſance abſolue, exceſſive, une ſoumiſſion temblante & ſans nulle exception. Une per-

ſonne polie, bien élevée, & qui ſçait vivre en Chrétien, & en honnête-homme, reſpecte & révére ſes ſupérieurs & les grands, ſans baſſeſſe : elle ſçait leur complaire avec meſure : elle ſçait leur obéir ſans eſclavage ; ſurtout quand le ſouverain Maître eſt intereſſé dans cette obéiſſance, & qu'il en ſeroit offenſé : car comme nous l'enſeigne le Prince des Apôtres, dans le parallele de deux maîtres, & de deux commandemens ; il vaut mieux obéir au plus grand, & laiſſer le moindre. » Il vaut » mieux infiniment obéir à Dieu » qu'aux hommes. La ſeule raiſon naturelle inſpire cette maxime. A ces réflexions, j'en ajoute une derniere, qui n'eſt pas hors d'œuvre : ſçavoir qu'avec les grands & les ſupérieurs, une fermeté modeſte eſt quelquefois

de

de ſaiſon : Ciceron dans une de ſes Lettres loue un certain étranger, qui lui étoit recommandé par un de ſes amis : » de ce qu'il » parloit en préſence des grands, » avec une modeſte fermeté, & » avec une ferme modeſtie. Une maniére de parler baſſe & tremblante enfante le mépris & le peu d'eſtime.

Les loix de la politeſſe exigent à l'égard de nos égaux ; que nous les traitions, & que nous leur parlions avec douceur, avec affabilité, avec charité ; manquer à ce devoir par des maniéres & des paroles bruſques, par des airs dédaigneux & mépriſans, c'eſt conſtamment ignorer l'art de la politeſſe & de l'honnêteté. Avec les égaux, il faut ſe comporter avec aiſance, & leur montrer une face riante, des yeux doux,

un cœur ouvert ; ſans pourtant s'oublier d'un certain reſpect, d'une certaine conſidération, qu'il faut leur marquer de tems en tems, par des maniéres honnêtes, & par des termes de politeſſe. Une familiarité modérée trouve quelquefois ſa place fort à propos dans la Converſation entre les perſonnes égales, ſinguliérement chez les Dames : dont les maniéres ſont plus vives, plus tendres, plus ouvertes entre elles, lorſqu'elles ſont ſans témoins de différent ſexe.

La politeſſe par rapport aux inférieurs demande qu'on ait à leur égard des maniéres affables, douces & tendres. Qu'on leur parle avec bonté, en termes d'amitié, & d'un air doux & favorable. L'air grand attire l'eſtime & le reſpect ; mais l'air

doux & favorable, dit Madame de Saint-Evremont, (*a*) ne fait pas de moins bons effets. On peut même dire, qu'il en produit de meilleurs, puiſqu'il fait naître dans le cœur des inférieurs l'amour, l'attachement, le zéle, le dévouement ſincére: ce qui vaut mieux, ſans doute, qu'un certain reſpect qui n'eſt ſouvent qu'extérieur & ſuperficiel: de-là les éloges que l'on donne aux Princes & aux grands qui ſont populaires, qui ſont bons & tendres à l'égard de leurs peuples. Pour mieux entrer dans ces maximes, il n'y a qu'à faire attention, que nos inférieurs ne ſont pas d'une autre eſpéce que nous; qu'ils ſont de la même nature; qu'ils ont le

(*a*) Tom. 6. de ſes Ouvrages.

même Pere céleſte ; qu'ils prétendent au même bonheur ; qu'ils participent aux mêmes Sacremens ; qu'ils mangent, qu'ils boivent, qu'ils dorment, qu'ils aiment, qu'ils penſent, qu'ils raiſonnent comme nous ; quelquefois même mieux que nous. Pourquoi donc traiter des gens, avec qui nous avons tant de reſſemblance, d'une maniére ſi différente de celle que nous exigeons qu'ils ayent à notre égard? Pourquoi ne pas leur parler en pere plutôt qu'en Juge ? Pourquoi ſe comporter avec eux d'une façon hautaine & orgueilleuſe ? Pourquoi enfin ne pas converſer avec nos inférieurs, ainſi que nous ſouhaiterions que nos ſupérieurs le fiſſent avec nous ? Sondons nos cœurs ; voyons ce que nous déſirerions de la part de nos ſupérieurs : nos

désirs, en ce point, doivent nous servir de régle à l'égard de ceux que le souverain Maître a placé un peu ou beaucoup au-dessous de nous.

En vérité, Madame, s'écria dans cet instant Monsieur le Commandeur, vous venez de bien nous régaler. Les mets différens que vous avez eu la bonté de nous présenter sont de bon goût : L'on ne peut, en s'en nourrissant, que profiter beaucoup, sur-tout dans l'art de bien converser. Mon cher neveu, ajouta-t-il, en donnant un coup d'œil au Chevalier, mangez, dévorez ces avis, si je puis user de ces expressions ; que ces leçons deviennent pour vous des préceptes, & des régles de conduite. N'oubliez point sur-tout d'observer dans vos Conversations les loix de la charité, &

d'une douce & aimable politeſſe. Avec quoi vous ne bleſſerez point votre conſcience, & vous ſerez bien venu par-tout. La Converſation finit-là. En nous levant, je jettai, comme à la volée, ce petit diſtique, que le Pere Romain me fit répeter deux ou trois fois.

Quiconque parle bien, & ſçait l'art de ſe taire,
Ne peut en converſant, qu'édifier & plaire.

CONVERSATION VIII.

La Lecture.

Le Révérend Pere ROMAIN.
Me. la Marquiſe de TERRE-NEUVE.
Madame de ROCHE-COLOMBE.
M. le Baron de ROQUE-PERTUIS.
M. le Commandeur de RICHEMONT.
MM. . . . . .

L'ABBE' AU-VRAY.

LE Révérend Pere Romain, qui avoit beaucoup écouté, & très-peu parlé dans la derniere Converſation, fut prié par Madame la Marquiſe, au commencement de celle-ci, de nous faire part de ſes penſées, ſur le ſujet de la Lecture, qui eſt un des plus efficaces, & des plus

aiſez moyens pour devenir bon Chrétien & parfait honnête-homme. Le Révérend Pere répondit à Madame la Marquiſe avec beaucoup de politeſſe : Il ſe prêta à ſes déſirs, & il ajouta qu'il auroit un plaiſir ſingulier d'être à ſon tour un de ſes auditeurs ; quand elle voudroit bien honorer la compagnie de ſes réflexions ſur le ſujet propoſé. Mon Révérend Pere, répliqua la Marquiſe, commencez toujours ; donnez-nous l'exemple, ainſi qu'il eſt de la bienſéance que vous le faſſiez, enſuite nous verrons : peut-être trouverons-nous dans notre jardin quelques fleurs, dont nous puiſſions faire préſent à l'Aſſemblée, ſi elle veut bien l'agréer. Nous ſerions bien de mauvais goût, Madame, reprit Monſieur le Commandeur ; de n'être pas charmés de vous entendre

entendre parler, quand il vous plaira de le faire : nous ſerons toujours prêts à vous écouter avec zéle.

Avant d'entrer en matiére, je lirois volontiers, dit alors Madame de Saint-Evremont, en préſence de la Compagnie, ſi elle le trouvoit bon ; une lettre que j'ai reçûe depuis peu, de la part de Madame la Comteſſe de l'Iſle-Bonne, qui eſt ma proche parente, & ma bonne amie. Vous nous ferez bien du plaiſir & de l'honneur, s'écria avec empreſſement Madame de Roche-Colombe ; pour moi, je vous écouterai avec un plaiſir ſenſible. J'aime tant cette Comteſſe, c'eſt la meilleure perſonne du monde ; elle a tout le mérite poſſible ; elle joinr à une grande politeſſe une cordialité toute aimable. Je tombai chez

elle, il y a quelque tems, en revenant de prendre les eaux de..... Je fus reçûe comme le seroit une mere, & traitée en amie plutôt qu'en étrangere. Y a-t-il long-tems ajouta-t-elle, qu'elle vous a écrit ? Madame, il n'y a que deux jours que j'ai reçû sa lettre, qui est datée du quinze du courant, & nous sommes au trente ; elle a, comme vous le voyez, resté long-tems en chemin : Quoiqu'il en soit du tems que la lettre est écrite : voici ce qu'elle contient ; je vais actuellement en faire la lecture.

LETTRE
A MADAME
DE SAINT-EVREMONT.

Madame, ma chere Couſine,

NOTRE ſilence eſt trop long ; il faut enfin le rompre : mais que vous dire ? Et ſur quel ton vous parler ? ne ſçavez-vous pas tout ce que je puis ſçavoir, & au-delà ? Vous, qui tous les jours conferez avec les ſçavans & les beaux eſprits, & qui d'ailleurs trouvez dans vos réflexions profondes, & dans vos lectures choiſies, des lumiéres peu communes, ſur-tout à notre ſexe, qui généralement parlant ne ſe pique guéres d'érudition. Etant donc, ma chere couſine, l'une des ſçavantes

de notre ſiécle. (Je parle de vous) il ne me ſiéroit pas bien, à coup ſûr, de prendre ici un ton doctrinal ; je dois prendre chez vous des lumiéres plutôt que de vous en communiquer. Je me retranche donc, & je me réduits à des faits ; je parlerai des nouvelles publiques & particuliéres ; je ſerai la nouvelliſte.

Il ſe parle par ſoupçon d'un traité de paix : Le Conſeil eſt extrêmement ſecret ; ce n'eſt que par de petits ſoupiraux, qu'on en ſçait quelque choſe. La guerre eſt pourtant toujours plus allumée, & les préparatifs en ſont toujours plus grands : c'eſt un trait de politique ; car on n'ignore pas que toutes les Couronnes de l'Europe ſouhaitent la paix ; mais pour avoir la paix, il faut, comme l'on dit, préparer la guerre.

Le Roi vient de porter un Edit ſevere & rigoureux, contre les impies blaſphémateurs du ſaint Nom de Dieu. Il a ſuivi les pieuſes trâces de ſes illuſtres Prédeceſſeurs, ſinguliérement de Louis IX. ce grand Roi, ce grand Saint, qui ordonna qu'on perceroit la langue avec un fer chaud de tous les blaſphémateurs de l'adorable Nom de Dieu : ce qu'il fit exécuter, avec une fermeté digne d'un Roi Très-Chrétien : Un homme de qualité, s'étant rendu coupable du péché de blaſphême, ayant violé les loix divines & humaines qui le défendent ; il fut accuſé, il fut déferé : le Roi ordonne qu'il ſoit puni ; on le prie, on le ſupplie de lui pardonner : Rien ne peut le fléchir. Le Gentil-homme fut percé ignominieuſement, & l'inſtrument

de ſon péché devint comme l'inſtrument de ſa pénitence. Si tous les blaſphémateurs du Nom Divin étoient ainſi traitez ; quelle réforme dans les diſcours des hommes ! Quelle récompenſe pour les Princes, qui procureroient cette réforme par leurs Edits pieux, & pour les Commandans, qui employeroient leur autorité avec un zéle de Phinéez, pour l'exécution de ces Edits Religieux & Chrétiens!

Je vous prie, Meſſieurs, de remarquer, dit alors Madame de Saint-Evremont, que ſi Madame de l'Iſle-Bonne tient des diſcours ſi pieux, c'eſt qu'elle a donné dans la haute dévotion ; ce qui ne l'empêche pas d'être civile, affable, honnête : au contraire, je trouve qu'elle a plus de courtoiſie, plus de dou-

ceur, plus d'honnêteté, depuis qu'elle eſt montée à ce grand point de piété & de religion : ce qui montre évidemment, que la piété bien priſe ne gâte rien ; mais plutôt qu'elle eſt bonne, & qu'elle ſert à tout. Je reprens la lecture de ma lettre, la parenthéſe ſeroit trop longue.

Madame la Ducheſſe de Vilfrid, cette illuſtre & aimable perſonne, eſt morte depuis peu, après avoir reçu, avec une piété exemplaire, tous les Sacremens de l'Egliſe. Elle avoit une Bibliothéque des mieux choiſies ; c'étoit preſque tout des livres de piété, de belles lettres, ou d'hiſtoire. Elle a eu la bonté de m'en léguer une bonne partie. J'ai reſſenti comme je le devois, ce bon ſouvenir de ſa part, auſſi mes foibles prieres ne lui ſont pas accordées avec éco-

nomie. Je prie pour ſon repos éternel avec libéralité, je veux dire ſouvent & long-tems. Les pauvres n'ont pas été oubliés dans ſon teſtament : outre bien d'autres legs pieux, qui les regardent ; elle leur a donné tout ce qu'elle pourroit avoir d'argent monnoyé à ſa mort. On a trouvé dans ſa caſſette deux cens louis, qu'on a diſtribué aux indigens, le jour même de ſes funérailles. Mille pauvres lui donnent mille bénédictions : & font pour elle des millions de priéres.

Madame la Marquiſe de Saint-Julien, qui vous eſtime beaucoup, a connu l'abus du monde : Elle l'a quitté avant qu'il la quittât ; elle s'eſt tournée à bonne heure du côté de la vraie dévotion ; elle s'eſt miſe ſous la conduite d'un fameux Directeur,

dont les avis la font avancer à grand pas dans la voye de la perfection ; elle devient tous les jours plus fervente dans le Divin ſervice.

Monſieur de l'Iſle-Bonne a de tems en tems ſes attaques de goûte aux pieds. Je participe à ſes douleurs par la compaſſion que je lui porte ; & nonobſtant ma triſteſſe & la ſienne ; je m'efforce de le divertir, même dans le feu de ſon mal. Je le fais rire quelquefois, ſur-tout lorſque je lui dis, que ſon infirmiré eſt ruſée, comme le plus fin des animaux, en ce que pour être plus ſûre de ſon fait, pour vaincre & abattre mieux ſon homme : elle n'en vient pas aux mains avec lui ; mais, ſans mot dire, elle vient tout à coup le prendre par les pieds, pour le culbuter & l'étendre dans un lit,

où elle le livre à un état d'inaction, de douleur & de peine.

Le Marquis de l'Iſle-Bonne, mon aîné, ſe porte par merveille : Le Seigneur en ſoit loué : la Marquiſe ma belle-fille jouit de même d'une ſanté parfaite : cela me cauſe bien de la joie ; mais ce qui me réjouit beaucoup plus, c'eſt de voir que l'union conjugale de ces deux jeunes époux, eſt toujours plus forte, plus ſainte, plus chrétienne : Car je vous dirai confidemment, ma chere couſine, que tous les matins ils ne manquent point de faire enſemble une demi-heure d'oraiſon mentale, immédiatement après la priere vocale, que tous les bons Chrétiens font à leur lever. Le ſoir ſur les cinq heures, ils vont paſſer une demi-heure devant le très-ſaint Sacrement, pour y réciter plus dévo-

tement le Chapelet, & y méditer avec plus d'attention ſur les Myſteres de la Paſſion, ou de la Vie du Sauveur. On peut dire, avec vérité, que ces deux perſonnes vivent ſaintement & tranquillement, & qu'elles s'aiment en Dieu & pour Dieu.

Le Chevalier eſt toujours au ſervice : il s'eſt trouvé dans pluſieurs actions : il a été bleſſé en deux endroits, à la tête, & au pied gauche ; à la tête, c'eſt un coup de ſabre qui n'a fait qu'effleurer ; au pied, c'eſt une bale qui a bien fait du ravage dans cette partie : il n'en eſt pourtant pas boiteux. Vous ne ſerez pas fâchée d'apprendre que ce cher enfant, comme un autre Ignace de Loyola, s'eſt entierement donné à Dieu, dans l'intervale de tems qu'il a fallu pour guérir de ſes bleſſures. Le pieux livre

de l'Imitation de Jeſus-Chriſt a fait ſa conſolation dans ſes maux & dans ſes douleurs ; mais s'il a fait ſa conſolation, il a fait auſſi ſa converſion ; ou plutôt Dieu s'eſt ſervi de la lecture de ce livre édifiant, pour le toucher, pour le convertir : il eſt aujourd'hui tellement changé, qu'il n'eſt plus le même : Vous n'ignorez pas ſes vivacitez, ſes légeretez de jeuneſſe, vous ſçavez qu'il étoit dans le monde & du monde. Son cœur n'étoit guéres ambitieux de la gloire céleſte ; mais beaucoup de la gloire mondaine & des honneurs du ſiécle. Actuellement ce n'eſt plus tout cela ; ce n'eſt rien même de tout cela. Il ne ſoupire que pour la gloire ſans fin ; ſes vûes ne tendent qu'à Dieu. Il n'a de prétentions que ſur l'héritage éternel, & s'il tra-

vaille ſans relâche, c'eſt toujours pour acquerir le repos qui ne finira jamais. Pour moi j'appelle ſouvent ſes bleſſures de bonnes & d'aimables bleſſures, puiſqu'elles ont operé, ou donné lieu à la grace d'opérer un ſi heureux & ſi admirable changement. Dieu en ſoit loué dans tous les ſiécles.

Vous vous attendez, ſans doute, à quelques nouvelles qui me touchent encore de plus près, les voici : J'ai de la ſanté actuellement, & je benis le Seigneur qui me la donne. Ce terme, d'actuellement, vous fait ſoupçonner que j'avois perdu auparavant le précieux bien de la ſanté ; votre ſoupçon n'eſt pas téméraire : Car j'ai été griévement malade. J'ai employé pour ma guériſon bien de bonnes ames, qui ont beaucoup prié,

& de bons Médecins, qui ont beaucoup ordonné, & ſi bien ordonné, qu'enfin les remédes ont été victorieux de la maladie. Elle a cedé la place à la ſanté, après l'inter-regne, pour ainſi parler, d'une convaleſcence de deux mois, qui, comme vous le voyez, n'a pas été courte. Maintenant que je jouis d'une ſanté parfaite, je me conſerve un peu mieux que je ne le faiſois. J'étois un peu prodigue de ce bien naturel, dont on ne connoît parfaitement le prix que quand on l'a perdu.

Du reſte je m'apperçois un peu tard que ma Lettre eſt exceſſivement longue. Que voulez-vous, ma chere couſine, & ma très-chere amie : mon cœur qui vous aime n'a pû vous quitter ſitôt.

D'ailleurs il convenoit de la

proportionner au long ſilence que nous avions gardé vous & moi, par je ne ſçai quel motif. C'eſt pourtant-là un défaut, corrigeons-nous-en, & puiſque j'ai commencé la premiere, uſez, je vous prie, au plutôt de retour. Donnez-moi de vos chéres nouvelles, je m'attends à cette grace, & dans cette douce attente, j'ai l'honneur d'être avec un tendre & ſincere attachement,

Madame, ma très-chere Couſine,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante, la Comteſſe de l'Isle-Bonne.

Depuis ma Lettre écrite, j'ai appris que la paix étoit ſur le point de paroître, & que bien-tôt elle redonneroit à l'Europe la joie, la tranquillité, les richeſſes.

Cettre Lettre fut écoutée, avec toute l'attention poſſible. Sa longueur parût courte, tant la lecture en fût agréable. Maintes réflexions, paſſez-moi ce terme Gaulois, ſe firent ſur les nouvelles, & ſur les différens faits qu'elle contient : après quoi le Révérend Pere Romain prit la parole ſur le ſujet de la Lecture, ainſi qu'il l'avoit promis : Il fit de ſon mieux, pour ſatisfaire aux pieux déſirs de Madame la Marquiſe & de toute l'Aſſemblée : Voici comment il s'y prit.

La Lecture eſt une grande reſſource pour tout. La Lecture ſied bien au grand & au petit : elle convient à l'homme d'Egliſe, elle ne fait pas dèshonneur à l'homme d'épée, c'eſt un tréſor que la Lecture, mais un tréſor bien riche, bien fécond,

fécond, bien abondant. L'on puiſe dans ce tréſor, pour parler avec l'Ecriture : *Nova & vetera.* Des choſes nouvelles & anciennes ; on en tire des piéces vieilles & des nouvelles eſpéces ; les penſées des anciens & les réflexions des modernes s'y offrent à nos yeux : Sommes-nous dans les ténébres de l'ignorance ? La Lecture nous éclaire ; ſommes-nous abſorbez dans un gouffre de triſteſſe & de mélancolie ? La Lecture nous réjouit, nous conſole, nous remet dans une aſſiette naturelle ; ſommes-nous irréſolus, dans la perplexité, & comme flottans entre deux écueils ? La Lecture nous décide, elle nous dirige, elle nous montre le droit chemin, elle nous fait appercevoir les ſentiers détournez qui nous meneroient à la perdition.

Parlons au naturel, la Lecture leve nos doutes ; elle éclaircit nos difficultez ; elle débrouille nos embarras d'eſprit : C'eſt par ſon moyen que nous nous enrichiſſons des biens de l'ame, & que nous acquerons des lumiéres infiniment plus précieuſes, que l'éclat de l'or & des pierreries. Un homme ſans Lecture ne ſera jamais fort utile, ni à l'Etat, ni à aucun Corps de ſociété. Et ſi l'on voit que le contraire arrive, par la vivacité de l'eſprit, & par le ſecours des autres talens naturels : Quelle différence ! Si la Lecture avoit été de la partie : Si la Lecture avoit étendu & perfectionné les beaux talens de la nature. Le bon parti, c'eſt de ſe réſoudre à lire ; c'eſt d'aimer à s'inſtruire par le moyen de la Lecture ; c'eſt de ſecouer la pareſſe, &

de prendre ſouvent en main les inſtrumens de la ſcience & de la littérature, qui ſont les Livres, que nos Peres nous ont laiſſé, & qu'ils ont compoſé avec tant de peine & d'exactitude. Le grand point conſiſte à bien régler & à bien diriger nos lectures. Or trois choſes ſont requiſes dans cette vûe : la premiere, c'eſt de lire de bons livres : la deuxiéme, c'eſt de lire autant de tems qu'il faut : la troiſiéme, c'eſt de lire de la maniére qu'il faut.

La Lecture des bons livres ne peut ſûrement être que bonne ; elle ne peut que produire de bons effets. C'eſt une bonne ſource, d'où il ne peut naître que de bons ruiſſeaux. C'eſt à cette ſorte de Lecture, qu'il faut conſtamment s'attacher pour pluſieurs raiſons, dont voici les rai-

ſons principales. La Lecture des bons livres rend ſçavant, elle éclaire l'eſprit. La Lecture des bons livres rend pieux, elle corrige, elle perfectionne le cœur. La Lecture des bons livres rend poli & honnête, elle corrige, elle perfectionne les maniéres. Voilà de grands avantages, s'écria pour lors Madame de Roche-Colombe, je vous crois, mon Révérend Pere, ajouta-t-elle, ſur votre parole; mais je voudrois pourtant bien voir un peu plus clair en tout cela. Madame, reprit le Pere, je vais montrer; je vais développer tout ce que j'ai avancé.

J'ai dit d'abord que la Lecture des bons livres rendoit ſçavant, qu'elle inſtruiſoit, qu'elle éclairoit l'eſprit. Cette propoſition me paroît vraie & nullement douteuſe. On devient ſça-

vant, inſtruit, éclairé ; commenr ? Par l'étude de la Philoſophie, des Mathématiques, de la Théologie Scholaſtique, des Cas de Conſcience, de la Juriſprudence. C'eſt-là conſtamment ce qui bannit l'ignorance de l'eſprit humain : C'eſt-là ce qui l'inſtruit, ce qui l'éclaire, ce qui le rend habile & ſçavant. Or, comment vaquer à l'étude de toutes ces Sciences, & s'en procurer par-là l'acquiſition ? N'eſt-ce pas par la Lecture ? n'eſt-ce pas en liſant les bons Auteurs qui en ont traitez ? N'eſt-ce pas en fouillant, en cherchant dans les livres le tréſor de la vérité ? Ce n'eſt pas dans le fonds d'une terre matérielle, où elle ne ſçauroit ſe trouver, mais dans le fonds des livres ſçavans & fonciers, pour parler ainſi, où elle eſt cachée, répandue & comme miſe en réſerve.

Oui, c'eſt par le canal de la Lecture, que la vérité coule inſenſiblement dans nos eſprits. C'eſt par les yeux, comme par deux fenêtres vivantes, que les rayons du vrai entrent & pénétrent juſques dans notre entendement ; qu'ils le réjouiſſent, qu'ils l'éclairent, & qu'ils le perfectionnent. Je n'ignore pas que la vérité & que les ſciences entrent auſſi chez nous par l'organe & le canal de l'ouie, qui eſt ſi utile & ſi néceſſaire à l'homme ; mais les ſçavans Profeſſeurs que l'on entend, où eſt-ce qu'ils puiſent ? N'eſt-ce pas dans les ſources, dans les livres originaux, qu'ils liſent & qu'ils parcourent ſans ceſſe ? Il faut ſe déſabuſer, la Lecture eſt comme la baſe de l'édifice des Sciences ; elle eſt comme la ſource des ruiſſeaux de ſageſſe, qui

coulent de la bouche des gens ſçavans. C'eſt à cette ſource qu'il en faut toujours revenir ; c'eſt à cette origine qu'il faut remonter ; c'eſt ce moyen efficace dont il faut uſer ; c'eſt cette voye qu'il faut prendre, ſi l'on veut parvenir à la connoiſſance de la vérité, & à l'acquiſition des Sciences. Je remarque ici en paſſant, que s'il eſt queſtion des véritez dogmatiques, ce n'eſt point par la voye de la Lecture & de l'examen, que le particulier doit atteindre à la connoiſſance de la vérité conteſtée par les partiſans de l'erreur ; mais plutôt en écoutant en humble diſciple, en vrai fidéle, les déciſions du juge des controverſes, qui eſt la vraie & ſainte Egliſe, ainſi que les ſçavans de nos jours l'ont évidemment démontré contre les Proteſtans, ſingu-

liérement contre les Sectateurs du Capital, ennemi de la réalité qu'on ne connoît que trop en France.

Il faut tomber d'accord de tout ce que votre Révérence vient de nous faire l'honneur de nous expoſer, dit pour lors Madame la Marquiſe, cette Dame qui aime tant la Lecture : Mais, mon Pere, ajouta-t-elle, tout le monde ne peut pas lire les livres ſçavans : Nous autres femmes, nous ne ſommes guéres propres pour ces ſortes de lecture. Ce n'eſt pas le gibier dont nous devons nous nourrir, ſerons-nous donc exilées, ſerons-nous abſolument proſcrites de la région des Sciences ? Une femme ne peut-elle point être ſçavante, éclairée, habile ? Madame, lui répondit le Pere Romain, le Seigneur des Sciences n'a pas

jugé

jugé convenable d'en faire part à tous ; ce qui eſt précieux doit être un peu rare : Il en eſt des Sciences comme des richeſſes. Si les richeſſes avoient été données à tous les hommes, il y auroit dans le monde des maux & des inconvéniens qui n'y ſont point. Que ſeroit devenue la ſubordination dans cette hipothéſe ? Quelle ſeroit la liaiſon & l'union dans la ſociété des hommes ? Quel ſeroit le rapport & le lien parmi les individus de notre eſpéce ; s'ils étoient tous commodes, riches, également partagez des biens de la fortune ? N'eſt-ce pas l'interêt, le beſoin & la néceſſité, qui ſoumettent l'homme au travail ? qui le rendent humble & petit à ſes yeux ? qui lient l'homme avec l'homme ; le pauvre avec le riche, l'ouvrier avec celui qui

l'employe ? La comparaiſon eſt entiére : ſi les Sciences étoient le partage des deux ſexes & de tous les hommes ; Mon Dieu ! Que de ſuites funeſtes, que de maux, que d'inconvéniens dans l'univers ! Que d'orgueilleux, que de perſonnes vaines, que d'entêtez, que d'hérétiques ! Il y a de toutes ces ſortes de mauvais grains dans le monde, j'en conviens : Mais combien plus y en auroit-il, ſi les Sciences étoient communes, & univerſellement répandues dans tous les eſprits, dans tous les lieux, chez toutes les Nations ! Dieu a bien fait toutes choſes : le Très-Haut eſt admirable en tout ; des petits êtres tels que nous ſommes ne doivent qu'admirer, qu'adorer dans un profond ſilence les meſures & les arrangemens tou-

jours juſtes & toujours ſages de la Providence Divine. Mais pour en venir, Madame, au point précis de la difficulté que vous m'avez fait la grace de me propoſer ; j'ai l'honneur de vous dire, & vous l'avez vous-même dit avant moi, que la plûpart des hommes ne peuvent point vaquer aux Lectures ſçavantes : mais, au même-tems j'ajoute, que cette ſorte de Lecture, quoique fort louable & relevée, n'eſt pas abſolument néceſſaire, du moins au grand nombre, puiſque les Sciences, ainſi que je l'ai fait voir, ne ſont pas & ne doivent pas être le partage de tous les hommes. Je dis de plus, que les femmes ne ſont pas deſtinées pour être des tréſors de ſcience ; leurs fonctions ne ſont pas d'enſeigner. L'Apôtre des Nations leur défend cet

emploi, du moins en public. (a) La femme ne doit point affecter d'être ſçavante, elle ne doit pas ſe piquer de hautes ſciences, ni de lectures qui tendent à les acquerir. Ce ne ſont pas là les mets dont elle doit ſe nourrir dans le cours ordinaire des choſes. Mais comme toutes les régles ſont ſoumiſes aux exceptions, & qu'il arrive que de certaines femmes ont des diſpoſitions particuliéres pour les ſciences, pour les connoiſſances relevées & ſublimes; celles-là peuvent devenir habiles & ſçavantes, vaquer à la lecture des livres de ſciences, & converſer avec les gens doctes & éclairez: mais le nombre de ces ſortes de femmes, (qu'il me ſoit permis de le dire) n'eſt pas

(a) *Docere mulieri non permitto.* 1. Tim. 2. 12.

bien grand : Madame la Marquiſe, en fait de Sciences, n'a pas beaucoup d'émules. Si les Dames d'Acier, de la Sabliére, de Scudery, & quelques autres de cette eſpéce vivoient encore, elles trouveroient plus aiſément compagnie. Quoiqu'il en ſoit, on peut dire, que les Dames, généralement parlant, ont l'eſprit plus vif, plus fin, plus délicat, que les hommes : mais auſſi, il eſt tout vrai & tout viſible, (pourrai-je m'exprimer en notre faveur ?) Que les hommes ont l'eſprit plus ſolide, plus étendu, plus propre aux ſciences & au gouvernement que les femmes. En deux mots, les femmes ne ſont pas abſolument & univerſellement brouillées avec les Sciences ; mais il n'y a pas entr'elles une grande relation, une grande liaiſon. Les

hommes au contraire ſont ſi fort les amis des Sciences, que par-tout ils les apprennent ; par-tout ils les enſeignent ; par-tout ils en parlent ; par-tout ils s'en ſervent avantageuſement ; ſoit pour leur propre conduite, ſoit pour celle des autres : Ils ſont deſtinez à cet effet ; c'eſt un de leurs principaux emplois : En s'efforçant de le remplir, ils ſont dans l'ordre ; ils occupent leur place ; ils tiennent leur rang.

Le Pere Romain s'étant ainſi exprimé ſur le compte des femmes & des hommes, par rapport aux Sciences ; il ſe tût un moment, & il parût un peu rêveur : après quoi reprenant la parole, il nous dit, que le Révérend Pere de Ternaud, Religieux de ſon Ordre, des plus ſçavans & des plus éclairez, lui avoit envoyé depuis peu une

petite diſſertation ſur les Sciences, priſes en général & dans un ſens étendu. Nous lui dîmes qu'il nous feroit beaucoup de plaiſir de nous en faire part; mais qu'il nous paroiſſoit à propos d'en remettre la Lecture à la fin de la Converſation, afin que le fil de ſes penſées ſur le ſujet de la Lecture, ne fût pas trop long-tems coupé. Il fut de notre avis : & tout de ſuite, il ſe remit à parler ſur le principal ſujet de l'entretien, je veux dire, ſur la Lecture. Nous l'écoutâmes fort attentivement ſans l'interromper, & ſans former la moindre difficulté.

Si la Lecture des livres de ſciences rend ſçavant, ſi elle perfectionne l'eſprit; il faut tomber d'accord, que la lecture des livres de piété rend pieux, & qu'elle corrige & perfectionne le cœur.

Le cœur qui eſt vicieux, ne ſçauroit long-tems tenir contre la force & l'efficacité de la Lecture de piété. Auguſtin ſe rend enfin à la grace ; ſes réſiſtances ceſſent ; ſon cœur eſt touché, il eſt attendri ; les ſoupirs, les gémiſſemens & les larmes prouvent évidemment qu'il eſt gagné ; quelle eſt la cauſe d'un ſi heureux effet ? Il ouvre les Epitres de ſaint Paul, il en lit un endroit touchant, & la grace ſe ſert de cette Lecture pieuſe, pour achever le grand ouvrage de ſa fameuſe converſion.

Ignace de Loyola ſe dégoute du ſiécle, il ſe convertit parfaitement, il ſe donne ſans réſerve au Seigneur. D'où vient cet heureux changement ? Il demande des livres pour s'amuſer ; on lui en fournit de pieux ; il les lit ; il y prend du goût ; il

eſt touché, il eſt converti.

Quels éloges les Saints Peres n'ont-ils pas donnés à la Lecture ſainte ? » La Lecture, di-» ſent-ils, eſt la nourriture ſpiri-» tuelle de l'ame ; elle la rend » forte & conſtante contre les » tentations ; elle lui inſpire de » ſaintes penſées, & des déſirs » ardens pour le Ciel. Elle éclai-» re l'entendement ; elle embra-» ſe la volonté ; elle conſole » dans les ennuis & dans les af-» flictions du ſiécle ; elle eſt la » mere de la joie ſpirituelle & » ſelon Dieu. "

Ah ! que la Lecture de piété eſt utile, quelle eſt avantageuſe, quelle produit de bons effets ! N'eſt-ce pas la Lecture pieuſe, qui nous découvre les beautez de la vertu ; la néceſſité abſolue de l'embraſſer ; les moyens de la mettre en œuvre ? N'eſt-

ce pas la Lecture pieuſe, qui nous développe les difformitez du vice, qui nous fait appercevoir l'abîme où il conduit ; qui nous expoſe les châtimens horribles qu'il mérite, & dont il eſt ſuivi ? N'eſt-ce pas la Lecture pieuſe, qui nous dépeint les horreurs de la mort ; les terreurs des Jugemens divins ; la vivacité des feux éternels ; l'éclat de la gloire ſans fin ? N'eſt-ce pas la Lecture pieuſe, qui nous montre nous-mêmes à nous-mêmes ; en nous repréſentant nos défauts & nos imperfections ; en nous faiſant voir comme dans un tableau les ombres de notre vie ; en nous mettant devant les yeux, comme dans un miroir, les taches de notre ame ? Enfin n'eſt-ce pas la Lecture pieuſe, qui ouvre le cœur dans l'affliction, & qui le conſole ? *Haben-*

tes ſolatio libros ſanctos : (*a*) Qui nous dirige, qui nous ſoutient dans nos voyes épineuſes ? *Lucerna pedibus meis verbum tuum.* (*b*) Qui en qualité d'œuvre ſainte & très-bonne, augmente le tréſor de nos mérites ; & conſéquemment le prix & le dégré de notre récompenſe à venir ? *Reddes unicuique, juxta opera ſua.* (*c*) En vérité la Lecture ſainte produit dans l'homme d'admirables effets. Auſſi les Ecrivains ſacrez & les Saints Peres nous la recommandent-ils avec zéle, & en termes formels.

Saint Paul exhorte ſon cher diſciple Timothée, à y vaquer aſſidument. (*d*)

Saint Athanaſe parle ſur ce ſujet d'une maniére très-forte :

(*a*) 1. Mac. 12. 9.
(*b*) Pſal. 118. 105.
(*c*) Pſal. 61. 13.
(*d*) *Attende lectioni.* 1. Tim. 4. 13.

Ne regardez pas, dit-il, les perſonnes, qui n'ont point de goût pour la lecture des ſaints Livres, comme vraiment attachées au ſervice de Dieu. (*a*)

Saint Jerôme qui étoit un ſi grand partiſan de la Lecture, exhorte fortement à s'y addonner, la célébre Euſtochie, cette digne fille de la grande ſainte Paule, voici ſes termes : Que le ſommeil vous ſurprenne ayant le Livre ſacré à la main ; & ſi votre face tombe par un effet du ſommeil, que ce ſoient les Ecritures divines qui la reçoivent. (*b*)

Saint Ambroiſe donne à la Lecture un éloge d'un ſens fort étendu. C'eſt par la Lecture,

(*a*) *Sine legendi ſtudio, neminem ad Deum intentum videas.* S. Ath.

(*b*) *Tenenti codicem ſomnus obrepat, & cadentem faciem pagina ſancta ſuſcipiat.* S. Hieron. Epiſt. ad Euſtoch.

dit ce Pere, que tous les vices & les défauts des hommes ſont purifiés & corrigés. (*a*)

Saint Benoît preſcrit la Lecture dans ſa Régle, & l'ordonne fortement.

Tous les Fondateurs d'Ordres & de Sociétés ſaintes, en ont uſé de même. C'eſt qu'ils connoiſſoient l'efficacité & l'utilité infinie de la Lecture pieuſe, par rapport au Ciel & au ſalut, par rapport à la piété & au Chriſtianiſme.

Enfin j'ai avancé que la Lecture des bons Livres rendoit l'homme poli & honnête ; & qu'elle corrigeoit, qu'elle perfectionnoit les maniéres. L'on en conviendra aiſément avec moi, ſi l'on fait attention que la Lecture des bons Livres, (je

(*a*) *Lectione univerſâ hominum vitia purgantur.* S. Amb

comprends, ſous ce terme, les livres d'Hiſtoire, de Belles-Lettres, de Civilité; de même que les Livres de piété & de ſcience, dont j'ai déja parlé,) nous met devant les yeux des exemples, & des traits admirables de droiture, de généroſité, d'honnêteté, de clémence, de douceur, de bonté : or, l'homme eſt naturellement porté à ſe conformer dans ſes maniéres de faire & de dire, à ce qu'il voit, ou des yeux du corps, ou des yeux de l'eſprit. De plus, il eſt conſtant que la lecture des livres d'Hiſtoire, de Belles-Lettres, de Civilité, polit l'eſprit, & le remplit des loix & des préceptes du ſçavoir vivre. L'eſprit ainſi poli, ainſi rempli, peut-il ne pas polir lui-même, diriger, & perfectionner les maniéres du

corps ? il eſt donc ſûr, il eſt décidé que la Lecture des bons livres, tels que ſont ceux de l'Hiſtoire, des Belles-Lettres..... contribue beaucoup à rendre l'homme poli, affable, honnête, officieux.

A l'occaſion de la Lecture des bons livres, il me paroît qu'il ne ſeroit pas hors d'œuvre de dire deux mots de la Lecture des livres mauvais.

Les mauvais livres ſont les livres hérétiques ou impies. Les livres de magie & de ſuperſtitions ; les livres d'amour & de galanterie. Tout cela eſt mauvais, funeſte & contagieux. Lire de tels livres, c'eſt le moyen trop ſûr & trop efficace de ſe gâter l'eſprit & le cœur. C'eſt le chemin qui conduit droit à l'erreur, au menſonge ; à l'impiété, à l'irréligion, à la vo-

lupté, à l'amour profane.

Le venin des eſprits, ce ſont les livres où l'erreur eſt répandue. Le poiſon des cœurs, ce ſont les livres, où la volupté eſt louée, enſeignée, & comme miſe en art. La peſte des eſprits des cœurs, ſe ſont les livres, où l'athéiſme & l'impiété ſont propoſés & mis au jour: où la magie & la ſuperſtition ſont expoſées & enſeignées. Loin de nous des livres ſi déteſtables, ſi nuiſibles, ſi funeſtes.

La plûpart des mauvais livres ont été proſcrits & condamnés par l'Egliſe, & par l'autorité ſéculiere: à nous d'obéir, & de nous laiſſer diriger dans nos lectures: C'eſt par-là que nous pourrons éviter les mauvais pas & les écueils.

Que les Romans & les Livres de galanterie ont cauſé de maux

maux dans le monde ! ſur-tout chez les jeunes cœurs & les jeunes eſprits : Malheur aux Ecrivains de tels livres ; à quelles fautes, à quels péchez ne participent-ils pas ? Que les jeunes gens qui aiment à lire ces ſortes d'écrits, faſſent attention, que le miel qu'ils y trouvent & qu'ils y goûtent, ſe changera pour eux en fiel & en abſynthe : & qu'un jour le repentir amer prendra la place du plaiſir mince & paſſager, qu'ils prennent dans ces occupations, ou plutôt dans ces paſſe-tems ſi indignes de l'homme Chrétien.

Lire de bons livres, il n'eſt rien de mieux. Lire de mauvais livres ; quelle ſource de maux !

Il faut lire, il faut donner du tems à la Lecture : Mais quel tems faut-il employer à cette

louable occupation ? lire rarement & preſque jamais ; c'eſt un défaut & un écueil, en ce fait, qu'on ne ſçauroit trop éviter. Pourquoi ne pas faire valoir le talent que l'on a entre les mains ? l'ouvrage n'eſt pas ſi difficile : c'eſt être ennemi de ſon propre bien, que de ſe comporter de la ſorte. On peut manger, & on ne le fait point. On peut voir, & on ferme les yeux. On peut ſçavoir, & l'on veut être ignorant. Quel déreglement ! lire trop, avec excès, avec paſſion, & ſans ceſſe ; autre écueil, qui eſt autant & peut-être plus funeſte que le premier. L'excès de la lecture tend au dégoût de la lecture même, ou à la confuſion des idées, ou à la perte de la ſanté, ou même du bon ſens & de la raiſon.

(*a*) L'expérience eſt la preuve ſenſible de toutes ces véritez. Je ne cite qu'un fait qui regarde la confuſion des idées : il eſt particulier dans ſon eſpéce. Dans une grande Ville d'Italie, un jeune homme ayant voulu par oſtentation ſoutenir des theſes, *de omni ſcibili* ; ſur toutes les matiéres, & ayant pour remplir ſa tâche, lû & étudié à l'infini. Qu'arriva-t-il ? il demeura court dès l'entrée de ſes theſes : il ne ſçût que dire : pour trop ſçavoir il ne ſçût rien : la confuſion, le trouble, une eſpéce de cahos entra dans ſon eſprit : il devint muet, & pour trop vouloir faire, il ne fit rien du tout. En rien nul excès. Il en eſt de la lecture comme des alimens : il ne faut pas ſe gorger ; il ne

(*a*) *Multæ te litteræ ad inſaniam convertunt.* Act. 26. 24.

faut pas trop ſe remplir : ſi on le fait, l'eſprit ne peut pas digerer, non plus que l'eſtomac. *Non multùm, ſed benè.*

Il eſt bien des gens qui péchent dans la maniére de lire.

Il en eſt qui liſent ſans ordre. Tantôt ils ſe ſaiſiſſent d'un livre d'Hiſtoire, tantôt d'un livre de Belles-Lettres ; aujourd'hui, ils ſont d'humeur de lire des queſtions de Philoſophie : demain, ils commenceront un traité de Théologie. Un livre, ils vous le prennent par le milieu, par la fin, par le commencement, ſelon leur fantaiſie & leur caprice. De pareilles lectures ne rendent point ſçavant. Elles influent peu à la piété. (a) Il faut d'ordinaire lire avec ordre, les idées en ſont mieux ſuivies,

(a) *Fortuita, & varia lectio non ædificat.* S. Bern.

mieux liées, & plus nettes.

Il en eſt d'autres qui liſent ſans réflexion, ils avalent ſans mâcher l'aliment qu'ils prennent; pourra-t-il être digeré? & s'il n'eſt pas digeré, profitera-t-il?

D'autres liſent par pure curioſité; ils mangent uniquement, parce qu'ils ont appétit. Conduite indigne d'un honnête homme, qui doit agir par raiſon, plutôt que par inclination: indigne à plus forte raiſon d'un Chrétien, qui doit épurer ſes motifs dans le feu de l'amour divin.

Enfin, il eſt des perſonnes qui liſent par vanité pour ſe faire une réputation d'homme ſçavant, pour briller dans les compagnies: Cette vûe eſt très-oppoſée à l'eſprit de l'Evangile, qui ne tend qu'à l'humilité & au mépris de la vaine gloire.

En deux mots, il eſt très-bon & très-avantageux de vaquer à la Lecture; nous avons expoſé ſes utilitez.

Mais le point eſſentiel conſiſte à bien faire ſes lectures, & à lire de bons livres. En tout, la maniére fait beaucoup.

Le Pere Romain ayant ceſſé de parler, Madame la Marquiſe fut priée de nous dire quelque choſe ſur le ſujet de la Lecture; on ne crût point lui déplaire, attendu qu'elle ſe plait fort à cet exercice de l'eſprit. Elle répondit à l'Aſſemblée, que le Révérend Pere avoit épuiſé la matiére au point qu'il n'avoit rien ou preſque rien laiſſé à dire: que cependant elle feroit part à l'Aſſemblée de deux ou trois penſées, qui lui naiſſoient dans l'eſprit ſur ce ſujet.

Les voici, ajouta-t-elle, en peu de mots.

Lorſqu'on eſt ſeul dans une campagne, qu'on s'y trouve privé de la douce ſatisfaction, qui naît de la ſociété & de la Converſation avec d'honnêtes gens ; il eſt une grande reſſource, un grand ſecret pour s'entretenir avec les perſonnes les plus méritantes : C'eſt de ſaiſir les meilleurs livres de ſa Bibliothéque, de les lire avec attention & avec réflexion ; pour lors il ſe fait, entre les Auteurs de ces livres & nous, une maniére d'entretien, qui occupe autant d'agrément que d'utilité ; l'Auteur nous parle par ſes écrits, par ſon livre bon & moëleux ; nous lui parlons & nous lui répondons par nos réflexions ſur ce qu'il nous expoſe : de même que par nos adhéſions notre

conſentement à ce qu'il nous dit : C'eſt ainſi que par la Lecture on s'entretient avec les plus grands hommes ; morts, à la vérité, dans leurs perſonnes ; mais vivans dans leurs ouvrages, dans leurs ſçavans & beaux Ecrits.

Les ſermons, les diſcours de vive voix, ſont très-bons & très-utiles, il faut en tomber d'accord ; mais dans un ſens la Lecture ſemble l'emporter en ce point. Comment ? C'eſt que la Lecture ſe peut faire pluſieurs fois de ſuite ſur la même matiére : Elle peut ſe réïterer tant que l'on veut : on peut lire & relire un endroit touchant & pathétique, un endroit lumineux & inſtructif ; par ce moyen on en retire tout le fruit poſſible : au lieu que le diſcours de vive voix paſſe avec rapidité ; on

on ne redit plus la même choſe ; les impreſſions qu'il fait ne ſont pas d'ordinaire ſi profondes ; & l'attention qu'on y apporte eſt plus bandée, plus gênée, plus fatiguante. Dans la Lecture, l'attention eſt plus libre, plus tranquille & plus mûre. Dans la Lecture, on conçoit les choſes, & on y réflechit à tête repoſée. Dans la Lecture, on ſe redreſſe & on ſe dirige à loiſir ſoi-même.

On s'inſtruit par le moyen des entretiens & des Converſations, il eſt vrai, mais l'on ne peut pas toujours avoir des perſonnes ſçavantes & éclairées, vis-à-vis de ſoi, pour les interroger, pour les écouter, pour être décidé dans mille doutes qui naiſſent. Par la voye de la Lecture on s'inſtruit, on s'éclaircit toutes les fois que l'on

veut : on peut lire en tout tems, en tout lieu, en toute ſaiſon, de nuit, de jour, dans la maiſon du Seigneur, dans la chambre, étant aſſis, en promenant, en compagnie, en particulier, par-tout, ou preſque par-tout, on peut lire ; mais on ne peut pas par-tout converſer, parler, s'entretenir. Que les pareſſeux en fait de Lecture, ont grand tort de négliger un moyen ſi aiſé, ſi avantageux, ſi efficace pour devenir au même-tems, ſçavant, pieux, poli & honnête.

A peine Madame de Terre-Neuve eût ceſſé de parler, qu'on pria le Pere Romain de nous faire part de la Diſſertation ſur les Sciences du Pere de Ternaut, dont il nous avoit parlé quelques momens auparavant : il ſe prêta volontiers à nos dé-

ſirs ; il nous lût cette piéce avec beaucoup de feu & de rapidité : la voici dans ſes propres termes ; elle n'eſt pas bien longue : nous remerciâmes fort le Pere, de la bonté qu'il avoit eu de nous en faire part.

DISSERTATION SUR LES SCIENCES.

LEs Sciences * ſont les richeſſes de l'eſprit : elles ſont les joyaux précieux de l'entendement : elles ſont les ornemens fins, beaux & brillans de

* Toutes les belles & utiles connoiſſances, dont l'homme eſt capable, ſoit de Philoſophie, ſoit de Théologie, ſoit de Droit..... ſont ici compriſes, ſous le terme générique de Science.

cette ame ſpirituelle & raiſonnable, que le Ciel a daigné nous accorder par préférence à tous les Etres de ce viſible Univers. Les Sciences ſont abſolument néceſſaires à l'homme mortel par rapport aux différentes vûes, & aux divers emplois qu'il doit remplir : de même que la lumiére de gloire eſt abſolument néceſſaire à l'homme immortel; par rapport à la félicité parfaite, qu'il ne ſçauroit obtenir ſans ſon aide, ſans ſon ſecours.

La néceſſité des Sciences eſt ſi grande, que ſans elles le monde ne ſeroit compoſé que d'aveugles, qui tâtonneroient ſans ceſſe, qui feroient ſouvent de faux pas, qui quitteroient mille fois le bon chemin pour en prendre de mauvais, qui ſeroient errans au gré des paſſions, des préjugez, des fauſſes maxi-

mes : Ah ! quel cahos dans la conduite humaine, ſuppoſé que les Sciences fuſſent bannies de cette vallée de larmes, où nous vivons ! le monde ſans Sciences ne pourroit-il pas être comparé à une nuit obſcure, où tout eſt noir, incertain, dangereux ? L'homme privé des Sciences, ne reſſembleroit-il pas à un vaiſſeau ſans Pilote & ſans Gouvernail ; flottant à la merci des vagues, toujours en péril de faire nauffrage, & de donner contre les écueils ? L'homme, ſans le ſecours des Sciences, ſeroit aujourd'hui le partiſan de la vérité, demain l'ami du menſonge. Les perplexitez, les ſcrupules, les doutes bien fondez frapperoient ſouvent ſa raiſon ignorante, & la feroient tomber comme en défaillance, par la vivacité du chagrin & de la tri-

ſteſſe qui naîtroient de ſes difficultez indéciſes. Ciel ! que deviendroit l'homme ſans la jouiſſance & le ſecours des Sciences ! Mais graces en ſoit rendues au Seigneur des Sciences, (a) l'homme n'eſt pas privé de ce grand bien ; il mange avec plaiſir & ſans craindre de déſobéir aux ordres du Créateur du fruit de l'arbre de la Science du bien & du mal. Il connoît le vrai, il connoît le faux, par rapport à mille différens objets. Ses lumiéres ont une hauteur, une profondeur, une étendue qui jette dans l'étonnement le plus ſérieux ; ſur-tout lorſqu'on lit & qu'on parcourt les doctes écrits, les ouvrages ſçavans des grands génies de l'antiquité & du ſiécle préſent.

(a) *Deus ſcientiarum Dominus eſt.* Jerem. 7. 3.

S'il eſt queſtion des fruits, des avantages & des heureux effets des Sciences : quel détail ! quelle ample matiére !

Les Sciences banniſſent de notre eſpéce l'ignorance craſſe & honteuſe ; & elles rendent la nature humaine en quelque ſorte ſemblable à la nature angelique, dont les lumiéres ſont ſi vives, ſi claires & ſi étendues. Au moyen des Sciences, les perſonnes doctes éclairent les ignorans, inſtruiſent les idiots, décident leurs doutes, dirigent leurs affaires, conduiſent leurs deſſeins ; & comme de petits ſoleils, ils brillent aux yeux de tous ceux qui les fixent, qui les approchent.

N'eſt-ce pas par le moyen des Sciences que la jeuneſſe ignorante devient éclairée, que les jeunes diſciples deviennent d'ha-

biles maîtres ; & que les maîtres habiles font mille bons diſciples ?

N'eſt-ce pas par le moyen des Scienees que le Philoſophe apprend l'art de raiſonner juſte ; qu'il ſonde les différens ſecrets de la nature ; qu'il en développe les cauſes & les raiſons ; qu'il s'éleve par l'échelle des créatures juſqu'à la connoiſſance du Créateur ; qu'il en démontre l'exiſtence ; qu'il en prouve l'unité ; qu'il en expoſe autant que la foibleſſe de l'eſprit humain peut le permettre, les attributs adorables, les admirables perfections ?

Que ne pourroit-on pas dire des fruits qui naiſſent des Mathématiques, qui ſont des Sciences ſi claires, ſi certaines, ſi ſatisfaiſantes & ſi multipliées ? Combien de Traitez de Mathé-

matiques? A quels uſages ne ſervent-ils pas? Les uns ſervent au négoce; ils ſont abſolument néceſſaires aux Commerçans : tels ſont les Traitez de l'Arithmétique, de l'Algébre. Les autres ſont bons pour l'armée, les gens de guerre ne ſçauroient s'en paſſer : Tels ſont les Traitez de Géometrie, des Fortifications. Ceux-ci ſervent à la ſolemnité des divins Offices; telle eſt la Science de la Muſique. Ceux-là ſont infiniment utiles pour le tranſport de mille ſortes de Marchandiſes néceſſaires; tels ſont les Traitez fameux de l'Aſtrologie & de la Navigation. Je ne parle pas de bien d'autres Sciences, que les Profeſſeurs des Mathématiques enſeignent à leurs diſciples, qui d'ordinaire y prennent beaucoup de goût, & qui dans la ſuite en profitent pour

leur propre utilité, & pour celle des autres.

Que dirons-nous des fruits ſolides & importans que les Sciences Théologiques, que les connoiſſances du Droit produiſent parmi les hommes Chrétiens & civiliſés ?

N'eſt-ce pas par le moyen de ces Sciences ſublimes & avantageuſes que les ſaints Docteurs réfutent, & confondent les Hérétiques audacieux, qui déchirent le ſein de la ſainte Egliſe notre mere ?

N'eſt-ce pas par le moyen de ces mêmes Sciences, que les ſaints Conciles, ſous la direction de l'Eſprit Saint, anathématiſent l'erreur ; qu'ils ſoutiennent fortement la vérité, & qu'ils préſervent par-là les Fidéles du funeſte poiſon de l'héréſie ?

N'eſt-ce pas auſſi par le ſecours & les lumiéres des Sciences, & des connoiſſances utiles, que les Caſuiſtes décident conformément à la vérité, & avec préciſion, ce qui eſt péché, & ce qui ne l'eſt pas. Ce qui eſt mal, & ce qui eſt bien. Ce que l'on doit rendre à Céſar par juſtice, & ce qu'on peut lui retenir ſans violer les loix de l'équité ?

N'eſt-ce pas par le même moyen & par la même voye, que l'habile Juriſconſulte donne d'excellents conſeils ; que l'Avocat fameux ſoutient de juſtes cauſes avec ſuccès ; que le Juge intégre & éclairé porte de juſtes & équitables ſentences ; ſoit dans le Civil, ſoit dans le Criminel ?

N'eſt-ce pas enfin par le moyen des Sciences, priſes dans le dernier ſens expoſé, que

les zélés Paſteurs de l'Egliſe conduiſent droit chemin leurs troupeaux : que les Directeurs des ames les menent au Ciel : Que les Miniſtres de la Divine parole ſément dans le champ du ſouverain Pere de famille, du bon grain, & nullement de l'yvraïe ?

On ne finiroit point ſi l'on vouloit deſcendre dans tous les détails des biens & des fruits, que les Sciences & les beaux Arts produiſent journellement, & dans toutes les ſaiſons dans le monde.

Mais, dira t-on, les Sciences enflent, ſelon le grand Apôtre : (*a*) Elles rendent vains & orgueilleux ceux qui les poſſédent. Pourquoi donc les tant exalter ? & pourquoi tant de gens font-ils de ſi grands efforts pour s'en

(*a*) *Scientia inflat.* 1. Cor. 8. 1.

procurer la jouiſſance & l'acquiſition ?

Il faut tomber d'accord que la Science enfle le cœur humain, outre que les divins Oracles nous en aſſûrent, l'expérience trop ſenſible en ce point ne nous permet pas d'en douter ; mais ſi la Science enfle, ce n'eſt pas par elle-même ; ce n'eſt pas de ſa nature ; ce n'eſt pas toujours, ni néceſſairement : cela arrive par accident, & comme par ricochet ; par l'abus qu'on en fait ; par la corruption de notre nature ; par la malice ou la foibleſſe des ſujets, dans qui elle ſe trouve. L'homme, hélas ! abuſe des meilleures choſes ; & il a le mauvais ſecret de changer en venin, comme l'arraignée, les choſes qui d'elles-mêmes ſont bonnes, ou indifférentes. Triſte effet de la chûte

de notre premier Pere ; triſte effet de notre malice, de notre foibleſſe, de notre penchant au mal.

La Science n'eſt pas conſtamment mauvaiſe en elle-même & dans ſa nature. Hé ! Comment le ſeroit-elle ? La Science, & une Science infinie ſe trouve en Dieu, qui eſt la ſainteté même. La Science, & une Science éminente ſe trouve dans les Anges, qui ſont ſi purs & ſi parfaits. La Science, & une Science relevée & ſupérieure, ſe trouve actuellement, & elle s'eſt trouvée dans les ſiécles paſſez, dans les plus grands Saints, dans les plus gens de bien : Dans les Auguſtins, dans les Ambroiſes, dans les Gregoires, les Leons, les Jerômes, les Baſiles, les Chryſoſtômes, les Cyrilles, les Irenées, les Proſpers,

les Ephrems, les Clymaques, les Hyncmars, les Gerſons, les Baronius, les Bellarmins..... La Science n'eſt donc pas (conſéquence juſte) mauvaiſe dans ſa nature, elle n'eſt pas funeſte & induiſante au mal par elle-même, & de ſon fonds, pour m'exprimer ainſi: que ſi elle eſt de tems en tems ſuivie de funeſtes effets, de ſentimens d'orgueil, de vanité, d'ambition, ce n'eſt que par l'abus, & par la faute des ſujets où elle réſide. Ce n'eſt que par occaſion, & non point par une ſuite & par un effet néceſſaire. Le péché, qui eſt eſſentiellement un déſordre, eſt la cauſe premiére de ce déréglement. Quel remede à ce mal? Quel antidote à ce poiſon? la charité. La Science enfle, dit l'Apôtre; mais, ajoute-t-il, la charité édifie: d'un cô-

té, (*a*) il nous fait appercevoir le mal ; de l'autre, il nous montre le remede. D'abord il nous fait voir l'écueil immédiatement après, il nous enſeigne le moyen de l'éviter. Ce moyen, c'eſt d'unir aux lumiéres de la Science le feu de la charité ; c'eſt de marier l'amour divin avec les belles & utiles connoiſſances ; c'eſt de perfectionner le cœur par l'exercice des vertus, au même-tems que l'on perfectionne l'eſprit, par l'acquiſition de nouvelles lumiéres. C'eſt, en un mot, de s'efforcer d'être ſçavamment pieux, & pieuſement ſçavant : pour parler dans les termes d'un des plus ſçavans & des plus ſaints Docteurs de l'Egliſe. (*b*) Avec cette ſage pré-

(*a*) *Scientia inflat, charitas verò ædificat.* 1. Cor. 8. 1.

(*b*) *Scienter pius, & piè ſciens.* Saint Aug.

caution :

caution, loin que la Science nous rende vains & orgueilleux; elle contribuera au contraire à nous faire devenir plus humbles & plus modeſtes. Elle influera à l'accroiſſement de notre piété, loin d'en diminuer le progrès: au lieu de ſervir à notre perte, elle cooperera à notre ſanctification: auſſi l'on a remarqué, que les plus grands Docteurs ont été de grands Saints; & que les perſonnes en qui la Science a brillé avec plus d'éclat, ont été douées d'une vertu & d'une piété ſinguliere.

Que ſuit-il de toutes ces réflexions? il ſuit tout naturellement, que la Science eſt un vrai bien; qu'elle eſt bonne; qu'elle eſt eſtimable; qu'elle eſt digne de la recherche des hommes; que ceux qui malgré les obſtacles & les difficultez, ten-

dent efficacement à l'acquiſition des Sciences, méritent de louanges & de l'eſtime ; qu'il eſt bon enfin, ſi l'on a des inférieurs de leur procurer la jouiſſances des Sciences. Ce ſont-là des richeſſes & des faculrez ſpirituelles, qui ſont d'un ordre très-ſupérieur à celui des richeſſes temporelles, & des biens de la fortune. Ah ! qu'il eſt bon, de procurer & de laiſſer comme par héritage à ſes enfans les richeſſes de l'eſprit, les Sciences, les connoiſſances avantageuſes !

Pour parvenir à l'acquiſition des biens de l'eſprit, des Sciences & des beaux Arts ; trois moyens ſont requis. La priere, l'étude, la converſation. Oui, pour devenir ſçavant, il faut prier le Pere des lumiéres de nous éclairer : il faut ſupplier le

Maître des Sciences de nous en faire part : Il faut conjurer l'Etre ſuprême, qui eſt la ſource & le principe de tous les biens, de faire couler juſqu'à nous l'eau précieuſe de la Science & de la ſageſſe ; ainſi qu'il le fit autrefois à l'égard de Salomon le plus ſage des Rois, & cela dans le degré qu'il plaira à ſa divine bonté. Les Saints, ſinguliere-ment ſaint Thomas l'Ange de l'Ecole, ont tous tenu cette louable conduite, & ils n'ont pas eu lieu conſtamment de s'en repentir. Leur eſprit en deve-noit plus ouvert ; leur pénétra-tion plus ſûre, & plus perçan-te ; leur application plus forte, & plus méritoire. Le Docteur Angélique, qui étoit ſi éclairé, fut prié dans une occaſion de dire où il puiſoit tant de lumié-res : il fit ſigne, en ſe tournant

du côté d'un Crucifix, que c'étoit-là ſa grande ſource. Saint Bernard, ſaint Bonaventure, & mille autres ne puiſoient-ils pas dans la même ſource intariſſable ? Tout dépend de la bénédiction du Ciel, qu'il faut humblement demander.

Si à l'Oraiſon on refuſoit de joindre l'étude & le travail, on tenteroit Dieu, on ne pourroit que lui déplaire.

La Science infuſe n'eſt pas accordée à tout le monde : la Science fut communiquée par infuſion, elle fut donnée par pure libéralité au premier des hommes, & au plus ſage des Monarques : A qui plus ? Qu'on cherche ailleurs. Les Apôtres, dira-t-on, aſſemblez dans le Cenacle, avec la divine MARIE, & les autres Diſciples, ne reçurent-ils pas tous, dans le grand

jour de la Pentecôte ; par infuſion, & d'une maniére miraculeuſe, la Science & les dons de l'eſprit, de même que ceux du cœur, chacun ſelon la meſure de graces & de faveurs qui lui étoit deſtinée ? On ne peut révoquer en doute que les Apôtres, les autres Diſciples, & ſinguliérement la divine Mere, n'ayent reçu d'une façon ſurnaturelle & toute admirable dans le ſaint jour de la Pentecôte, des lumiéres, des connoiſſances, des dons précieux du côté de l'Eſprit : En un mot, un accroiſſement de ſcience & de ſageſſe. Mais il faut faire attention que cette ſorte de ſcience étoit toute céleſte, toute divine, toute ſurnaturelle ; au lieu que celle dont il eſt queſtion dans ce diſcours, étant priſe dans un ſens plus étendu ; elle renferme les

Sciences naturelles & ſurnaturelles dans leurs objets, qu'on peut acquerir par les voyes accoutumées & ſans miracle. Or c'eſt de ces ſortes de Sciences que j'ai dit, qu'elles ne s'étoient accordées par infuſion qu'à Adam & à Salomon, du moins il ne conſte que de ces deux-là; & ſi, outre ceux-ci il y a eu dans le monde une infinité d'autres ſçavans, l'étude a été la grande route qu'ils ont tenue, pour parvenir aux Sciences, pour devenir doctes & éclairez. Si nous ſouhaitons arriver au même but, ſervons-nous du même moyen: ſi nous déſirons arriver au même terme, prenons le même chemin; avec le ſecours du Ciel, que nous obtiendrons par la priére, nous arriverons heureuſement: nous acquererons les Sciences: nous deviendrons

éclairez : & quand même notre eſprit ſeroit des plus lents & des plus tardifs ; ſi nous ſommes fermes dans la recherche de la vérité ; ſi nous ſommes conſtans dans nos études ; ſi nous continuons à travailler, à lire, à réflechir : enfin nous enfoncerons les retranchemens, nous pénétrerons dans les difficultez ; notre eſprit s'ouvrira, & le vrai brillera à nos yeux. C'eſt ce qui ſe voit ſouvent dans les autres ; & c'eſt ce que pluſieurs expérimentent, & goûtent dans eux-mêmes avec plaiſir. L'étude ; l'étude, l'application, voilà le grand moyen de ſçavoir. Tous ceux qui refuſent de prendre ce chemin, courent riſque de s'égarer de leur but, que dis-je ; ils veulent s'en égarer en effet, & ils y réuſſiſſent. Ils demeurent dans leur état d'ignorance,

parce qu'ils ont voulu demeurer dans leur état d'inaction & de pareſſe.

La Converſation ſert encore beaucoup à l'acquiſition des Sciences. Pour devenir ſçavant & habile, il faut interroger les Maîtres dans l'art, il faut les écouter. Il faut chercher la lumiére où elle ſe trouve, & lorſque par l'organe de la parole, on la tranſmet juſqu'à nous ; il faut la recevoir avec joie & avec action de graces. Il faut diſputer avec les égaux, & par-là éguiſer la pointe de l'eſprit, afin qu'il entre mieux dans le nœud des difficultez, & qu'il pénétre plus avant dans les ſombres obſcuritez des matiéres. La pierre battue par la pierre, jette du feu ; les eſprits qui ſe battent, pour m'exprimer ainſi, qui s'entrechoquent par le moyen de la diſpute ;

diſpute ; mais d'une diſpute honnête & modérée, jettent, ſi l'on peut ainſi parler, feu & flamme. Ils s'échauffent, ils s'animent, ils éclatent, ils s'éclairciſſent réciproquement leurs doutes ; ils ſe décident mutuellement leurs difficultez ; & les queſtions qui ſont ſur les bancs deviennent par ce moyen plus aiſées à débrouiller, & plus faciles à retenir : De-là l'uſage établi dans tous les Colléges, dans toutes les Univerſitez, de faire combattre les jeunes diſciples entre eux avec le glaive de la langue, & des argumens ; de leur faire ſoutenir des Théſes, en particulier & en public ; des Théſes de mois, & de toute l'année ; d'un ſeul Traité, & de tout un Cours. L'émulation eſt une ſuite de la diſpute : Or, une émulation louable, que n'opére-t-

elle pas parmi les jeunes gens ?

La Science eſt une perle, & très-riche & très-belle,
Qu'il eſt bon, & permis, ſans nul crime d'avoir :
Mille biens précieux, mille fruits naiſſent d'elle,
Le bien, le mal, le vrai, ſans elle, on ne peut voir.

CONVERSATION IX.

L'Oraiſon.

Madame la MARQUISE.
Madame la BARONNE.
Madame de SAINT-EVREMONT.
Monſieur le COMMANDEUR.
M. le CHEVALIER.
MM. . . . .

L'ABBÉ' AU-VRAY.

J'AVOIS omis de vous dire, mon cher Théophile, que dans la derniére Converſation, il avoit été conclu & arrêté qu'on commenceroit celle-ci par quelques petites piéces de poëſie, que chacun donneroit, ou de ſon fonds, ou de celui d'autrui. Ce qui avoit été conclu fut exé-

cuté. Madame la Marquiſe fut la premiére qui parût ſur les rangs, à la priére de Monſieur le Commandeur, qui n'obtint pas d'abord ce qu'il demandoit : Car Madame de Terre-Neuve fit bien des complimens ſur ce premier pas, qu'on ſouhaitoit qu'elle fit ; ſoutenant, que ſon ouvrage étant le moindre, il ne lui convenoit pas de paroître le premier ; mais plutôt de ſe cacher derriere les autres, & de leur ceder le pas. Monſieur de Richemont lui repliqua, que ce trait de modeſtie faiſoit ſon éloge & celui de ſon ouvrage, qu'il paroîtroit le premier ſur la ſcéne, s'il en étoit crû, & qu'il penſoit que toute l'Aſſemblée étoit du même avis. Elle ſe rendit ; elle ſe prêta aux vœux de Monſieur le Commandeur, en lui diſant de bonne grace ce pe-

tit mot en paſſant : je le vois bien, Monſieur de Richemont, vous êtes notre Patriarche, on ne peut ſe défendre de vous obéir. Voici donc l'ouvrage de cette Dame.

LE VIEILLARD CADUC, qui aime la vie.

STANCES.

DE l'aimable jeuneſſe,
J'ignore les appas :
Je vis, je meurs ſans ceſſe ;
Je ſuis, & ne ſuis pas.

Des jours pleins de miſéres,
Je traîne, en me traînant :
Du tombeau de mes peres,
Je m'approche en tremblant.

Tout bas, la mort hydeuſe
Me dit, je ſuis à toi :

Cette nouvelle affreuſe,
Ciel ! me ſaiſit d'effroi.

Encor un an de tréve,
Six mois, une ſaiſon,
Qu'au moins, ce mois j'achéve,
Tranquille en ma maiſon.

Parcours la terre & l'onde,
O mort ! laiſſe en repos,
Celui qui dans le monde,
Ne cauſe point de maux.

C'eſt ainſi que la vie
Tient au cœur d'un vieillard;
La mort: chacun la prie
De ne venir que tard.

Se moquant de priere,
Quand elle doit venir;
Elle fait ſon affaire,
Et nous fait tous périr.
Le point; c'eſt de tout faire,
Pour un jour bien mourir.

On trouva l'idée de Madame la Marquiſe aſſez particuliére, & remplie d'une façon qui répondoit au caractére de ſon génie, qui eſt vif, naturel & aiſé. A vous, Monſieur le Commandeur, s'écria-t-elle, tout de ſuite; je vous rejette la paume: il ne la refuſa pas; il lût ſans délai un Sonnet fort édifiant, & qui plût à l'Aſſemblée.

LES FAUX BIENS de la Terre;

ET LES VRAIS BIENS du Ciel.

SONNET.

ENfin j'ouvre les yeux; des faux biens de la terre,
J'apperçois le néant, & le vuide trompeur;

Qui d'eux attend la joie, en reçoit la douleur,
En y cherchant la paix, on rencontre la guerre.

Leur durée eſt ſemblable à l'éclat du tonnerre,
Ce ſont les ennemis du céleſte bonheur;
Ils frayent le chemin au ſouverain malheur;
Non, non, ils n'auront plus le ſecret de me plaire.

Aux richeſſes du Ciel, aſpirer nuit & jour,
Y borner mes déſirs, y placer mon amour;
De celles d'ici-bas, faire un ſaint ſacrifice.

Acheter à ce prix cette félicité,
Qui donne le repos pendant l'éternité;
Grand Dieu! Ce ſera là toute mon avarice.

Après Monſieur le Commandeur, Monſieur le Chevalier ſon

neveu nous régala d'un joli Dizain ſur la jeuneſſe ; qu'il récita de mémoire, avec beaucoup de grace.

LA JEUNESSE.

DIZAIN.

LA jeuneſſe eſt la fleur de la vie ;
Elle eſt l'aurore de nos jours ;
C'eſt une perle, que la vieilleſſe envie ;
Mais des mains du vieillard, elle échappe toujours.
Cette aimable jeuneſſe
S'enfuit ſans ceſſe ;
A grand pas,
S'en vont ſes appas :
Mais tandis qu'elle fait avec nous ſa demeure,
Fixons-là vers le Ciel juſqu'à la derniere heure.

En vérité, Monſieur le Che-

valier, s'écria le Pere Romain, vous ſurprenés agréablement : J'attendois de vous, mais non pas tant. Monſieur le Commandeur fit pour lors un petit ſourire, & Monſieur le Chevalier ne répondit que par un modeſte ſilence.

Ce Dizain fut ſuivi de quelques Stances ſur la Croix, que le Révérend Pere nous récita avec goût, avec ſentimens.

LA CROIX.

STANCES.

UN Dieu meurt ſur la Croix, & la Croix n'eſt plus Croix ;
C'eſt l'échelle des Cieux, le chemin de la gloire ;
C'eſt l'honneur des Chrétiens, c'eſt l'ornement des Rois ;

D'elle provient la paix, d'elle naît la victoire. (*a*)

Croix ! je te vois par-tout ſur les ſacrés Autels,
Au palais, dans la hûte, aux champs & dans la ville ;
Par-tout tu fais ſentir ta préſence aux mortels,
En leur cauſant un mal infiniment utile.

O Croix ! aimable Croix, délices du Sauveur,
Jadis, tu fus pour l'homme un trop cruel martyre :
Aujourd'hui de ton ſein découle la douceur :
Malheureux aujourd'hui, qui vers toi ne ſoupire.

C'en eſt fait, déſormais, je laiſſe le Tabor ;

(*a*) *In hoc ſigno vinces.*

Je veux couler mes jours ſur le Mont du
Calvaire ;
J'y veux mourir en croix, pour de-là pren-
dre eſſort,
Vers la ſainte Sion, vers le céleſte Pere.

Ces Stances furent goûtées. Immédiatement après, Madame la Baronne de Roche-Colombe fournit ſon contingent ; qui ne fut pas trouvé mauvais ; mais à vous dire le vrai, je crois qu'elle l'avoit emprunté ; car cette Dame n'a pas le talent d'écrire en vers.

L'AMOUR DIVIN.

SONNET.

IL eſt tems, rendez-vous mon cœur ;
C'eſt trop aimer la créature :
Cherchez enfin le vrai bonheur ;
En n'aimant que Dieu ſans meſure ;

Vous flétriſſez comme une fleur,
Beauté que donne la nature ;
Non, pour vous, jamais plus d'ardeur,
Victime de la pourriture.

A vous j'aſpire nuit & jour,
Source de biens, céleſte amour,
Exercez ſur moi votre empire.

Divin feu de la charité,
Vous ferez ma félicité,
En me cauſant un doux martyre. (*a*)

Madame de Saint-Evremont nous lût tout de ſuite de fort jolies Stances ſur l'humilité chrétienne, nous lui en fimes des complimens, elle y répondit ſur le même ton.

(*a*) *Sine dolore, non vivitur in amore.* Thom. à Kempis, Lib. 3. c. 5. n. 8.

L'HUMILITÉ.

STANCES.

ORgueil, je te déclare une éternelle guerre,
Ennemi du Seigneur, va-t'en dans les Enfers,
Pourquoi demeures-tu avec nous ſur la terre?
Tu n'es bon qu'à nous mettre en peine & dans les fers.

Vanité, je connois que l'orgueil eſt ton pere,
Vanité, je te haïs autant que je t'aimois;
Source de mille maux, de cent vices la mere,
Pourrois-tu ſur mon cœur dominer déſormais?

O belle humilité, de Dieu la bien-aimée,

Epouſe des élûs, vous raviſſez mon cœur;
De vos rares beautez, mon ame trop charmée,
Déſire d'être à vous, pour être au Rédempteur.

Souvent vous paroiſſez, en ne voulant paroître,
Et toujours vous plaiſés, aux yeux mêmes hautains:
Malheur à qui ne veut, en ſoi vous donner l'être:
Heureux, qui vous produit dans ſon cœur, & ſes mains!

Vos fruits, Humilité, égalent vos doux charmes;
Vous cauſés mille biens, vous avez mille attraits:
De nous, vous banniſſés le chagrin & les larmes:
Dans nous vous enfantez, & la joie & la paix.

L'eau ſainte, qui deſcend des céleſtes montagnes,
S'arrête dans les lieux, où vous prenez plaiſir;
Que ce ſoient des Agnès ou de grands Charlemagnes;
Elle remplit tous ceux qui vous ont ſçû choiſir. (*a*)

Vous élevez au Ciel, vous revêtez de gloire;
Le riche & l'indigent, s'ils ſont de vos amis;
C'eſt l'Oracle divin, qui m'oblige à le croire;
A tout humble de cœur, l'empirée eſt promis. (*b*)

Monſieur le Baron de Roque-Pertuis, fit ce que les autres n'avoient pas encore fait; il nous lût ſon ouvrage, &

(*a*) *Humilibus dat gratiam.* Jac. 4. 6.
(*b*) *Qui ſe humiliat exaltabitur.* Math. 23. 12.

de

de plus, il nous récita un beau & brillant Sonnet, que ſon Précepteur lui avoit fait apprendre à l'âge de dix à douze ans, compoſé par Monſieur le Comte d'Etelan, neveu de Monſieur le Maréchal de Baſſompiéres. Il commença par ſon ouvrage, dont la matiére étoit plus ſérieuſe, & infiniment plus importante.

LES FINS DERNIERES de l'Homme.

STANCES.

MOrtels, il faut mourir, par le Jugement ſuprême,
L'Arrêt en eſt porté.
Bien-tôt, n'en doutés point, au Trône de Dieu même.
Il faut être cité.

Là, Prince & Potentat, Marquis, Baron,
& Comte,
Seigneur, comme Vaſſal;
Enfin Juſte & Pécheur, tous doivent rendre
compte,
Et du bien & du mal.

Péchez, vices, vertus, au poids du Sanc-
tuaire,
Tout y ſera peſé.
Un clin d'œil ſuffira, pour finir cette af-
faire,
A Dieu tout eſt aiſé.

L'Enfer, l'horrible Enfer, du malheu-
reux coupable,
Sera la portion.
L'Homme juſte entrera dans la gloire inef-
fable,
De la ſainte Sion.

LE MIROIR.

SONNET.

MIroir, Peintre & portrait, qui donne & qui reçois,
Et qui porte, en tous lieux, avec toi mon image ;
Qui peux tout exprimer, excepté le langage ;
Et pour être animé, n'as beſoin que de voix.

Tu peux ſeul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes paſſions peintes ſur mon viſage ;
Tu ſuis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens, jamais ne te déçois.

Les mains d'un artiſan aux labeurs obſti-
nées,
D'un pénible travail, font en pluſieurs an-
nées,
Un portrait qui ne peut reſſembler qu'un
inſtant :

Mais toi, Peintre brillant, d'un art ini-
mitable,
Tu fais, ſans nul effort, un ouvrage incon-
ſtant,
Qui reſſemble toujours, & n'eſt jamais ſem-
blable.

Ce petit Poëme fut fort du goût de l'Aſſemblée ; Ce Sonnet fut trouvé beau, brillant, plein d'eſprit. L'idée du Miroir, qui en fait tout le fonds, donna lieu à bien des penſées & des réflexions morales ; dont l'une fut, que le viſage eſt le Miroir de l'ame; que les paſſions y ſont d'ordinaire peintes au naturel : on a

jouta, qu'il étoit extrêmement important au bon Chrétien & à l'honnête-homme, de bien compoſer ſa face, ſelon les loix de la modeſtie, & d'une douce & agréable affabilité.

L'Abbé Au-Vrai, mon cher Théophile, donna pour ſa quotité quelques Stances ſur la Mort, qui furent trouvées ſolides.

LA MORT.

STANCES.

LA Mort vole par-tout, de l'un à l'autre pole,
Elle vient, elle va, ſans jamais s'arrêter,
Nous ſommes tous marquez dans ſon funeſte rôle,
Bien-tôt elle eſt à nous, ſans pouvoir l'éviter.

C'eſt en voleur ruſé qu'elle vient nous ſurprendre ;
Sans mot dire, elle frappe, & l'on tombe à l'inſtant ;
On diſparoît aux yeux, on eſt poudre, on eſt cendre ;
Tel eſt, de tout mortel, le ſort humiliant.

La Mort enleve tout : parens, amis, richeſſes,
Honneurs, plaiſirs, emplois, tous les biens précieux ;
De ces biens ſi caducs, par de ſaintes largeſſes,
Faiſons-nous des amis auprès du Roi des Cieux.

Un grand mal, c'eſt la Mort : mais la mort imprévûe :
Un grand bien, c'eſt la Mort, que l'on a ſçû prévoir.
Vers cet objet affreux portons ſouvent la vûe ;

Si la Beauté ſuprême un jour nous voulons voir..

Je ne dis plus rien de ce qui ſe dit touchant mes réflexions ſur la mort ; je dois là-deſſus garder un ſilence de modeſtie, qui ſied ſi bien à des Chrétiens, dont la vertu premiére, ſeconde, troiſiéme..... ſelon la penſée ingénieuſe de ſaint Auguſtin, eſt l'aimable humilité. Dès que nous eûmes tous débité notre petite marchandiſe en vers ; Madame la Marquiſe prit la parole, & d'un air gracieux, elle dit, en s'adreſſant à toute l'Aſſemblée, Meſſieurs & mes Dames, il me naît une plaiſante & drôle penſée, (pardonnez-moi ce terme un peu trop naturel) c'eſt de vous prier de terminer ici cette Converſation ; & du préambule, d'en faire la fin.

Deux raiſons appuyent cette penſée. L'une eſt, la longueur du préambule, qui n'eſt pas petite. L'autre eſt, que dans la prochaine Converſation, nous prendrons une demi-heure de plus, pour traiter à fond la matiére importante de l'Oraiſon, ſans nulle interruption cauſée par des piéces de Poëſie. Madame, repliqua Monſieur le Commandeur, il ſera difficile d'achever cette matiére, qui eſt très-vaſte, dans une ſeule Conférence. Si on ne l'acheve pas, reprit la Dame, on l'avancera bien; & à tout hazard, on prendra le parti de traiter ce ſujet plus d'une fois, ſi on le juge ainſi à propos. Madame, trouveriez-vous bon, dit pour lors le Pere Romain, que du moins on lût dans cet entretien, qui étoit deſtiné & comme conſa-

cré

cré à l'Oraiſon, une piéce de Poëſie ſur l'Oraiſon même, que Monſieur le Chevalier de Colombet, qui eſt fort de mes amis, m'envoya la ſemaine derniére ? Je le veux bien, dit Madame de Terre-Neuve, j'y conſens volontiers, & cela vient fort à propos ; puiſque par-là nous entamerons la matiére de l'Oraiſon, que nous nous étions propoſé de traiter dans cette Converſation, & pour parler proverbe, nous ne ſauterons pas tout-à-fait hors du cercle. Le Révérend Pere voyant que Madame la Marquiſe, & avec elle toute l'Aſſemblée agréoit la lecture de l'ouvrage d'eſprit qu'il avoit propoſé, il le prit en main, & il le lut en ces termes.

L'ORAISON.

Vers ſuivis.

L'Oraiſon fut toujours comme l'ame des ames ;
C'eſt elle qui fait naître en nous ces ſaintes flammes,
Qui rendent nos cœurs purs, conſument nos défauts :
Qui dirigent nos pas, & guériſſent nos maux :
L'Oraiſon eſt la ſource, & la mere féconde
De mille & mille biens, faits ſur la terre & l'onde ;
L'Oraiſon eſt un fort, c'eſt un rempart puiſſant,
Contre nos ennemis, ſur-tout contre ſatan.
Elle eſt une clef d'or ; c'eſt l'échelle fameuſe,
Qu'un Patriarche vit, dans la nuit ténébreuſe :

Clef, pour ouvrir les Cieux, échelle à y monter :
Clef sûre ; échelle forte, on ne doit en douter. (a)
Qu'on ſoit dans la langueur, dans les croix, dans les peines ;
Qu'on ſoit d'un vif chagrin pénétré juſqu'aux veines ;
Si l'on goûte du miel de l'aimable Oraiſon,
On recevra du Ciel des graces à foiſon ;
La langueur, le chagrin, d'une prompte vîteſſe
Se perdront dans le fond d'une ſainte allégreſſe ;
La Croix deviendra douce, & bien loin de péſer ;
L'on portera ſans peine, & d'un air tout aiſé,
Ce bois, qu'un Dieu Sauveur, pour calmer Dieu ſon Pere,

(a) *Omnis enim qui petit accipit.....* | *& pulſanti aperietur.* Math. 7. 8.

Jadis porta pour nous, ſur le Mont du Calvaire.
L'Oraiſon fait les Saints, & détruit les pécheurs;
L'Oraiſon réjouit, elle embeaume les cœurs:
C'eſt elle qui remplit d'une onction céleſte:
Par elle, on tend au Ciel, on mépriſe le reſte.
Le Rédempteur Divin avant ſa Paſſion,
De prier, nous donna la plus belle leçon:
La triſteſſe l'aſſiége, elle lui fait la guerre;
Nos crimes, nos pechés le proſternent par terre,
Sa Paſſion lui fait la plus ſenſible horreur;
L'intrépide devient tout ſaiſi de frayeur. (a)
Quel parti prendra-t-il? Par des larmes de ſang,
Par la voix, par le ton d'un humble ſuppliant,
Il s'adreſſe à ſon Pere, & trois fois il le prie;

(a) *Cœpit pavere, & tædere.* Marc. 54. 33.

Sans nulle nonchalance, il conjure, il ſupplie :
Grand exemple pour nous, pécheurs, foibles mortels,
De courir, de voler aux pieds de nos autels ;
D'y préſenter nos vœux, nos ſoûpirs, nos prieres,
Pour attirer d'en-haut la grace & les lumiéres,
Dont, cent fois, nous avons beſoin dans ces bas lieux,
Pour arriver enfin au ſuprême des Cieux.
Dans la ſainte Maiſon, l'on ne peut toujours être ;
Chez nous, même en public, il faut ſouvent paroître ;
Où que l'on ſoit, l'on peut ſupplier l'Eternel :
Par-tout l'on peut prier, le Monarque du Ciel.
Dans le ſecret pourtant d'un pieux Oratoire,

Très-ſouvent demandons cette ſainte victoire,
Qu'on remporte ſur ſoi, ſur ſatan, ſur la chair,
Sur le monde, & ſur tout ce qui nous eſt trop cher.
Demandons, ſupplions, mais dans l'humble poſture
Du Publicain fameux, dont l'Evangile aſſure;
Qu'il fut par ſa demande agréable au Seigneur;
Et qu'il eut du pardon le précieux bonheur.
Uniſſons, fortement à l'Oraiſon cette aîle,
Qui la tranſporte en haut, que ferveur on appelle;
Et lorſque l'indigent à nous aura recours,
Exauçons ſon déſir, prêtons lui du ſecours:
J'ai dit de lui prêter; oui, car ſans trop attendre,
Par les mains du grand Riche, il ſçaura nous le rendre:
Il offrira nos vœux, ils ſeront écoutez:

Mille biens nous naîtront, de quelques charitez.
Enfin pour bien prier, prions par l'entremiſe
De MARIE, & des Saints que révere l'Egliſe;
L'Orthodoxe ſuivit ce chemin, en tout tems:
Qui veut s'en écarter, donne dans un faux ſens.
Trop aimable Oraiſon, ſoyez ma protectrice,
Faites que le Très-Haut me ſoit toujours propice,
Je veux vivre & mourir avec vous déſormais;
Venez, je vous épouſe, & vous aime à jamais.

Monſieur le Commandeur après avoir dit ce qu'il penſoit ſur ces vers, & avoir remercié le Pere, d'en avoir fait part à l'Aſſemblée, dit, en ſe levant, que l'Abbé Oleron ſon parent,

lui avoit envoyé depuis peu un Sonnet en Bouts-rimés, qui lui paroiſſoit beau & édifiant, à quoi nous répondîmes qu'il nous feroit un vrai plaiſir de nous en faire la lecture ; ce qu'il fit ſur le champ, étant tous debout, après quoi nous nous séparâmes.

LE PE'CHEUR

Oublieux de l'avenir & du ſalut.

SONNET.

LE Pécheur, pour le Ciel plus lent que
la . . . Tortue,
Vole pour devenir de l'enfer un.... charbon,
Jamais de l'avenir il ne ſoutient la..... vûe,
Il laiſſe tous ces ſoins à quelque vieux.....
. . . . barbon.

Il plaindra quelque jour l'éternité.....
. . . . perdue,

Mais inutilement il changera de..... ton.
Sa ſuperbe raiſon ſe verra. . . . confondue
Et ſes crimes alors ſeront ſans.... chaperon.

Méditons à préſent cette, . . . philoſophie,
Pour toute autre n'ayons que de. . . . . .
. . . . . l'antipathie :
Ceſſons de voltiger comme le..... Roſſignol.

Faiſons ſur tous nos ſens exacte... ſentinelle,
Vers la ſainte Cité, fixons notre... prunelle,
Pour y pouvoir un jour élever notre..... vol.

CONVERSATION X.

L'ORAISON.

Sa néceſſité, ſon excellence, & ſes fruits.

Madame la MARQUISE.
Madame la BARONNE.
Madame de SAINT-EVREMONT.
Le Révérend Pere ROMAIN.
Monſieur le COMMANDEUR.
MM. . . . .

L'ABBE' AU-VRAY.

LE Révérend Pere Romain ouvrit la converſation en ces termes : La matiere de l'Oraiſon eſt très-importante. Il ne faut rien oublier pour la traiter à fond. Il eſt vrai que le champ

eſt vaſte, qu'il eſt d'une étendue ſurprenante : mais avec le ſecours de l'Oraiſon même, on viendra à bout de tout. On parcourra ce champ ; on le cultivera ; on atteindra au but. Mais qui cultivera ce champ, s'écria Madame la Marquiſe ? Madame, reprit le Pere, ce ſera vous-même, ſi vous voulez bien en prendre la peine, & nous faire l'honneur de nous entretenir ſur ce noble ſujet. Vous êtes par état & par vertu, mon Révérend Pere, homme d'Oraiſon, repliqua Madame de Terre-Neuve, ce ſeroit faire tort à votre Révérence, que de lui enlever l'occaſion de parler ſur une matiére qui lui convient, & qui lui ſied ſi bien. Madame, reprit le Pere, j'obéis à vos ordres.

L'Oraiſon, à conſulter le ter-

me Latin, n'eſt autre choſe, q. une action, ou mouvement de la bouche : *Oratio, quaſi oris actio*..... Telle eſt l'idée ou l'étimologie du nom.

Quand on ouvre la bouche du cœur, par le moyen des déſirs, & des autres ſentimens, qui naiſſent des penſées pieuſes ; c'eſt pour lors une Oraiſon purement intérieure, purement ſpirituelle, qu'on nomme, en termes propres, l'Oraiſon mentale ou méditation. Lorſqu'on ouvre la bouche du corps, par la récitation des paroles, dont les Pſeaumes, les Hymnes & les autres différentes Formules de prieres ſont compoſées, en ce cas, l'Oraiſon ou la Priere eſt appellée vocale : ſi on la nomme ainſi, c'eſt qu'on s'y ſert de la voix, de la parole, ſouvent même du chant.

Veut-on une idée de l'Oraiſon plus juſte & plus exacte? Je la puiſe dans les beaux Ecrits de ſaint Jean Damaſcene, & dans la Somme fameuſe de ſaint Thomas, l'Ange de l'Ecole.

L'Oraiſon conſiderée en général, priſe univerſellement; eſt ſelon ces ſaints Docteurs, un mouvement de l'eſprit vers le Créateur: une élévation de l'ame à Dieu: une application de l'entendement, une union du cœur à l'égard du Pere céleſte. (*a*)

Que l'on prie mentalement; ou que l'on prie vocalement; que l'on médite, ou que l'on récite des Pſeaumes & des Hymnes; que l'on faſſe Oraiſon, ou que l'on célébre les ſaints Offices; c'eſt toujours

(*a*) *Aſcenſus mentis, in Deum.* Saint Jean Damaſc. Saint Thom. 2. 2. 9. 83. art. 1.

une élévation de l'ame à ſon Dieu. C'eſt toujours un rapport, un mouvement de l'eſprit vers le Créateur : C'eſt toujours une union, une relation de l'Etre créé & dépendant, avec l'Etre incréé, néceſſaire & indépendant. Cette idée convient à toutes les eſpéces d'Oraiſon, elle peut s'appliquer à toutes les manieres de prier.

Ces principes établis & ſuppoſés ; il eſt de l'ordre de montrer la néceſſité de l'Oraiſon : de faire voir ſon excellence, ſa ſublimité, ſes grandeurs : D'étaler ſes fruits, ſes charmes, ſon utilité.

L'Oraiſon eſt auſſi importante & auſſi néceſſaire à l'homme Chrétien, que les armes le ſont au ſoldat : que les inſtrumens le ſont à l'ouvrier : que le gouvernail & les agrais le ſont au

Pilote & aux Matelots. Veillez & priez, afin que vous n'entriez pas dans la tentation. (*a*) Il faut toujours prier, & ne point ceſſer de le faire. (*b*) Réfléchiſſez, veillez, priez. (*c*) Juſqu'ici, vous ne m'avez rien demandé, demandez & vous recevrez. (*d*) Telles ſont les ſalutaires exhortations du Fils de Dieu à ſes Diſciples ; & à nous, dans leurs perſonnes. En conſéquence de ces divines exhortations, peut-on douter de la néceſſité de la priere ? Saint Thomas d'Aquin n'en doutoit pas ; puiſqu'il aſſûre, qu'un Religieux ſans l'Oraiſon,

(*a*) *Vigilate & orate, ut non intretis in tentationem.* Math. 26. 41.

(*b*) *Oportet ſemper orare, & non deficere.* Luc. 18. 1.

(*c*) *Videte, vigilate, & orate : quod vobis dico, omnibus dico.* Marc. 13. 35.

(*d*) *Uſque modò non petiſtis quidquam, petite & accipietis.* Joan. 16, 24.

eſt un ſoldat ſans armes, au jour d'une bataille. Ne peut-on pas en dire autant des ſimples Chrétiens, toute proportion obſervée ? Saint Thomas de Ville-Neuve n'en doutoit pas ; puiſqu'il dit, que l'Oraiſon eſt à l'égard de l'ame, ce que la chaleur naturel eſt à l'égard de l'eſtomac. Quoi de plus néceſſaire, qu'une telle chaleur, ſans laquelle il ne ſe peut faire nulle digeſtion, nulle fonction animale ? L'homme de même, que peut-il ſans le puiſſant ſecours de la Priere ?

Si nous refuſons de remplir la loi de la Priere, outre que nous déſobéiſſons au Souverain Maître, nous devenons les ennemis de notre éternelle félicité : la Priere étant un moyen, non-ſeulement très-propre, mais très-néceſſaire pour y parvenir, conformément

ment aux Ordres divins, & aux céleſtes arrangemens de la Providence. Ah ! Que les Chrétiens qui négligent la Priere ſont à plaindre ! ou plutôt, qu'ils ſont à blâmer & à punir ! Perſonne ne peut ici reculer, perſonne ne peut ſe défendre de vaquer à l'Oraiſon : non pas même les Rois & les plus grands Princes. La Priere n'eſt point indigne d'eux : Loin de les dégrader, elle les releve, elle les ennoblit davantage.

Quoi de plus noble, quoi de plus excellent que la Priere ! Quoi de plus ſublime, que l'Oraiſon ! La Priere, dit le grand ſaint Chryſoſtome, eſt un ſaint commerce avec Dieu ; un entretien, une converſation céleſte avec le Créateur. (*a*) L'objet ou le terme de cette action

(*a*) *Commercium cum Deo.* S. Chryſoſt.

ſainte, étant l'Etre ſuprême, l'Etre le plus grand, le plus haut, le plus éminent qu'on puiſſe concevoir : Comment l'action elle même pourroit-elle n'être pas grande, relevée, excellente & ſublime ? Une converſation ſecrete & particuliere avec un Monarque, c'eſt dans le monde un honneur envié & des plus grands. L'Oraiſon, la Priere, n'eſt-elle pas une converſation ſecréte & particuliere de l'ame fidéle avec le Monarque de l'Univers, en préſence de qui tous les Rois de la terre diſparoiſſent ? Je ne parle pas de la Priere publique & ſolemnelle, qui pour être telle, n'en eſt pas moins grande, moins ſublime, moins relevée : elle acquiert au contraire par ſa ſolemnité de nouveaux dégrés de dignité & d'excellence.

Loin d'avilir l'homme, l'Oraiſon ennoblit tout l'homme. Elle ennoblit ſon eſprit par les lumiéres ſublimes qu'elle y répand. Elle ennoblit ſon cœur par les ſentimens grands & divins, dont il y eſt pénétré. Elle ennoblit ſon corps par les proſtrations, les humbles poſtures, le reſpect extérieur, la vénération ſenſible, dont il eſt l'organe & l'inſtrument, dans la Priere. Ces ſortes d'humiliations religieuſes, ſont autant de ſervices rendus au Seigneur. Or, ſelon la penſée du ſaint Docteur d'Hyppone, il n'eſt rien de plus glorieux, que de ſervir le Très-Haut; puiſque, ſelon ce grand Docteur, c'eſt véritablement régner, que de ſervir Dieu, & de lui rendre ſes hommages de Religion. (a).

(a) *Deo ſervire, regnare eſt.* S. Aug.

Anathême à ces impies mondains, qui rougiſſent de l'Oraiſon ; qui n'oſent la faire en public, avec humilité, & à deux genoux. Le moment arrivera, où leur orgueil ſera abaiſſé ; où leur impiété ſera punie, où leur irréligion ſera ſéverement châtiée, & hautement condamnée ; tandis que l'humble de cœur, qui prie ſon Créateur dans les ſentimens & la poſture du Publicain de l'Evangile, je veux dire, avec une humilité profonde, & avec un religieux reſpect, ſera exalté, loué, récompenſé.

Que dirai-je des fruits & des charmes de l'Oraiſon ? Mon Dieu ! que l'Oraiſon me paroît belle ! que ſes attraits ſont grands ! que ſes charmes ſont raviſſans ! Qui pourroit ſe défendre de l'aimer ? Ses fruits ſont plus

doux que le fruit de l'abeille ; ſes avantages ſont infinis ; ſon utilité eſt exceſſive ; ſa force eſt ſurprenante : Elle lie, (c'eſt la penſée d'un Pere) le Tout-Puiſſant ; elle ſurmonte l'invincible. (*a*) Elle enrichit les pauvres de mille biens, elle leur procure les biens du tems, & les biens de l'éternité : les biens de l'ame, & les biens du corps : les biens de l'eſprit, & les biens du cœur. O que l'Oraiſon eſt avantageuſe ! Si les mondains le ſçavoient ! ſi les libertins en étoient convaincus ! Mais hélas ! ils ne la connoiſſent pas, cette précieuſe Oraiſon ; doit-on en être ſurpris, s'ils ne l'aiment pas ? Ils ignorent ſon efficacité & ſes fruits ; eſt-il étonnant qu'ils ne l'eſtiment pas, qu'ils ne s'y at-

(*a*) *Vincit invicibilem, ligat omnipotentem. S.* Amb.

tachent pas ? Qu'on goûte ſeulement un peu du miel admirable qui en découle, bientôt l'on ouvrira les yeux, l'on reprendra ſes eſprits, comme un autre Jonathas ; on fera cas des vraies & ſaintes maximes de l'Evangile ; on mépriſera les maximes erronées du monde ; on ſe détachera des biens qui paſſent, & l'on portera ſes vûes & ſes prétentions du côté des richeſſes & des thréſors, dont la jouiſſance eſt éternelle, & ſans nul mélange de peines, de ſoins, de travaux.

L'Oraiſon eſt comme un foyer ſacré, où le feu de l'amour divin s'allume aiſément, & où il prend des accroiſſemens toujours nouveaux. C'eſt dans mes Oraiſons de l'eſprit, dans mes contemplations, que le feu ſacré s'allumera dans mon

cœur, (*a*) s'écrioit le Roi Prophete. N'eſt-ce pas au milieu de leurs Oraiſons & de leurs contemplations ſublimes, que les Benoîts, les Romualds, les François Xavier, les Staniſlas Goska, les Théreſes, les Catherines de Sienne, les Agnès de Langeac, & mille autres Saints & ames d'élites, goûtoient des délices céleſtes, des conſolations divines & inexprimables; entroient dans des raviſſemens, des extaſes & des tranſports ſurnaturels; où leur cœur nâgeoit dans la joie, où ils étoient comblez des faveurs ſpirituelles; où ils étoient bleſſez des douces fléches de l'amour divin; où ils étoient comme dans un paradis terreſtre, & comme admis dans l'empirée?

(*a*) *In meditatione meâ exardeſcet ignis.* | Pſ. 384.

N'eſt-ce pas dans l'Oraiſon, & par l'Oraiſon que l'on demande, & que l'on reçoit; que l'on cherche & que l'on trouve; que l'on frappe à la porte de la divine miſéricorde, & qu'elle nous eſt ouverte? ſelon cet Oracle divin: Quiconque demande reçoit: quiconque cherche trouve: & l'on ouvre à celui qui frappe. (a) Oraiſon ſainte, que vous êtes fertile, que vous êtes efficace! J'admire votre force, votre fécondité, & je ne puis que m'écrier ici en votre faveur: Hommes mortels, aimez l'Oraiſon; vaquez à ce ſaint exercice; priez aſſidûment; & vous éprouverez par vous-même, que l'Oraiſon eſt un remède à tout mal; un moyen à tou-

(a) *Omnis enim qui petit accipit; qui quærit invenit, & pulſanti aperietur.* Math. 7. 8.

te choſe. Une reſſource à tous beſoins ; un bouclier contre tous les traits ; une épée contre toutes ſortes d'ennemis, une manne à tout goût, un lenitif à toute douleur, (*a*) un appui à toute foibleſſe, une conſolation à tout chagrin, un ſoulagement à toutes les croix. (*b*)

A toutes ces penſées en faveur de la priére, je ne puis me défendre d'y ajoûter deux morceaux de bon goût, qui ſeront pour la bonne bouche. L'un eſt d'un Auteur ancien & fameux. L'autre eſt d'un Ouvrage tout récent, dont l'Auteur moderne, par un effet de ſa modeſtie, nous a caché ſon nom ſans pouvoir cependant nous voiler ſon mérite. Je ne changerai rien,

(*a*) *Triſtatur aliquis veſtrum, oret.* Jacob. 5. 13.

(*b*) *Memor fui Dei, & delectatus ſum.* Pſ. 6. 2.

ni dans leurs expreſſions, ni dans leurs phraſes; je les donne tels qu'ils ſont; je les préſente au naturel, & ſi je puis uſer de ce terme, dans leurs propres vêtemens, qui ſont riches & beaux. Il me paroît à propos de commencer par le dernier.

La Priére après le S. Sacrifice de la Meſſe, eſt l'acte de la religion le plus excellent; c'eſt un doux, & heureux commerce de la créature avec le Créateur; du ſujet avec ſon ſouverain; de l'homme avec Dieu. C'eſt un encens que nous brûlons ſur l'autel de nos cœurs dont la fumée s'éleve juſqu'au trône de Dieu, & ſe change enſuite en une roſée de miſericorde, *aſcendit oratio, & deſcendit Dei miſeratio.* (a) C'eſt-là, diſent les Peres, cette Clef d'or qui ouvre les tréſors du ciel; cette verge

(a) Saint Bernard.

de Moyſe, qui opére de ſi grands prodiges, c'eſt cette échelle miſtérieuſe de Jacob, par où nos ſoûpirs s'élevent vers le ciel, & en font deſcendre ſur la terre, les choſes les plus admirables : *aſcendunt ſuſpiria, & deſcendunt miracula*. C'eſt la Priére, dit S. François de Sales, qui fait entrer notre eſprit dans toute la lumiére de la divinité, & tient notre volonté expoſée aux ardeurs du divin amour, il n'eſt rien qui puiſſe mieux diſſiper les ténébres, dont le péché obſcurcit notre entendement, ni mieux purifier notre cœur de toutes nos affections dépravées. C'eſt l'eau de bénédiction, qui doit ſervir à laver nos ames de nos iniquités, à déſaltérer nos cœurs, preſſés par la ſoif de la cupidité, & à nourrir les premieres racines que la vertu y a jettées.

Ce morceau eſt moëleux, ſatisfaiſant, nourriſſant. Celui de ſaint Jean Climaque, cet ancien Auteur que j'ai indiqué, ce célebre Pere de la vie ſpirituelle, n'eſt pas moins moëleux, ni moins plein de ſuc; il eſt tout original, il eſt tout à lui; le voici, tel qu'on le lit dans le degré vingt-huitiéme de ſon Echelle ſainte.

La Priere, étant conſidérée en elle-même, eſt une familiarité ſainte, & une union ſacrée de l'homme avec Dieu; mais ſi on la conſidére, ſelon l'efficace de ſa vertu, & ſelon les effets qu'elle produit; c'eſt le ſoutien & la conſervation du monde; la réconciliation de l'homme avec Dieu; la mere & la productrice des larmes, & la fille des mêmes larmes qu'elle a produites; la médiatrice de la rémiſſion des offenſes; le pont qui nous fait paſ-

ſer avec ſûreté le torrent des tentations; le rempart contre les miſeres & les afflictions de cette vie; l'exterminatrice de tous nos ennemis inviſibles; l'exercice des Anges; la manne ſpirituelle qui nourrit tous les eſprits; la joye des bienheureux dans la félicité de la vie future; la Priere eſt une action du cœur qui ſe renouvelle ſans ceſſe, & qui ne finit jamais; c'eſt le canal par lequel coulent les graces & les dons du Ciel; c'eſt un avancement inſenſible dans la vertu; c'eſt la nourriture de l'ame; c'eſt la lumiere qui éclaire les ténébres de l'eſprit; c'eſt la ruine du déſeſpoir; c'eſt un effet & une marque de l'eſpérance qu'on a en Dieu; c'eſt le banniſſement de la triſteſſe: la Priere eſt la richeſſe des Religieux, le tréſor des Anacorétes; c'eſt l'adouciſſement de la cole-

re, & le miroir où l'on voit le progrès qu'on a fait dans la piété.

Voilà de beaux & de magnifiques éloges de la Priere, dit pour lors Monſieur le Commandeur, ce morceau eſt précieux. Il eſt digne de ſaint Jean Climaque, il eſt bien de ſon ſtyle. Je reconnois-là ſa maniere d'écrire & de penſer. Mille graces au Révérend Pere de nous en avoir fait part, auſſi-bien que des autres penſées & réflexions édifiantes ſur l'Oraiſon, qu'il a eu la bonté de nous communiquer.

Monſieur l'Abbé Au-Vray s'écria dans ce moment Madame la Marquiſe, il me paroît qu'il ſeroit fort à propos de prier quelqu'un de la Compagnie de faire un petit Ouvrage ſur la maniere de prier. Tout le monde prie, mais tout le monde ne prie pas bien : on fait beaucoup de fau-

tes dans la priere ; on ne fait pas ſes Oraiſons auſſi parfaitement qu'on le devroit, à beaucoup près : il eſt à craindre que là ou l'on devroit mériter, on ne démerite : que là où l'on devroit ſe perfectionner, l'on ne devienne plus imparfait : que là où l'on devroit uniquement plaire à Dieu, on ne l'offenſe, & on ne lui déplaiſe plus ſouvent & plus griévement. Que je ſouhaiterois lire un Ouvrage un peu foncier & travaillé exactement ſur cette matiere. Je vois bien, Madame, lui dis-je alors, que vous jettez une pierre dans mon jardin, & que vous ſouhaitez que je m'applique à cet Ouvrage pieux, dont je reconnois & je ſens l'importance autant que vous ; je me prête à vos déſirs, je vais mettre la main à l'œuvre, mais il me faut quelques jours ; il me faut un cer-

tain tems pour bien fournir cette tâche. Mon cher Abbé, reprit la Marquiſe, vous aurez tout le tems que vous pouvez déſirer. Nous voici à l'automne, où la cueillette des fruits rappelle à la campagne; & où nous nous ſéparons pour quelques ſemaines. Vous aurez, à coup ſûr, tout le tems qu'il vous faut : nous nous attendons à quelque choſe d'exact & d'inſtructif de votre part. Madame, lui repliquai-je, ſi je ne remplis pas vos attentes & celles de l'Aſſemblée, ce ne ſera pas la faute de mon cœur, mais de mon génie & de mon peu de capacité : je réponds de mon zéle & de mon application, mais non point de la réuſſité : j'y ferai de mon mieux, c'eſt tout ce que je puis promettre. Tout de ſuite nous nous levâmes, & nous paſſâmes, à la priere de Ma-

me la Marquiſe, dans un petit ſalon fort agréable, où des petits oiſeaux par leurs gazouillemens & leur chants mélodieux ſembloient nous faire politeſſe, & nous inviter à y entrer & à y reſter avec eux. Là nous trouvâmes l'utile & l'agréable. Une table, où l'abondance, la délicateſſe & la propreté ſe trouvoient parfaitement réunies, s'y offrit d'abord à nos yeux. Madame de Terre-Neuve nous pria fort obligeamment d'inveſtir la place, de l'attaquer, & d'y opérer fortement : elle fut obéie, car nous nous trouvâmes tous en appétit. Après le deſſert, elle nous régala de deux petits Ouvrages de piété de ſa façon, qui montrent toujours plus ſenſiblement que cette Dame ſçait allier une vraie & ſolide piété avec une aimable politeſſe. Ces

deux Ouvrages ont pour objet la charité divine, & la charité fraternelle.

LA DIVINE CHARITE'.

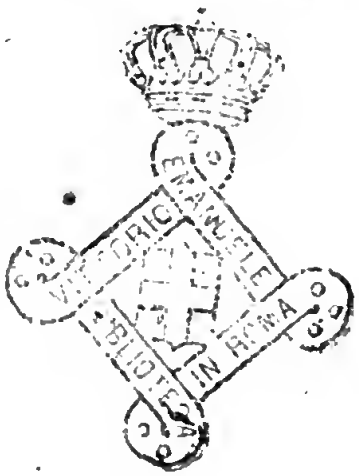
SONNET.

GRand Dieu ! vous menacez d'un juſte châtiment
Quiconque n'a pour vous que de l'indifférence :
Mais auſſi vous payez l'amour bien largement,
Vous ſemblés épuiſer toute votre puiſſance.

Le plaiſir, ô mon Dieu ! qu'on goûte en vous aimant,
Ne devroit-il pas ſeul ſervir de récompenſe ?
Falloit-il pour aimer faire un commandement ?
N'étoit-ce pas aſſez d'en donner la licence ?

Qu'on m'arrache ce cœur, ſi par quelqu'autre objet,
Prodiguant ſon amour hors de vous, ſans ſujet;
Oſe, contre vos droits, aimer la créature.

Fixez tous mes déſirs, ô mon ſouverain bien!
Mon cœur brûle d'aimer, & d'aimer ſans meſure;
Ne pas vous donner tout, c'eſt ne vous donner rien.



LA CHARITE' FRATERNELLE.

QUATRAIN.

AH ! Qu'on déplaît à Dieu le plus tendre des peres,
Quand pour ſes chers enfans l'on n'a qu'un cœur de fiel :
En aimant le Seigneur, aimons auſſi nos freres ;
La nature l'inſpire, & c'eſt l'ordre du Ciel.

Fin du premier Tome.

ERRATA.

Page 9., *ligne* 17, *liſez* trahie.
Page 102., *lig.* 1e. *liſ.* ſera.
Page 149, *lig.* 20. *liſ.* en eux-mêmes.
Page 365., *lig.* 7. *liſ.* elle trouveroit plus aiſément.
Page 383., *lig.* 19. *liſ.* avec autant d'agrément.

MAG 20 M123

8-4